



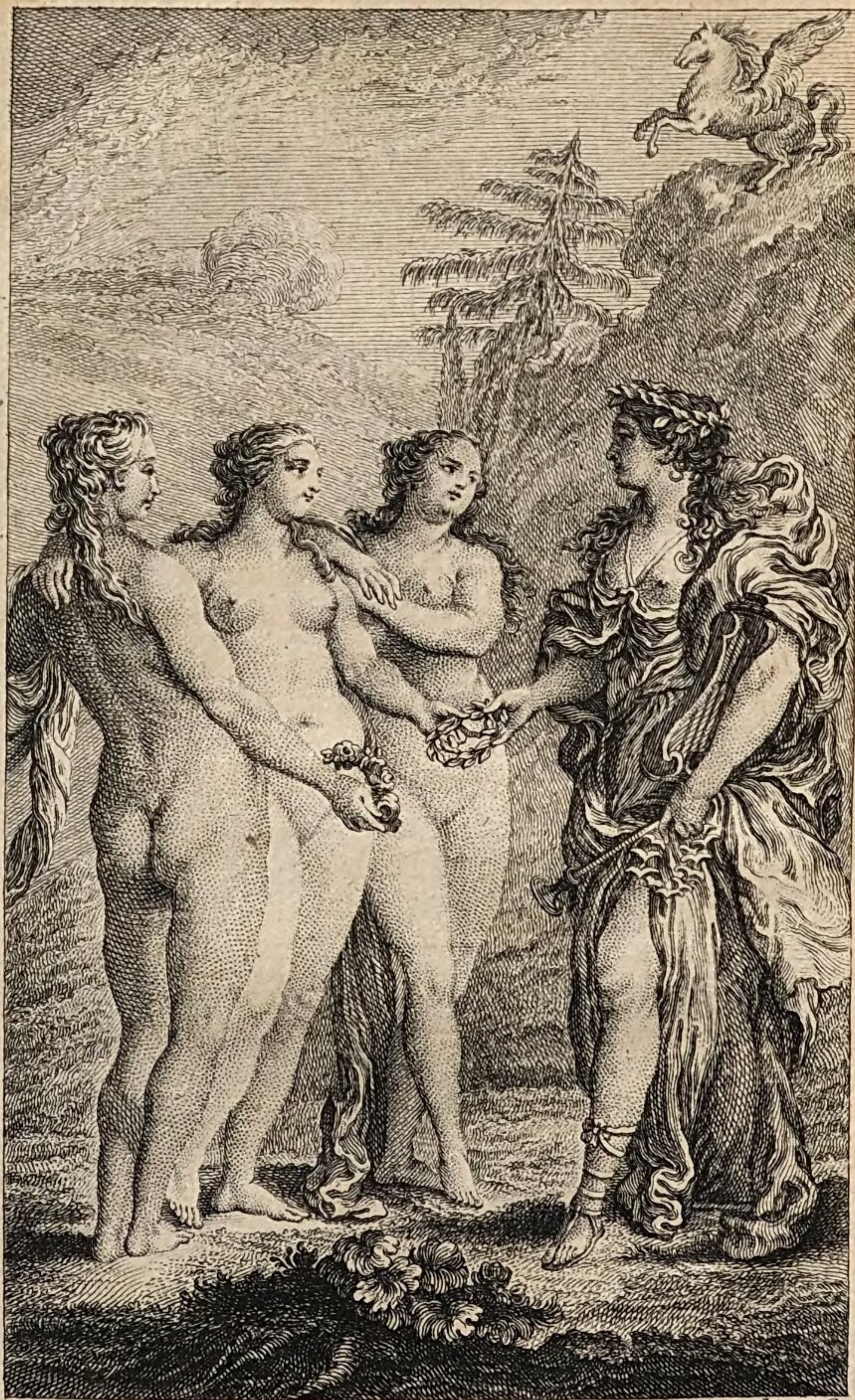


C. IV. 5.

13411

871

15



C. Eison inv.

Barnigeroth sculp. 1763.

SUPPLÉMENT
DE
GRÉCOURT,
OU COLLECTION
DE DIFFÉRENTES PIÈCES,

DONT PARTIE, CI-DEVANT CONFONDUES
DANS TOUTES LES ÉDITIONS DE CE
POÈTE, SONT REDONNÉES ICI PLUS
CORRECTES; ET PARTIE PUBLIÉES
POUR LA PREMIÈRE FOIS.

TOME QUATRIÈME.



Eisen inv.

Hornigeroth sc. 1763

A PARIS M. DCC. LXIII.

SUPPLEMENT



Coburger

Landes

Bücherei

S U P P L É M E N T
A U X O E U V R E S
D E G R É C O U R T.

*L'Invocation du Poète Lucrece, en Vers François,
par HAINAUT, Auteur du fameux Sonnet
de l'Avorton.*

Déesse dont le sang a formé nos ayeux,
Toi qui fais le plaisir des Hommes & des
Dieux,
Qui par un doux pouvoir régna sur tout le
monde,
Rends & la Mer peuplée & la Terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô Mère de l'Amour;
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour:
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les Aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les Zéphirs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs, célébrer ta présence.
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux;
Ou bondir dans la plaine ou traverser les eaux.

Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour & de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir;
Tant on aime à te suivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
Donc, puisque la Nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi, rien n'est beau, rien n'aime & n'est
aimable;

Vénus, deviens ma Muse, & sois moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les secrets;
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les Graces en partage;
Fais les en sa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur
terre;

Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?
Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment panchée,
Et l'Amour tient son ame à ta bouche attachée,
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors:
Tant tu fais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses.
Parle pour les Romains dans ces momens si doux.
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquille;
Puis-je le posséder dans ce tems difficile,
Et de tant de Héros *Memmius* digne fils,
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?
Non,

Non, brave *Memmius*, n'apporte à cette étude
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
 Autrement tous mes soins feroient hors de saison.
 En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison,
 Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
 Tu te ralentirois avant que de l'entendre.

Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux,
 Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux,
 Te ramener après dans la source des choses,
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
 Tu sauras de quel fonds la Nature fait tout,
 De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout ;
 Quels sont ces simples corps, cette simple matière
 Qu'on nomme premiers corps & matière pré-
 mière,

Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.
 Car loin de nôtre esprit ces penfers criminels
 Qui dégradent des Dieux l'immortelle Nature,
 Et les font ouvriers de chaque créature.

Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,
 A quoi leur serviroit leur immortalité ?

A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.

C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
 Ils sont toujours puissans, toujours heureux sans
 nous,

Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
 Sous la Religion (*) durement asservie.

Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant
 A lancé sur la terre un regard foudroyant.

Mais un Grec le premier, plein d'une sage audace,
 L'osa voir d'un œil fixe & l'insulter en face.

Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner ;

A 3

La

(*) Le Polytheïsme.



La terre eut beau frémir, le Ciel eut beau tonner,
 Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
 Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.
 Dans l'enceinte du monde il se crut trop ferré;
 Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré:
 Rien ne lui fit obstacle, & ce puissant génie
 Courut de l'Univers la carrière infinie.

Après avoir su tout, il nous a tout appris:
 Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits;
 On fait jusqu'où s'étend ton pouvoir & ton être,
 Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.
 Ainsi par la raison il surmonta la peur;
 Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vain-
 queur,

Et la Religion (*) terrassée avec elle,
 Assure à ce mortel une gloire immortelle.
 Peut-être, *Memmius*, peut-être croiras-tu
 Que ma Philosophie attaque ta vertu;
 Que de l'impiété je fonde les maximes,
 Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux cri-
 mes:

Mais regarde plutôt quels crimes odieux
 A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
 On égorge en Aulide une jeune Princesse;
 Et qui sont ses boureaux? tous les chefs de la
 Grece,

Son Père. Mais Diane a soif de ce beau sang:
 Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
 La belle Iphigénie au Temple est amenée,
 Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée.
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour
 la voir;

Son Père est auprès d'elle outré de désespoir:

Un

(*) l'Idolâtrie.

Un Prêtre sans pitié couvre un fer d'une étole.
 A ce spectacle affreux elle perd la parole,
 S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort,
 Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
 Il ne lui sert de rien, à cette heure fatale,
 D'être le premier fruit de la couche royale.
 On l'enleve de terre, on la porte à l'Autel;
 Et bien loin d'accomplir un hymen solennel,
 Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
 On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
 Pour la rendre propice au départ des Vaisseaux:
 Tant la Religion (*) peut enfanter de maux!

RETRAITE EN HOLLANDE,

EPIQUE.

Je vois régner sur ce rivage
 L'innocence & la liberté.
 Que d'objets dans ce Paysage,
 Malgré leur contrariété,
 M'étonnent par leur assemblage!
 Abondance & frugalité;
 Autorité sans esclavage;
 Richesses, sans libertinage;
 Noblesse, charges, sans fierté.
 Mon choix est fait: ce voisinage
 Détermine ma volonté;
 Bienfaisante Divinité,
 Ajoutez-y votre suffrage.
 Disciple de l'adversité,
 Je viens faire dans ce Village
 Le volontaire apprentissage
 D'une tardive obscurité:

A 4

Aussi-

(*) c. à. d. la Superstition.

Aussi-bien de mon plus bel âge
J'apperçois instabilité.
J'ai déjà, de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par les Zéphirs ressuscité;
Du Printems j'ai mal profité,
J'en ai regret, & de l'Eté
Je veux faire un meilleur usage.
J'apporte dans mon hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté
Du prompt & funeste esclavage,
Où met la folle vanité.
Payfan sans rusticité,
Hermite sans patelinage,
Mon but est la tranquillité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté,
L'incorruptible probité,
De mes Ayeux noble appanage;
L'infatigable activité,
Reste d'un utile naufrage;
Mes études, mon jardinage;
Un repas sans art apprêté;
D'une Epouse économe & sage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'est dans ce port qu'en sûreté
Ma barque ne craint point l'orage.
Qu'un autre à son tour emporté
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents aille affronter la rage:
Je ris de sa témérité,

Et

Et lui souhaite un bon voyage.
 Je réserve ma fermeté
 Pour un plus important passage,
 Et je m'approche avec courage
 Des portes de l'éternité.
 Je fais que la mortalité
 Du genre humain est le partage;
 Pourquoi seul serois-je excepté?
 La vie est un pèlerinage;
 De son cours la rapidité,
 Loin de m'alarmer, me soulage.
 Sa fin, lorsque j'en envisage
 L'infailible nécessité,
 Ne peut ébranler mon courage.
 Brûlez de l'or empaqueté:
 Il n'en périt que l'emballage,
 L'or reste; un si léger dommage
 Devroit-il être regretté?

L'ANTI-MONDAIN (*),

PAR M. P. N.

O jours heureux qui purs & sans nuage
 Avez du monde éclairé le berceau,
 Dont vainement un odieux pinceau,
 Veut à nos yeux défigurer l'image!
 Jours fortunés! quoi qu'en publie encor
 Un maître fou dans sa verve indiscrete;
 Age à bon droit appelé Siècle d'or!

A 5

O bon

(*) Cette Pièce est la contrepartie du *Mondain* de M.
 de Voltaire, imprimé dans toutes les Editions de
 ses Oeuvres.

O bon vieux tems ! c'est moi qui vous regrette.
Mais, ô regrets en effet superflus !
A nôtre dam, hélas ! vous n'êtes plus.
Tranquille au fein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivoit : la sage Providence,
Pour son bonheur, lui cachoit ses besoins.
Il étoit libre, & la seule Nature
Dictoit ses loix & régloit ses devoirs.
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où régnoit la droiture,
De son cœur simple ignorés & bannis,
N'avoient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'affervissoit son ame :
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né,
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme
N'étoient connus de son esprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance,
Fille du Ciel, mère de l'assurance !
Point de remords qui gênât ses desirs.
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il se trouvoit dans un autre lui-même :
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs.
Et quels plaisirs ? à leur douceur extrême,
Le monde entier doit ses accroissemens :
Tendres ébats, divins embrassemens,
Fréquens, sur-tout, plus qu'au siècle où nous
sommes,
Et c'est raison ; car le destin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous ces vains fantômes,
Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit les cœurs susceptibles d'alarmes ;

Ce

Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur.
Mais à sa place, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor, même après la jouissance,
Tenoit alors lieu de toute vertu.
De nos Ayeux, sous le règne d'Astrée,
Telle étoit donc la race fortunée.
De siècle en siècle & vigoureux & sains,
Mets raffinés, Lais, ni Médecins,
Coupable engeance en ces tems ignorée,
De leurs beaux ans n'abrégeoient la durée.
Or maintenant, nôtre ami du bel air
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien vôtre siècle de fer;
Vantez sur-tout vôtre cœur très-immonde.
Osez fronder l'illustre Fenelon;
Déprisez-nous les accords de sa Lyre,
Ce beau Roman, le seul utile à lire;
Vous toutefois dont le rare Apollon
Et les Ecrits ne vont pas au talon
De ce Prélat, vous dont le chaud délire
Où vous puisez vos cyniques accens,
Vous fait choquer trop souvent le bon sens;
Vous, dis-je encor, qui placez dans un Temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joye auprès d'un Cardinal;
Vous, dis-je, enfin, qui pour dernier exemple
Venez de faire assemblage nouveau
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée,
Assortiment digne d'un tel cerveau:
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au soliveau,

Ou

Ou bien à voir une tête de veau
Qui dans un char mollement se promene.
Or maintenant ce séjour enchanté,
Ce Paradis terrestre si vanté,
Cher Calotin de la première classe,
De bonne foi, convenez entre nous
Que, pour savoir où peut être sa place,
On auroit tort de s'adresser à vous.

LES MISERES DE L'AMOUR,

PARODIE PAR M. P. N.

Que l'homme est foible & ridicule,
Quand l'Amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t'il enfin déclarer?
On le fuit; sa poursuite est vaine.
N'importe; il veut persévérer.
Que de soins, d'ennuis & de peines?

On l'aime? tant pis, double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
L'esprit sans cesse est en haleine;
Père, Mère, Epoux tout fait peur.

Est-ce tout? Non. Reste l'honneur:
Il s'effarouche avec méthode.
On croit le vaincre, il est vainqueur:
On se brouille, on se raccommode.

Vient

Vient un rival, autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode;
Ce n'est qu'allarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit
On jouit enfin de sa Belle.
Le feu s'éteint, le dégoût fuit.
Le jeu valoit-il la chandelle?

EPITRE SUR L'AUTOMNE.

PAR M. B D.

Suivons les Ménades;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons-nous.
Bien-tôt les Pleïades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour à tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
Au sein de nos plaines,
Les vives chaleurs
Ont séché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
La feule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit & se couronne

D'un

D'un Pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du pesant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude:
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi
Du Vainqueur de l'Inde
Que le Dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante Lire;
Si tu veux chanter,
Que Bachus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Themire,
S'en fait écouter.
Parmi nos Convives
Invitons l'Amour;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère & sa Cour.
Couché sous la treille,

Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
L'Amour le réveille,
Quand Bachus l'endort.
Ami d'Epicure,
J'en suis les leçons;
Comme lui, j'épure
Les utiles dons
Que fait la Nature
A ses nourrigons.
D'une ardeur extrême,
Le tems nous poursuit,
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Eole
Il naît & s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux;
Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde son courroux.
Du vin de cette urne
Enyvrons Saturne:
Deformais plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silene
Le pas chancelant.
Sous l'ombre propice
D'un bois enfoncé,
Pour le sacrifice
L'Autel est dressé.
Ce lieu solitaire

Est le Sanctuaire,
 Où, libre d'ennui,
 Je dois aujourd'hui
 Immoler les craintes,
 Les soins, les contraintes
 Et les vains désirs,
 Tyrans des plaisirs.
 Déjà sous la tonne,
 La coupe à la main,
 Hébé me couronne
 D'un Lierre divin;
 Et Comus ordonne
 L'apprêt du Festin.
 Les Nymphes accourent,
 Les Faunes m'entourent:
 Le vin va couler,
 L'encens va brûler,
 La victime est prête.
 Ami, qui t'arrête?
 Pour ouvrir la Fête,
 Themire, avec moi,
 N'attend plus que toi.

EPITRE SUR L'HIVER,

PAR LE MESME.

De l'Urne céleste
 Le signe funeste
 Domine sur nous;
 Et sous lui commence
 L'humide influence
 De l'Ourse en courroux.

L'onde

L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse.
La froide Arethuse
Fuit dans ses roseaux.
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle:
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidelle,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cedant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts;
D'un voile funeste,
Son sein ombragé
Gémit outragé;
La Nymphé modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand, d'un vol agile,
L'Amour & les Jeux
Passent dans la Ville,

J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre
Des Auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques;
Du beau seul épris,
Envie ou mépris,
Jamais ne m'enflamme:
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme;
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irai de mes airs
Frapper vos oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder;
Sous un double empire,
Je fais accorder
La Thirse & la Lyre.
J'y crois voir Themire
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer & rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir

Un riant loisir ;
Pour l'heure présente,
Toûjours un plaisir ;
Toûjours un désir,
Pour l'heure suivante.
Coulez, tous mes jours,
Remplissez le cours
De mes destinées,
Toûjours enchaînées,
Par un nœud si beau,
Toûjours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte & les marque
Aux fastes du tems,
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton Ami
Finit son Epitre.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre & sans choix ;

En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

LA VIE HEUREUSE,

STANCES.

Il faut penser : sans quoi, l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de somme.

Il faut aimer : c'est ce qui nous soutient ;
Car, sans aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce Société
De gens d'esprit, instruits, sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété :
Sans quoi, les jours sont plus longs qu'on ne
pense.

Il faut avoir un ami, qu'en tout tems,
Pour son bonheur, ou écoute, on consulte ;
Qui puisse rendre, à nôtre ame en tumulte,
Les maux moins vifs & les plaisirs plus grands.

Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots ;
Et sans être yvre il faut sortir de table.

Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que vôtre cœur adore,
Le caresser, le tenir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore.

Mes

Mes chers amis, avouez que voilà
Ce qui compose une assez douce vie.
Or, dès le jour que j'aimai ma Silvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.

L'APOTHÉOSE DU PUCELAGE.

EPITHALAME.

Près d'un bois solitaire & sombre,
Rédit inhabité, que voit peu l'œil du jour,
Beau lieu que la nature a formé pour l'Amour,
Mais qu'un devoir austère a su cacher dans
l'ombre,
On découvre un Palais, où le Ciel envieux,
Déposant le trésor dont il forma le monde,
De l'astre qui nous luit mit la source féconde,
Pour la dérober à nos yeux.
C'est-là que Prométhée alla puiser les flammes,
Dont le souffle anima nos ames.
C'est-là que l'homme ambitieux,
Se reproduit lui-même en une vive image,
Et communique d'âge en âge
Un pouvoir qui l'égale aux Dieux.
Dans ce Palais charmant loge un monstre impla-
cable,
Phoenix ennemi des mortels,
Phoenix dont la défaite offre un laurier aimable,
Au Héros fortuné qui brise ses autels.
La raison, le devoir, le préjugé timide,
Tiennent sur lui les yeux ouverts;
Dans tous ses mouvemens la pudeur est son guide,
Et le fait gémir dans les fers.

Comme un présent parfait & rare,
Mercure le transporte aux Cieux.
C'est le mien, dit Vénus. Prenez, dirent les
Dieux:

Mais d'un bien retrouvé, devenez plus avare.
Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas,
O vous, à qui l'on vient de cueillir cette rose:
Vôtre Sexe n'en goute pas
Qu'il n'ait donné matière à cette Apothéose.
Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un trésor:
Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,
C'est moins pour le plaisir de l'avoir en partage,
Que pour celui de le reperdre encor.

RÉPONSE POUR LES BLONDES,

Aux Vers de Fontenelle, sur les Brunnes,

PAR FUSELIER.

Vous qui charmez raison & sentiment,
Rare Docteur, qu'à la Cour de Cythère
Et de Minerve on cite également;
Vous qui d'Amour dirigerez la Mère,
Si directeur la gouverne jamais:
Vôtre morale en un point je réjette,
Lorsque prisés Blonde moins que Brunette;
Dogme hérétique & lézant les attraits
De Vénus même! Or, si craignez sa haine,
Prevenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la Beauté fut Reine;
De tout Paphos c'est la doctrine saine;
Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente Brunette a séduit votre veine:

Voilà le cas qui vous a fait sortir
 Du bon chemin, qu'Amour vous y ramène
 Vos Vers brillans, bien que semblent partir
 Du fin cerveau du Dieu de l'Hippocrène,
 Sur ce point là, ne m'ont su pervertir:
 Quand je les lus, j'étois près de Climène.

ÉPITHALAME (*)

PAR M. DE GENNES.

Au bon Hymen un jour il prit envie
 De nous donner un plat de son métier.
 Je veux, dit-il, une fois dans ma vie,
 Ourdir un nœud qui plaise au monde entier;
 Un nœud charmant tissu d'or & de foye,
 Et qui, d'un couple assorti de tous points,
 Fasse à jamais le bonheur & la joie.
 Ainsi soit-il: mais malgré tous vos soins,
 Messer Hymen, soit dit sans vous déplaire,
 Je doute un peu du succès de l'affaire.
 Or à l'Hymen quand advint tel penser,
 Ce Dieu lorgnoit gentille Jouvencelle,
 Qu'en ses filets il vouloit enlacer,
 Pour jeune gars digne de la pucelle.
 Attrait; ducats, & ce qui vaut bien mieux,
 Trésors du cœur ne manquoient à la Belle.
 D'autre côté brilloit devant ses yeux
 Un Bachelier, lumineuse étincelle,
 Eclair perçant, feu qui l'esprit décele;
 Et par dessus les talens de l'esprit,

Des

(*) Pour les Nôces de feu M. Guyot de Réverseaux,
 & de Mademoiselle le Noir.

Des dons de l'ame avoient grosse chevance.
Ce dernier point, ainsi qu'en ont écrit
Maints doctes Clercs, est le nœud d'alliance;
Ainsi du moins le pauvre Hymen le pense.
Tant pis pour lui; mais ce n'est là mon fait.
Jà de l'Hymen l'œuvre alloit à souhait;
A petit bruit s'avançoient ses affaires;
Par-tout trottoient graves Ambassadeurs,
Gens se croyant Plénipotentiaires,
Pour régler tout dans l'empire des cœurs.
Bref, sans délai, par ces fins Emissaires,
En tapinois si bien besogné fut,
Qu'Hymen déjà pensoit toucher au but.
Mais encor bien qu'il eût à la fourdine
Trop bien conduit sa marche clandestine,
Si pourtant est que Cupidon le fut.
Ouais! qu'est ceci, dit le Dieu d'Amathonte?
Est-il bien vrai qu'Hymen ait cru pouvoir
Unir sans moi *Réverséaux & le Noir*?
S'il est ainsi, le pauvret se mécompte,
Si ne fera. Tant mieux, charmant Amour,
Descendez tôt du céleste séjour;
De grace, entrez un peu dans le mystère.
Pas n'y faillit. Une fleche légère
Part, & soudain d'un coup fait deux Amans.
Troubles, soupirs, heureux faiblissements,
Tendres regards aussi-tôt dans leur ame
Versent sans fin l'allégresse & la flamme.
Qui fut penaut? Ce fut le Dieu Nocier,
Alors qu'il vit le couple familial
Jà consumé par une aueur secrète,
Tant qu'on eût dit que c'étoit amourette.
Hymen! Hymen! cent fois on vous l'a dit,
Et l'oubliez toujours, dont j'ai dépit;

Onc ne ferez union assortie,
Si ne mettez Amour de la partie.
Puis qu'est ainsi, dit le Dieu des Epoux,
Sans chicaner sur nos droits, entre nous,
A frais communs, achevons nôtre ouvrage.
Soit, dit l'Amour: par les nœuds les plus doux,
Soudain l'Hymen dévotement engage
Le couple heureux; puis au sein d'un nuage
Où le reçoit le Plaisir innocent,
Dame Pudeur se cache en rougissant.
Ainsi, suivant l'usage de Cythère,
Loin de nos yeux s'accomplit le Mystère.
Gentils Epoux, vous voilà bien contens:
Sus, travaillez & travaillez long-tems
A façonner, par mainte récidue,
Belle lignée aux yeux vifs & brillans,
Essains d'amour, lestes & fémillans,
Auxquels, un jour, même aventure arrive.

LE LIT DE GLICÈRE.

Lit trop heureux, asyle du mystère,
Sombres rideaux, où le Dieu du Sommeil,
Seul chaque nuit s'enferme avec Glicère,
Et lui prodigue un air frais & vermeil:
Si le repos sous vos ombres habite,
D'où vient ce trouble & ces faiblissements
Que vôtre vue en mes veines excite?
Morphée aussi fait-il donc des Amans?
Mais n'est-ce point qu'à Glicère infidèle
Ce Dieu se prête à l'Enfant de Paphos,
Et dans ses mains remettant ses pavots,
Furtivement l'introduit auprès d'elle?

Delphes,

Delphes, qu'un autre implore le secours
De ton trépied si fécond en oracles;
Ce lit charmant, le trépiéd des Amours,
Comme il enferme, inspire des miracles.
Il fut un jour favorable à mes feux,
Quand Cyparis, qui connoît ma tendresse,
Dans le sommeil me fit voir sa Maîtresse.
Ce jour Morphée étoit plus paresseux:
Fier de presser la plus belle paupière,
Sous les rideaux il bravoit la lumière.
Je les ouvris: le chevet radieux
M'offrit Glicère & simple & sans parure,
Mais éclatante, ainsi qu'on peint les Dieux;
Riche des dons que lui fit la Nature,
Le teint plus beau que les plus belles fleurs,
Les traits, la bouche & l'haleine de Flore.
Le jour devint plus brillant, & j'ignore
S'il recevoit ou donnoit ces couleurs.
Le Lit tenoit d'autres Beautés captives;
Pour mon malheur, les Graces attentives
Veilloient près d'elle, & les songes discrets
N'avoient osé découvrir plus d'attraits.
L'Esprit voulut réparer ce dommage:
De son beau corps je me fis une image,
Et cette image irrita mon désir.
J'en parcourus, j'en dévorai la trace;
Son attitude invitoit au plaisir;
J'osai . . . Mais Ciel! qui n'eût eu de l'audace?
Quand tout-à-coup Glicère ouvrant les yeux
Jetta sur moi des regards furieux.
Figurez-vous Phébus sorti de l'onde,
Qui pâlisant des crimes de la nuit,
Menaceroit d'ôter le jour au monde.
Je me troublai, Glicère fit du bruit;

Et

Et Cyparis, qui fut se faire attendre,
Nous retrouva dans un air d'embarras
Qui commengoit à devenir plus tendre.
Glicère alors s'échappa de mes bras;
Mais généreuse & douce dans sa gloire.
Comme un guerrier qu'appaise la victoire,
Par un baiser autant donné que pris,
Elle avoua mes feux à Cyparis.
De quelle ardeur, en imprimant ma bouche
Contre le linge empreint de sa chaleur,
Disois-je aux Dieux d'adoucir mon malheur,
En m'accordant d'être ce qui la touche!
Voiles secrets, Lit mille fois heureux,
Qu'avec plaisir mon ame vous contemple!
Chevet pressé par l'objet de mes vœux,
De la Beauté vous êtes le vrai temple:
Et vous, rideaux, dont le contour obscur
Cache Glicère à mes regards avides,
Je vous compare à ces voutes d'azur
Bornes de l'air & des régions vuides,
Dont la rencontre enveloppe à nos yeux
Et la lumière & la pompe des Cieux.
Ah! si ma Lyre, aux amours consacrée,
Peut éviter le naufrage des tems,
De vos honneurs j'étendrai la durée.
Mais si, sensible aux feux les plus constans,
Glicère enfin daignoit combler ma flamme
De ces faveurs que l'on dérobe au jour,
Cher confident des transports de mon ame,
Lit, vous ferez le temple de l'Amour.
Jusqu'à ce tems, que vos voiles paisibles
A mes rivaux ne soient point accessibles:
N'admettez-y que les songes flatteurs,
Qui, des Amours tendres avant-coueurs,
Sement

Sement en nous de légères amorces,
Et du penchant sollicitent les forces.
Que chaque jour, quand le frais du matin
D'esprits subtils ramène un jeune essain,
La volupté sous mes traits présentée,
Pénètre au sein de Glicère enchantée;
Et que cédant aux attraits du plaisir,
A son réveil, mon aimable Maîtresse
Passe avec moi du désir à l'ivresse,
Pour retourner de l'ivresse au désir.

LE PROCÈS DU FARD.

ALLÉGORIE

A Madame la Duchesse de Gontaut.

PAR M. BND.

La Mode & la Nature un jour
Vinrent au tribunal d'Amour.
La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,
D'amples fatras environnée,
Le masque & la marotte en main.
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur son sein,
Et de ses cheveux couronnée.
Amour, dit-elle entends ma voix,
Et qu'elle éveille ta justice.
Tu vois la fille du Caprice;
Je suis le jouet de ses loix.
Mon fils, prends part à mes outrages:

A ton empire, à mes attraits
Ils portent de communs dommages.
Corrompre, altérer mes ouvrages,
N'est-ce pas émousser tes traits ?
Sans tant discourir, dit la Mode,
Montrons aux yeux nôtre pouvoir.
Amour est un Dieu qui veut voir,
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art & du matin,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'étoit l'Aurore, au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclorre ;
Et que Phébus n'a pas encore,
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint.
La Mode, sur d'autres modèles,
Fait son chef-d'œuvre concerté ;
Dresse ses tables solennelles,
Construit l'autel de la Beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,
Qu'enfin elle défigura
Une Héroïne d'Opéra.
On rit de cette œuvre postiche :
Au petit monstre enjolivé,
L'Amour fait construire une niche ;
A l'autre un Temple est élevé.
Toi ! dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure
Aux Beautés qui suivent mes pas ;

Mes

Mes mains ont formé leurs appas
 Pour les yeux, non pour la parure.
 Tout s'embellira fois ta loi;
 Ta Rivale n'a, pour te nuire,
 Que l'art passager de séduire:
 L'art constant de plaire est à toi.
 Belle Gontaut, c'est ton partage:
 Si tu vois couvrir d'un nuage
 Tes beaux jours de sérénité;
 C'est l'art jaloux de la Nature,
 Et contre elle encor révolté,
 Qui, sous le nom de Faculté,
 Fait à tes attraits cette injure,
 Et te punir de ta beauté.
 Eloigne un secours redouté;
 D'un fouris rappelle & rassure,
 Les ris enfans de la santé.
 Et dans le sein de la gaîté,
 Cherche une guérison plus sûre.

DANCHET

Aux champs Elisées.

PAR M. P. N. 1748.

La Parque à son noir trébuchet,
 Dans sa triste & lugubre nasse,
 Ayant pris nôtre ami Danchet,
 Franche Colombe du Parnasse;
 Cet ami d'Homère & du Tasse,
 A peine eut passé le guichet,
 Et tranquille en sa conscience,
 Sans autre écrit ni plaidoyé
 Sur son visage eut déployé,

Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ses Juges courtois,
Justice briève & complete,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette.
Conduisez au joyeux Canton,
Le bon Auteur des Tyndarides,
Dit le Chancelier de Pluton,
De son front déployant les rides,
Et parlant à son Hoqueton.
Par les ondes Aganipides,
Cria Danchet, se moque-ton,
De me donner ainsi des guides . . .
Dans mon Virgile, Dieu merci,
J'ai vu cent fois en racourci,
Les régions que je découvre;
Et je fais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Enéide aussi-tôt,
Devant Proserpine, tout haut,
En défunt d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier
Le sixieme Livre en entier;
Puis plantant là son auditoire,
Se précipite, en vieux routier,
A travers le pays de Mânes,
Aussi confiant que seroit
L'infailible & docte *Freret*,
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépétré,
Récompensé d'un limon vierge,
Le bel esprit plus droit qu'un cierge,
Et plus agile que *Dupré*,

Perce

Perce le bois mal éclairé,
Où le Dieu des enfers héberge,
Les fous à qui Mars & l'Amour
Ont ici bas ravi le jour.
Là nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe :
Il voit Dolope & Mirmidon,
Procris, Eriphile & Didon ;
Il y reconnoît Deiphobe,
Qu'envoya sa femme *ad patres*,
Et qui ne fait pas là *flores*,
Ayant son nez dans sa pochette,
Et *truncas*, ajoute le Poëte,
Inhonesto vulnere nares.
Le pieux Héros de Virgile,
Contemporain, frais émoulu,
Par les talens de la Sibylle
Ne se sentoît pas plus ému,
Que, suivant le Poëme à la piste,
Sous ces myrthes malencontreux,
Le fut nôtre bon Humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.
Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Tu Tartare, qu'il laisse à gauche ;
De cent mille chants de débauche
Le charivari ténébreux,
N'en est que la riante ébauche.
Déjà l'élève de Clio
D'avance avoit eu le prologue
De sa façon du fameux Dogue,
Qui hurle à la porte un trio.
Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie,

Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mas en belle eau jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie;
Dans l'ancre où la rage accroupie,
A l'orquestre donne le ton,
Où de Nemesis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie,
C'est bien un autre faux-bourdon.
A travers des voix de harpie,
Il entendoit siffler Pithon,
Claquer le fouet d'une Furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sylliphe,
Et retentir le Phlégéon
Des clameurs de maint escogriffe,
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Aleçon:
Le tonnerre étoit l'intermède.
Quel épouvantable opéra,
Pour le tendre ami de Campra,
Et le doux auteur de Tancrède!
Il ne fera jamais de rien
Dans une musique pareille;
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
Tel un bon Bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelle,
Côtéant les murs de Themis,
De la Grand-chambre entend les cris,
Et les chaînes de la Tournelle;
Déteste & Geole & Bareau,
Bénit son innocente vie,

Et

Et fuit, Juge, Avocat, Partie,
Huissiers, Criminels, & Bourreau.
Un sentiment pareil emporte,
Loin du lieu funeste & vengeur.
L'irreprochable Voyageur.
Déjà paroît l'auguste porte,
Où cet érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise
Planta le rameau d'or, en guise
De cette espèce de Balise,
Que la Bazoche appelle *May*.
En quatre sauts & deux gambades,
Le Pélerin croit de l'enclos
Franchir gaîment les palissades,
Quand un Mâtin, tout des plus gros,
Un Subdélégué de Cerbère,
Digne du chenil de Mégère,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légère
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipère;
Il garde une éternelle dent;
Sa panse énorme n'est farcie
Que de cigüe & d'aconit;
La plaine à l'entour est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit;
Son regard venimeux flétrit;
Son souffle seul ôte la vie,
Et sur son collier est écrit:
J'appartiens à la basse Envie.
L'ami des Dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Enée avoit la recette,
Jette au sentinelle abboyant

Un beau jetton d'Académie.
Au vol à peine est-il happé,
Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel-esprit échappé.
Enfin d'un pied libre il arpenté
Les côteaux, les prés & les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains de qui font choix
Minos, Eaque & Rhadamante.
Que son ame alors est contente!
Elle le fut moins mille fois
Le jour qu'une juste patente,
A la pluralité des voix,
L'installa parmi les Quarante;
Bien que la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse,
Ne marque plus, de cette place,
Qu'un pas à l'immortalité.
Aussi gaignoit-il bien au change:
Car la différence est étrange
Entre habiter l'asyle heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la Camarde aux yeux ceux
Le trébuchet n'est plus à craindre;
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vastes forêts,
Dans les jeux, les ris & la danse,
Et s'appesantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux Palais en décadence;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végeter trois fois la semaine,
Environné, Dieu fait comment;

Puis

Puis finir, pour dernière aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Ah! comme il faute au col d'Horace,
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher & bien aimé patron
Qui fut sa lance & son égide!
Tel au col de l'aimable Ovide
Sauteroit le joyeux Piron;
Tel on verroit plein d'allégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Cicéron.
Vous voici donc en deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon Romain,
Et nous vous possédons enfin
En lieux où tout plaisir abonde?
Venez, venez, sorti du sein
Des Lettres & de la Faconde,
Soyez le bien venu chez nous;
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
Un moment, dit le compagnon,
A revoir: excusez de grace,
Voilà mon Mécène qui passe...
Bon jour, Monsieur l'Abbé *Bignon*.
Monsieur l'Abbé *Bignon* s'arrête:
Eh! mon pauvre Danchet, bon jour.
Monsieur l'Abbé, le beau séjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
De vous y bien faire ma cour!
L'expression vous paroît folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci;

Folle ou non, je vous tiens parole.
Jadis vous disant grand merci,
Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnoissance
M'accompagneroit jusqu'ici:
Je veux qu'elle soit éternelle;
Point de chicane là-dessus.
Et puis quand on a l'ame belle,
La gratitude pese-t-elle?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe,
Brave Danchet, tu parlois d'or:
Ton fidèle Historiographe
En pleure de tendresse encor,
Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois Monsieur de Livry,
Que tu fais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.
Lors un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte;
Oh! oh! se mit-il à crier,
J'attrape donc Virgile en faute!
Ah! que d'aimables vérités
Le méchant m'avoit déguisées!
Quel surcroit de félicités!
Des femmes aux Champs Elisées!
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'Abbé, dans ce pays,
Regretterions-nous *l'Isle-belle!*
Aussi j'étois souvent surpris
Que dans ces demeures divines,
Le Poëte peu galant n'eût mis
Que des Héros, sans Héroïnes.

Pourquoi

Pourquoi ce trait d'inimitié?
Pourquoi de l'Héroïne espèce
Souffler la plus belle moitié?
L'Olimpe étoit-il sans Déesse?
Point de femmes, point de plaisir:
Ce fut toujours là mon système.
Tout cercle devroit s'en choisir;
Et vous dirai-je que c'est même
Faute de femmes, qu'aujourd'hui
L'on voit en pleine Académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger la Paresse & l'Ennui.
De ce même ennui les symptômes
Menagoient le front clair & net
Du digne héritier des Jeromes,
Si le devancier de Gresset,
Ravi de se revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *Tacet*,
Pour courir saluer huit Dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles Nymphes printanières,
Et représentant les neuf Sœurs,
Brillent *la Suze & Deshoulières*,
Villedieu, Sevigné, Lambert,
D'Aunois, Cailus & la Fayette:
La ronde ainsi n'est pas complete,
Et sens très-bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumière,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor,
Et cette place est la première;
Puisse-t-elle vaquer, hélas!
Long-tems par de-là mon trépas!
Car vous seule y devez prétendre,

Vous seule y monterez un jour ;
Vous donc le pinceau noble & tendre
A peint les *Malheurs de l'Amour*.
A ce rang-là, je vous appelle ;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon ,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement ,
A ces neufs Muses de la France ,
Le nouveau venu , galamment
Eut fait très-bas la révérence ,
Et très-haut un long compliment ,
De-là , dans le vallon charmant ,
Je vis une tête éminente ,
Entre mille autres rayonnante ;
C'est la tête du Grand Armand ,
Nôtre fondateur. Quelle joye ,
S'écria-t-il tout transporté !
Oh ! parbleu , je veux qu'il me voye.
Il vole au Héros tant vanté ,
Et ne se possédant pas d'aise ,
S'incline en toute humilité ,
Lui baise les mains , les rebaise.
Monseigneur , une éternité ,
Pour pouvoir vous payer ma dette :
Vous voyez un pauvre Poëte
Qui vous doit l'immortalité.
A moi , réplique le Grand Homme ?
Oui , Monseigneur , je vous la dois ,
Et depuis trente-fix ans , comme
Académicien François.
Eh ! quoi , de mon Académie ,
Reprit le noble Instituteur ,
On parle encore en l'autre vie !

Si l'on en parle, Monseigneur!
Le doute est d'une étrange espece.
Oui certe, & malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse,
Comme elle, sans cesse de vous;
Plus que du riant domicile
Dont aux Rois vous avez fait don;
Plus que de l'auguste maison
Qui de la doctrine est l'asyle,
Que de la rue & de la Ville
Qui porte vôtre fameux nom.
Je m'en étonne avec raison,
Dit l'Ombre en toque enluminée;
C'est mon étoile fortunée
Qui, sans que j'y pense, vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans verd;
Ce fut à la fin d'un dessert
Que me présentant sa Requête,
Ce folâtre de Boisrobert,
Me fourra ce plan dans la tête;
Mais depuis long-tems là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille.
Vous l'avoueraï-je, un peu confus?
Ce fut du moment que je fus
La réception de Corneille.
Eh! Monseigneur, pardonnez-la:
Dit l'autre que l'aveu démonte;
Nous n'avons pas sur nôtre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenseur des Doges,
Vôtre illustre & digne Neveu,
En faveur d'un siècle d'éloges,
Où pas un de nous, dans le feu

De son génie enthousiaste,
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer *vaste*;
Laissez-vous attendrir un peu.
Bon! dit l'ambitieux, à d'autres:
Plaifans éloges que les vôtres!
Le bel hommage que l'encens,
Qu'à titre égal en même-tems
Seguier revendique & partage!
Vous ignorez donc aujourd'hui,
Répond Danchet prenant courage,
Qu'à peine on parle encor de lui?
Son nom n'est presque plus d'usage,
Ou célébré bien rarement:
De vous, le Récipiendaire
Passe net à Louis le Grand,
Et de nôtre aveu laisse en blanc
Le Héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Lethé
Le second Protecteur jetté,
Rendit le premier plus traitable;
Ensuite ayant appris combien
Du moindre Académicien
Le mérite est recommandable,
Combien de ce corps assidu
Le travail & les exercices
Au public ont déjà rendu
De considérables services,
Et le plaisir divin qu'ont eu
Princes, Princesses, Rois & Reines,
Quand ce dernier des Parlemens,
Dans tous les grands événemens,
Au rang de nos Cours Souveraines,
A déclamé ses complimens:

A tant déclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui promettant gloire & durée;
Si, juste en ses élections,
Elle ne donne point entrée
A la cabale, aux factions.
Or sur ce point foyez tranquille,
Lui dit le zélé Vétéran;
A nos clartés fiez-vous en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons, quand on nous reçoit,
Un ferment qui la décourage;
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de nôtre suffrage;
Anathême sur qui s'engage.
Louis, qui lui seul auroit droit
D'exiger toute obéissance;
Ce Roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de Rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Aux protections rendre hommage,
Ne pas opiner librement,
Seroit n'avoir foi ni courage.
Aussi ces Messieurs voyant tous
Fermier, Ministre, Belle & Prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Aimeroient bien mieux noblement,

Par

Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvoient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un si beau reglement :
La justice est leur élément
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme & loyal,
Donné mon suffrage à *Nadal*,
Préféablement à *Voltaire*.
Mais, interrompt le Cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit & le génie,
Examinez sur-tout les mœurs :
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Répond l'homme sage & sincère ;
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractère ;
Comptez sur quarante Catons,
Vous ne vous tromperez de guère ;
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Vous-même, jugez de la chose,
Poètes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux Ecrivains en Prose,
Force gens en petits rabats,
Des Grands de la Cour, des Prélats,
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois ;
On ne nous y prend pas deux fois,
Et je n'ai pas la tête faine,
Ou de long-tems sur le tableau

Nous

Nous ne trouverons un Boileau,
Et moins encor un la Fontaine.
En style simple & sans apprêts,
La chose ainsi contée au Maître,
(Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devroit être),
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximenès,
Le grand Armand quitte la place,
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre son Horace.

LE COCHE ALLÉGORIQUE.

PAR M. ROY. 1728.

Jadis étoit un Coche bien monté,
Qui franchissant le sommet du Parnasse,
Vous menoit droit à l'immortalité.
Quarante en tout y pouvoient avoir place;
Mais à quel prix? Chacun payoit pour soi,
En bonne espece, en rime bien sonnante,
Prose de prix, Pièce de bon aloi,
Le tout suivant la taxe & la patente
Du Dieu Phébus, qui, jusqu'aux derniers tems,
Sans embourber, sans mauvaise aventure,
Sut équiper & mener sa voiture.
En est-il las? Des soins plus importants
L'occupent-ils? ou les Dieux, par malice,
Ont-ils commis Momus à l'exercice?
Quoi qu'il en soit, Momus a pris le Bail,
Et s'est chargé de tout cet attirail.
Le nouveau Maître établit Loix bizarres,

Fait

Fait bon marché des places, prend des arrhes
De tous venans, pataux & tonfurés,
Et gros Commis, & Robins défœuvrés;
Et les amis de leurs amis encore,
Même Histrions: tout est bon, tout l'honore.
Qu'apportent-ils? des pièces de Billon,
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon:
Crédit aux uns, aux autres pleine grace.
Le Corbillard est-il plein? Il entasse
Dans les paniers leurs apprentis rimeurs,
Petits Goujats timbrés de leurs couleurs,
Auteurs de balle, avec l'espoir très-proche
D'être à leur tour introduits dans le Coche.
Les voilà donc en route avec balots,
Et leur bon guide agitant les grelots
De sa marotte. On roule: mais leur joie
Ne dure guere, & dès le premier pas
Le vrai chemin se perd; on se fourvoie.
Au premier choc, l'essieu vole en éclats:
La masse plie, & nos gens sont à bas.
Qui me rendra tous les cris lamentables,
Les juremens de ce peuple embourbé?
Sous son Homère & son livre de Fables,
Bagage lourd, Houdart a succombé.
A l'aide, à moi, crioit le bon aveugle:
Le Commis borgne à ses oreilles beugle;
Maudit le jour qu'il quitta son comptoir,
Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir.
Le vieux Syndic des Bourgeois de Cythère,
S'évertuant, pour fortir de l'ornière,
Pleure un habit de vieux velours tanné,
Qu'une Sybille au cancre avoit donné.
Eh! dégagez l'esprit de la matière,
S'écrioit-il! A ce style inconnu,

Qui

Qui n'étoit pas entendu du Vulgaire,
 A son secours, hélas ! qui fût venu ?
 Certain Farceur voulut faire l'ingambe,
 Ses brodequins lui blessèrent la jambe.
 C'est un Auteur chez les Suisses prôné,
 Et de la farce encore enfariné.
 Vous étiez là, petit Pharmacopole,
 Chez votre Père aviez pris une fiole,
 Qui se cassant vous effleura la peau ;
 Mais vous n'avez besoin d'être si beau.
 L'affaire est faite, oubliez le service ;
 Et retoutnez à votre bénéfice.
 Détaillera-je ici par le menu,
 De chacun d'eux les bosses, les blessures,
 Comme Virgile étale en ses peintures
 Les coups portés aux Soldars de Turnus ?
 Mon cher Lecteur, à tes yeux je dérobe,
 Masques plus laids que n'étoit Deiphobe.
 Mais que fait-on de Messieurs du Panier ?
 On les entend leurs Maîtres renier.
 Jurez, leur dit Momus : cela console,
 Puis en sifflant dans les airs il s'envole.

EPITRE EN VERS

De Mademoiselle MAUPIN, Actrice de l'Opéra, au Comte d'Albert, (depuis Prince de Grimb-berghen) étant à l'Armée.

PAR DANCHET.

Voudrois-tu, cher Amant, parmi le bruit des
 armes,

Tome IV.

D

Enten-

Entendre le récit de mes vives allarmes ?
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,
Tes yeux daigneroient-ils voir une Amante en
 pleurs ?

Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur
s'empare!

Il court un bruit confus qu'un combat se pré-
pare ,

Que Bade vainement songe à se retrancher,
Qu'au milieu de ses Forts, Villars va le cher-
cher.

Bruit cruel ! chaque mot m'épouvante & me
glace :

Le Ciel me feroit-il pressentir ma disgrâce ?
Ah ! je fais que la gloire a pour toi trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas :
Pour un Guerrier , tes yeux ont pour moi trop
de charmes ;

Pour un Amant, ton cœur aime trop les allar-
mes.

Le Ciel devoit du moins te rendre, en te for-
mant,

Ou moins vaillant Guerrier, ou moins aimable
Amant.

De mon Sexe timide ignorant la foiblesse,
Je suis faite au péril ainsi qu'à la tendresse;
Que ne m'est-il permis de voler après toi!
Si je suivois tes pas, je n'aurois nul effroi.
J'irois braver la mort, & serois toujours prête
A m'exposer aux coups qui menacent ta tête.
Ta jeunesse, ces traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne défavoueroit pas,
Dans l'Empire amoureux inevitables charmes,
Pour toi dans les combats sont d'inutiles armes.

Un

Un homicide plomb avec impunité
Frappe, sans respecter l'âge ni la beauté.
Adonis autrefois, comme toi, fut aimable;
Pour toi je crains, hélas! son destin déplorable:
Vénus entre ses bras lui vit perdre le jour;
Je n'ai pas ses traits, mais j'en ai tout l'amour.
Mère des doux plaisirs, favorable Déesse,
Toi que suivent toujours les Ris & la Jeunesse,
Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix;
Si j'ai vanté ton fils. ses traits & son empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il in-
spire,
Vole, descends des Cieux; fers toi de ces re-
gards
Qui savent, quand tu veux, désarmer le Dieu
Mars;
Obtiens qu'à mon Amant il ne soit point fu-
neste.
Mais, que dis-je, insensée, & quel espoir me
reste?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu serois ma rivale, & Mars seroit jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'est toi seul que j'im-
plore:
Souviens-toi, cher Amant, que mon ame t'a-
dore;
Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours;
Qu'en exposant ta vie, il y va de mes jours.

EPITRE A CLAUDINE.

PAR M. BND.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms & des titres divers?
Que fait un nom, quand l'Amour est extrême?
Claudine est belle & suffit à mes vers.
Né pour les bois, les prés, & la verdure,
C'est-là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis: j'y vis tous les Amours.
Simple & fans art, belle fans imposture,
Le teint brillant des plus vives couleurs,
Tes seuls appas composoient ta parure;
Et tes cheveux jettés à l'aventure
Flottoient au vent sous un chapeau de fleurs.
J'aimois en toi ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisans,
Tous les desirs d'un instinct de seize ans;
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent & malin,
Qui voit déjà l'arbâtre la plus pure
Croître, baïsser, on s'enfler à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
On sent, Claudine, en te contant fleurette,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'Amour,
De chifonner ta simple collerette,
Que les clinquans d'une riche toilette,
Dont sont chargés tous nos tettons de Cour.
Pour tout l'éclat de la pompe étrangère,
Changerois-tu ton Amant & ton fort?
Nous folâtrons sur la simple fougère:
Sur les coussins la mollesse s'endort.

Rappelle-

Rappelle-toi cette nuit de mystère,
Où j'habitai ce toit humble & sacré
Du vieux Pasteur, ton Maître & mon Curé?
Lorsque ta main enyvra le saint homme,
Et que sans lui, sans témoins & sans Rome,
Tu fus à moi: c'étoit près de ce lieu,
Sur ce gazon, que tu vis que ce Dieu,
Que cet Amour, ce monstre, ce phantôme,
N'est qu'un enfant; que l'amour n'est qu'un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! que de plaisirs sans nombre!
Pour les compter, ils nous coutoient trop peu:
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore,
Tant à nos cœurs les momens sembloient courts,
Si le Soleil vers le quart de son cours
N'en eût compté plus encor que l'Aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir:
La nuit survint, & passa nôtre espoir.
A nos désirs quelle nuit plus propice!
Bonheur trop court! un austère devoir
Vint m'arracher de ce lieu de délice,
Et m'entraîner dans ces brillans séjours,
Où cent Beautés se disputent d'atours.
Sans être émû, je verrai tout Cythère,
L'art de la Ville, & la pompe des Cours:
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive & solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces prés, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Lucas, & ce jeune Vicaire
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

ÉPIÎRE A MANON.

PAR M. DARN...

C'est donc ce soir que dans tes bras,
Je goûterai l'honneur suprême,
De moissonner tous ces appas,
Que voudroient cueillir les Rois même,
Si comme moi sachant saisir
Du bonheur le moindre avantage,
Pour aller chercher le plaisir,
Ils montoient au cinquieme étage.
Je fais bien, ma chère Manon,
Que tu n'es point une Duchesse;
Que dans sa compilation
Moreri nous tait ta noblesse.
Mais le charme de cent beautés,
Sur ton teint mille fleurs écloses;
Quatorze ans à peine comptés,
Quatorze ans, ce sont bien des choses;
Deux petits tettons que Dieu fit,
Pour qu'aussi-tôt la main désire
De toucher ce que l'œil admire;
Un front où la pudeur rougit,
Pudeur qui charme & nous attire;
Une bouche où l'Amour sourit,
Où le baiser même respire;
Un regard qui fait trop séduire,
Quoique l'art ne l'ait point instruit;
Un œil fripon & plein d'esprit,
De celui-là qu'Amour inspire:
Pour ajouter les derniers traits,
Un cul; ah! quel cul! ma Princesse:

Le

Le blanc fatin noircit auprès,
Il est fait pour moi tout exprès ;
Non , jamais Vénus belle-fesse
N'eût un cul si rempli d'attraits ;
Celui de la charmante Hélène
Méritoit beaucoup moins d'honneur ;
Ce cul divin , ce cul vainqueur ,
N'a point tabouret chez la Reine ;
Mais de ces marques de faveur
Qu'il dédaigne la pompe vaine ,
Il a des autels dans mon cœur.
Tant d'appas si dignes d'estime ,
De respect , d'adoration ,
Valent bien la condition
D'une Altesse Sérénissime.
Oh ! que l'Amour fait réparer
L'injustice , dont la Nature
S'est pu seule déshonorer ,
En rendant ta naissance obscure !
Sur mes yeux il met son bandeau ,
Ou plutôt , ô Beauté suprême !
Pardon de mon erreur extrême ,
Il m'éclaire de son flambeau ,
Et m'offre la vérité même.
Oui , pour l'œil d'un peuple hébété ,
Tu n'es qu'une fille vulgaire ,
En un mot , qu'une Couturière ,
Manon , avec quelque beauté :
Moi , je vois , j'admire , j'adore
Minerve l'aiguille à la main ,
Qui , sous tes traits , revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards , pour tout partage ,
Tu n'as qu'un simple casquin.

Un casaquein ! Dieux ! quelle image !
Quels odieux habillemens
Ils osent prêter à ma Reine !
Tandis que l'or, les diamans
Me semblent laisser voir à peine
Tes attraits privés d'ornemens,
Je te nomme une Souveraine.
Ah ! mes yeux enchantés, ravis,
Reconnoissent en toi Cypris ;
Oui, c'est elle, c'est Cythérée,
Qui des mains des Graces parée,
Telle que la vit Adonis,
D'un essain d'Amours entourée,
Dans le brillant chemin qu'Iris
Seme d'azur & de rubis,
Descend du haut de l'Empirée,
Et laissant sa trace éclairée,
Les Cieux sous ses pas embellis,
Par le charme d'un doux souris,
Vient rendre à la Terre éplorée,
Ses parfums, ses fleurs & ses fruits.
Ah ! mon adorable Maîtresse,
Qu'il reste dans l'aveuglement,
Ce Public stupide, ignorant,
Qui voit l'objet de ma tendresse
Sous un portrait si différent.
Que moi seul je puisse connoître,
Posséder tous ces agrémens,
Que l'Amour semble avoir fait naître,
Pour le plus heureux des Amans.
Si les Dieux connoissoient tes charmes,
Pour rivaux j'aurois tous les Dieux.
Sois invisible à tous les yeux :
Mon cœur, pour avoir moins d'alarmes,
En

En fera-t-il moins amoureux ?
Ne puis-je, hélas ! toute ma vie,
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Habiter ce simple réduit,
Où ma Divinité chérie,
Où Manon est ensevelie,
Que d'un coup d'œil elle embellit,
Que d'un coup d'œil elle ennoblit,
Où peut s'égayer la folie,
Sans crainte des donneurs d'avis,
De ces ennuyeux réfléchis,
Qui vous parlent Philosophie,
Quand il faut se livrer aux ris ;
Où le plus méchant vin de Brie,
Me feroit un nectar exquis ;
Où la plus antique Perdrix
A pour moi le goût d'Ambroisie ;
Séjour préférable aux Marlis,
Aux Fontainebleaux, aux Choisis,
Et que sans trop d'idolâtrie,
Je puis nommer mon Paradis.
Les Cieux valent-ils un taudis,
Qu'on partage avec son amie ?
Ah ! quand ferai-je dans ce lit,
Le Trône du bonheur suprême,
Où par la main, l'Amour lui-même,
Doit me conduire cette nuit,
Sans flambeau, sans fuite & sans bruit ?
Il est bien vrai que l'Opulence
N'y sauroit avec dignité
Reposer sa grosse fanté,
Et l'orgueil de sa nonchalance ;
Qu'on n'y voit point sur l'aigledon
Se pâmer la foible Mollesse,

S'étendre avec dévotion
 La béate & sainte Paresse,
 Le Goût aux vernis de Martin
 Associant son art divin,
 Nouer de cent façons galantes
 Un rideau que suspend sa main,
 Et de la moire & du satin
 Déployer les ondes brillantes,
 Et les agrémens du Pékin.
 Eh! que m'importe qu'il abonde
 De ce luxe dont on fait cas!
 Il est le premier lit du monde,
 On y tient Manon dans ses bras.
 Pour deux Epoux que d'ordinaire
 L'habitude n'y réunit
 Que pour dormir & ne rien faire,
 Peut-être il seroit trop petit:
 L'Amour qui pour une autre affaire,
 Veut avec toi passer la nuit,
 Est plus facile à satisfaire;
 La moindre place lui suffit.

L'AMOUR OISELEUR,

POÈME PASTORAL.

PROLOGUE.

Si j'ai jamais le choix d'aimer,
 Je veux une Beauté champêtre,
 Aimable, sans penser à l'être,
 Et qui, sans art, sache charmer.
 Le vrai plaisir fuit la nature :

J'ai

J'ai vu l'Amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure ;
Il s'endort sur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans ces retraites :
Vous, rameaux , qui vous embrassez ,
Vous, oiseaux , qui vous caressez ,
Qui n'entend vos leçons secrettes ?
Aminte n'avoit que vingt ans ,
Quand aux champs il vit Amarille ,
Bergère en son premier printems ,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima , qui n'auroit aimé ?
Adieu les Arts , adieu la Ville ;
Des Maîtres qui l'avoient formé ,
Adieu la cohorte inutile.
L'Amour qui le mène au hameau ,
Lui fait don d'une panetière ,
D'où pend un léger chalumeau ;
Des Bergers il prend la manière ,
Il se façonne à leurs travaux ;
Et bientôt sous ses doigts habiles ,
Le jonc & l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les présente à sa Bergère ;
Mais n'osant lui parler d'Amour ,
Il peint les objets d'alentour ,
Qu'anime sa flamme légère ,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire :
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage,
Quiconque voit un beau visage,
D'un beau jour doit être certain;
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puisque le sort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche & gentille!
Mais que faisois-tu dans ces lieux?
Est-ce le soin de ta parure,
Qui t'amène à cette onde pure?
Le voisinage des ruisseaux
Est délicieux pour les Belles,
Pour les fleurs & les arbrisseaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux Tourterelles.
Et j'y viens seulement pour elles.
De filets tissus avec art,
J'ai garni l'une & l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart,
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh! quoi! c'est avec des réseaux
Qu tu fais la guerre aux oiseaux?
Innocente! il est pour les prendre,
Un moyen que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes désirs contents:
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre & détendre.

AMINTE.

AMINTE.

Ecoute: tes mains suffiront
Pour réussir dans cette chasse:
Observe l'instant & la place,
Où deux oiseaux se baisseront,
Et quand d'une amoureuse étreinte
Leurs petits becs se mêleront,
Cours aussi-tôt . . .

AMARILLE.

Tu ris, Aminte;
Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montré bien que jusqu'à ce jour
Ton cœur a peu connu l'Amour,
Et le charme de ses caresses!
Si tu favois ce qu'un baiser,
Aux Etres qu'il daigne embraser,
Cause de douceurs & d'ivresses;
Comme dans ce ravissement
La vie est toute suspendue
Entre la Maîtresse & l'Amant,
Tantôt prise, tantôt rendue,
Mais foible, mais sans mouvement;
Ou du moins semblable à ces songes
Qui sollicitent nos ressorts,
Par de doux & rians menfonges,
Sans pourtant agiter le corps!

AMARILLE.

Ce que tu dis-là, je l'ignore:
Mais les oiseaux, comme je croi,
Ne sont pas plus savans que moi,
Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

A M I N T E.

Les oiseaux aiment comme nous,
 Et le Dieu qui lance ses coups
 Sur les Bergers & les Bergères,
 Perce aussi leurs plumes légères.
 Ces chants si variés, si doux,
 Que l'écho se plaît à redire;
 C'est l'Amour qui les leur inspire.
 Qu'ils sont charmans dans leurs désirs,
 Eux dont le chant est le langage,
 Et qui n'ont de voix en partage,
 Que la voix même des plaisirs!
 Mais n'as-tu point, dans ces campagnes,
 Remarqué les tendres apprêts,
 D'oiseaux caressant leurs compagnes?

A M A R I L L E.

J'en ai vu plusieurs d'assez près,
 Et je n'étois point, ce me semble,
 Un objet par eux redouté;
 Comme si le bien d'être ensemble
 Leur tenoit lieu de sûreté.

A M I N T E.

Amarille, as-tu bien pris garde,
 De quel œil ce couple amoureux
 Tourne, s'approche, se regarde,
 Et comme il excite ses feux
 Par les coups de bec qu'il se darde?
 Qui ne diroit à leurs efforts,
 Au tremoussément de leurs aîles,
 Qu'ils poussent leur vie au-dehors,
 Et qu'elle doit changer de corps
 Dans ces secousses mutuelles?
 L'Amour en est le maître alors:
 Comme il aime à la reproduire,

Sans

Sans doute il la fait s'exhaler ;
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ,
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

A M A R I L L E.

Tu crois que ces Etres agiles ,
Sont sans force , sont immobiles ?

A M I N T E.

Dans l'excès de la volupté ,
La force se perd ou s'égare ;
C'est l'ivresse qui les sépare ,
Plutôt que la satiété.
Mais aux baisers qui l'ont fait naître ,
Leur trouble survit quelque tems ;
Ils goûtent pendant des instans ,
La renaissance de leur être ;
On les voit frémir , essayer
Si leurs organes sont flexibles ,
Et mollement les déployer
Par des mouvemens insensibles :
Comme un Papillon ranimé
Par le Printems qui le provoque ,
S'essaye , au sortir de la coque ,
Où l'Hyver l'avoit renfermé.

A M A R I L L E.

Aminte , ton récit m'enchante ;
Mais ces objets m'ont échappé.
Que de leur image touchante ,
Mon cœur est vivement frappé !
Ah ! puisse bientôt leur rencontre . . .

A M I N T E.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau ,
Il faut que l'Amour te le montre ,
A la lueur de son flambeau ;

Nous

Nous ne pouvons rien fans sa flamme,
Et le bandeau qu'il porte exprès,
Nous dit que c'est des yeux de l'ame
Qu'il faut contempler ses secrets.

A M A R I L L E.

Mais, où s'apprend cette Science?

A M I N T E.

Par-tout où de son joug charmant,
On fait l'heureuse expérience:
Nous nous instruisons en aimant.
L'esprit s'ouvre & se développe
Dans des transports délicieux;
Il eût rampé comme l'Hyflope,
Comme un Cedre il s'élève aux Cieux.

A M A R I L L E.

Hélas! que veux-tu que je fasse?
Si le goût & l'occasion
Font en moi quelque impression,
La contrainte aussi-tôt l'efface.
Une Mère observe mes pas.
J'ignore ce qu'elle peut craindre:
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur, à sa voix menaçante,
Est comme une rose naissante,
Qu'un souffle cruel fait mourir,
A l'instant qu'elle alloit s'ouvrir.
Loin de cette injuste contrainte,
Vous vous caressez donc sans crainte,
Oiseaux, que mes mains auroient pris,
Si, plus au fait de vos délices,
Je savois les instans propices,
Et qu'Amour me les eût appris?

A M I N T E.

A M I N T E.

Le choix de l'instant est facile :
Prête ta bouche seulement ,
Et par l'usage d'un moment ,
Tu sauras profiter de mille.

A M A R I L L E.

Que veux-tu ?

A M I N T E.

Te faire goûter
Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre ,
Et t'enseigner à les surprendre ,
En te les faisant imiter.

A M A R I L L E.

Mais un baiser ternit la bouche :
On dit qu'en naissant , la Pudeur
Met sur nos lèvres une fleur ,
Qui meurt aussi-tôt qu'on la touche.
D'un Berger le souffle amoureux ,
Pour elle est plus à craindre encore ,
Que l'Hyver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

A M I N T E.

Ainsi l'on te trompe à dessein.
Dis-moi : lorsque la Fleur nouvelle
A reçu l'Abeille en son sein ,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir , tout le matin ,
Sucé ses feuilles entr'ouvertes ,
L'Abeille est riche de butin ,
La Fleur n'a fait aucunes pertes.

A M A R I L L E.

Il est vrai , mais de ton secret
L'essai me paroît redoutable ,

Tome IV.

E

Puisque

Puisque l'effort de son attrait
Rend le péril inévitable.
Si dans l'ardeur de leurs baisers,
Les oiseaux, d'ailleurs si légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriveroit autant.
Amince, le plaisir qui coûte
Le repos & la fûreté,
N'est point fait pour que je le goûte.
Les oiseaux ont leur liberté;
La Nature en regle l'usage;
Et peut-être que sous ses loix,
Les sens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence est sans voix.
Du moins les Hôtes de ces bois,
D'une Mère triste & sévère
N'ont point à craindre la colère.
Ah! si des frayeurs que je sens,
Ils pouvoient éprouver l'atteinte;
Ces Etres que tu peins, Aminte,
Si tendres & si caressans,
Verroient mourir dans leurs allarmes,
Ces feux pour eux si pleins de charmes.
Déjà le Soleil dans son tour,
Va marquer la moitié du jour;
Adieu, prévenons la surprise.
J'aime mieux garder mes filets,
Que de tenter quelques secrets,
Où je fois la première prise.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Sur la Raison & le Devoir.

Non, vous ne m'aimez pas, reprochois-je à
Climène,
Un jour qu'elle lisoit sur le bord de son lit.
Tant de soupirs, de soins, de peine
Méritent . . . A ces mots elle m'interrompit:
„ Vous êtes un ingrat, dit-elle;
„ Vous faites tous les jours quelque plainte nou-
velle;
„ Vous-n'êtes jamais satisfait.
„ Je voudrois en avoir moins fait,
„ Et qu'il plût à l'Amour, qui m'a tant pour-
suivie,
„ M'en ôter la mémoire, en m'arrachant la vie.
„ Cruel, ne vous suffit-il pas
„ D'avoir allumé dans mon ame
„ Une si dévorante flamme,
„ Une flamme pour moi toute pleine d'appas?
„ Vous savez que je vous adore;
„ Parlez, que voulez-vous encore;
„ Quand vous vous êtes plaint de l'ardeur de vos
feux,
„ Je l'ai, vous le savez, mille fois modérée
„ Par de doux baisers amoureux,
„ Dans lesquels mon ame égarée
„ Se donnoit à vous avec eux.
„ Je vous ouvre mon cœur sans art & sans étude.
„ Vous savez tout ce qu'il ressent;
„ J'aime, quand vous êtes présent,
„ De mon emportement la flatteuse habitude;

„ Et lorsque vous êtes absent,
 „ Rien ne peut s'égalér à mon inquiétude.
 „ Plaisir, faiblissement de cœur,
 „ Et divers mouvemens que je ne puis com-
 prendre,
 „ Abbatement, chagrin, langueur;
 „ Enfin tout ce qu'Amour a de fort & de tendre,
 „ Je le sens jusqu'à la fureur.
 „ Je n'ai rien épargné pour le soin de vous plaire:
 „ N'ai-je point assez fait? que reste-t-il à faire?
 „ Malgré la dure loi qui me donne un époux,
 „ Mon cœur s'est engagé de n'aimer rien que
 vous.
 „ De cet engagement connoissez l'étendue:
 „ Considérez qu'en ce lien
 „ Toute mon ame s'est rendue,
 „ Sans se réserver presque rien.
 „ Ai-je quelque secret que je ne vous confie?
 „ Mille amans désintéressés
 „ M'offrent, par leurs soupirs, & leur bien & leur
 vie;
 „ Fussent-ils mille encor, je vous les sacrifie.
 „ Cependant ce n'est point assez;
 „ Tircis, vos vœux intéressés,
 „ Après avoir enfin épuisé ma tendresse,
 „ Attaquent ma vertu par un trait qui la blesse;
 „ Et bien loin de la soutenir,
 „ D'en éviter la chute & de la prévenir,
 „ Vous souhaitez de voir qu'une lâche foiblesse
 „ Rompe les doux liens qui doivent nous unir.
 „ Je vois de vos desseins la dangereuse amorce;
 „ C'est à briser ces nœuds que vôtre esprit s'ef-
 force.
 „ Ah! si vous m'aimez bien, prévenez ce malheur:
 „ Apprenez

„ Apprenez qu'en amour bien souvent le divorce
„ Naît de la dernière faveur.

„ De vos premiers discours la mémoire récente
„ Devroit vous rappeler ces momens bien-heureux.

„ Où commençant d'être amoureux ,

„ Vous me vantiez vôtre flamme naissante ,

„ Toute pure & toute innocente.

„ Climène , disiez-vous , qui m'avez su charmer ,

„ Voyez l'ambition de mon amour extrême ;

„ J'aime plus que personne n'aime ,

„ Et j'aime seulement pour le plaisir d'aimer.

„ On me l'avoit bien dit qu'ainsi l'on s'insinue :

„ A peine de l'amour la douce passion

„ Allume dans l'amant une flamme inconnue ,

„ Que ce n'est que discretion ,

„ Qu'honnêteté , que retenue ,

„ Que sermens redoublés de nulle ambition.

„ Il fait voir dans ses yeux son ame toute nue ,

„ Qui , pleine de soumission ,

„ Et d'un profond respect sans cesse soutenue ,

„ Se nourrit seulement de son affection.

„ Mais dès que son ardeur connue

„ A déjà sur l'esprit fait quelque impression ,

„ Qu'enfin en sa faveur l'amante est prévenue ,

„ Cet amant , autrefois si discret , si soumis ,

„ S'échappe , & ne tient rien de ce qu'il a promis.

„ Mais il faut que je vous réponde ,

„ Que je vous touche , vous confonde ,

„ Et sans perdre de tems en discours superflus.

„ Aujourd'hui vous m'aimez ; si mon cœur vous
seconde ,

„ Demain vous n'en m'aimerez plus.

„ Qui ne fait que la jouissance

„ Est du plus tendre amour l'écueil le plus fatal ;
 „ Que c'est ce plaisir sans égal
 „ Qui l'éteint même en sa naissance.
 „ Le cœur en cet état est plein d'indifférence ;
 „ Il ne pousse plus de soupirs ;
 „ Il ne fait plus de vœux , il n'a plus de désirs ;
 „ L'on se lasse , l'on se dégoûte ;
 „ C'est de tous les plaisirs celui qui dure moins ;
 „ Il traîne les remords , les craintes & les soins ,
 „ Et ne vaut jamais ce qu'il coûte.
 „ Je verrois vos feux s'amortir ,
 „ Et tous vos vœux se ralentir :
 „ Vous n'auriez plus le soin extrême ,
 „ De me plaire & de me charmer ;
 „ Et je perdrais tout ce que j'aime ,
 „ Pour avoir voulu trop aimer.
 „ De nos cœurs amoureux conservons l'innocence ;
 „ Il est d'autres plaisirs que nous pouvons goûter ;
 „ L'ingénieux Amour en a plus qu'on ne pense :
 „ Donnons-nous des baisers qu'on ne puisse compter ,
 „ Et regardons la jouissance ,
 „ Comme un pas dangereux qu'il nous faut éviter.

Voilà quels furent les discours
 De l'adorable objet de mes tendres amours :
 Je les ai gravés dans mon ame ,
 Je veux m'en souvenir toujours.
 Mais lorsque l'Amour nous enflamme ,
 Que font tous les discours ? L'Amour plus fort
 que tout ,
 Sait pousser sa sagesse à bout ;
 Toute défense est vaine , elle irrite sa flamme.
 Déjà

Déjà mon amour redoubloit ,
Quand je vis qu'à la fin Climène se troubloit ,
Et qu'un torrent de douces larmes
Se répandoit sur tous ses charmes.
Le Livre lui tomba des mains :
Amour qui connut nos desseins ,
(Pouvoit-il ne les pas connoître ,
Lui qui seul les avoit fait naître ?
Eteignit d'abord son flambeau ,
Nous laissa tête à tête , & tira le rideau.
Alors dans une paix profonde ,
Nous crûmes être tout le monde ,
Ou qu'au moins, sous un Ciel plus serein & plus
doux ,
L'Amour n'avoit laissé que nous.
La Nature, à nos vœux propice ,
Sembloit de nos plaisirs devenir la complice ;
Tout favorisoit nos amours ,
Rien n'en troubloit l'aimable cours ;
Les vents retenoient leur halène ,
Et l'on n'entendoit dans les airs
Que le nom de Tircis & celui de Climène ,
Qui se mêloient au bruit de nos fréquens bai-
fers.

Après s'être un peu défendue ,
(Il faut quelque défense en ces heureux momens :
Trop de facilité dégoûte les Amans :)
Toute de son long étendue ,
Elle m'étala les trésors
Dont la Nature orna son corps.
De toutes les beautés, grands Dieux, quel as-
semblage !
C'est ici de vos mains le plus parfait ouvrage ,
Criai-je, transporté d'amour & de plaisir.

Cependant j'apperçois Climène,
Qui ménageant nôtre loisir,
Prend de sa main ma main, s'en flatte & la pro-
mène

Par-tout au gré de son désir.
Tandis que sur son corps, qui n'avoit point de
tache,
Mon avide regard & s'épuise & s'attache,
Je sens se glisser dans le mien,
Ce qu'on ne fauroit dire, & qu'on sent pourtant
bien;

Une douce langueur me chatouille & me touche;
Je colle ma bouche à sa bouche,
J'abandonne mon cœur aux languissans soupirs
Qui naissent parmi les plaisirs.
Je la nomme cent fois mon amour, ma chère
ame;

Cent fois je meurs, cent fois je pâme,
Et je m'ôte la vie en ce charmant transport,
Pour donner à mon cœur une si douce mort.
Climène en même tems se plaint, gémit, soupire,
Me donne mille noms que le plaisir inspire;
S'emporte, s'abandonne; & ce je ne fais quoi,
Qui me faisoit pâmer, la faisit comme moi.

Je ne fais plus ce que nous fîmes,
Ni ce qu'en cet état l'un à l'autre nous dûmes:
Il ne me souvient seulement,
Sinon que ce plaisir charmant
Venoit toujours en elle un peu plus lentement.
Dès qu'elle en sentoit les approches,
Elle me faisoit des reproches.

Tu me tues, ah! fripon, disoit-elle, je meurs:
Ne te presse pas tant; fais donc . . . quelles dou-
ceurs!

Que

Que sens-je ? Quel plaisir me met hors de moi-même !

Où suis-je ? Réponds-moi : vois-tu comme je t'aime ?

Sa bouche , ses regards , & ses embrassemens ,
Faisoient entendre un doux mélange ,
Et de reproche & de louange.

Elle commençoit cent discours ,
Qu'un vif trémoussément entrecoupoit toujours.
Il est de ces momens qu'on ne sauroit décrire.
Elle me regardoit , sans pouvoir me rien dire ;
Et dans la volupté son cœur enseveli ,
Ne prêtoit à ses yeux qu'un regard affoibli.
A ses douces langueurs son ame peu fidelle ,
Sembloit alors s'éloigner d'elle :

Mais sur nôtre bonheur , dès qu'un tendre re-
tour ,

Lui redonnoit son ame , & piquoit son amour ,
Ce n'étoit que transports , que surcroît de ca-
resses ,

Que doux épanchemens , que nouvelles ten-
dresses.

Elle me ferroit dans ses bras ,
Elle se couloit sous les draps ,
Et parmi des soupirs pleins d'ardeur & de flam-
me ,

Elle faisoit gémir ma langue sous ses dents ,
Choquoit son ame avec mon ame ,
Et répétoit à tous momens ,
Avec de longs gémissemens :

„ Arrête , soutiens-toi , mon amour , je me pâ-
me ”.

Nous allions passer ce beau jour
Dans cet exercice d'amour ,

Nous n'étions que nous trois, Elle, l'Amour &
Moi;
L'Amour étoit d'intelligence.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

PAR DANCHET.

Et la Fable & la Vérité,
Font voir ce que peut la Beauté.
Adam trop épris de ses charmes,
Méprisa les célestes biens;
Pâris mit l'Asie en allarmes,
Et fit périr tous les Troyens.
C'est une Pomme infortunée,
Dont la fatale destinée
Causa le céleste courroux.
En voyant les attraits si doux,
Iris, dont vous êtes ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

LA STATUE DE PIGMALION (*).

PAR M. D N . . .

Certain Sculpteur, (d'Amour je tiens le fait,)
En façonnant une sienne Statue,

La

(*) Cette Pièce est la première en Vers qui ait paru sur ce sujet; elle a été imitée depuis très-fidèlement & très-longuement.

La tatonnoit; tout tâtonnant, disoit:
Que de beautés, si cela respiroit!
Que de plaisirs! nôtez qu'elle étoit nue.
Bref, dans l'extase, & l'ame toute émue,
Laisant tomber le ciseau de sa main,
Avide, il baise, admire & baise encore.
Dans ses regards, dans ses vœux incertains,
Des yeux, des mains, de tous ses sens dévore,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, le baïsa, le pressa,
(Mortels) aimez, tout vous fera possible,
Que de son ame un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre insensible,
Qui, par degrés devenant plus flexible,
S'amollissant sous un souffle amoureux,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée,
La froide image à la fin animée,
Respire, sent, brûle de tous les feux,
Soupire, étend ses bras, ouvre les yeux,
Voit son amant plutôt que la lumière.
Elle le voit, & déjà veut lui plaire,
Craint cependant, dérobe ses appas,
Se cache au jour, dompte son embarras;
En rougissant à son vainqueur se livre,
Puis moins timide, & fouriant tout bas,
Avec transport de tendresse s'enivre;
Presse à son tour son amant dans ses bras,
L'anime enfin à de nouveaux combats,
Et semble aimer même avant que de vivre.
Toi dont l'esprit, les graces m'ont charmé,
Puissent mes Vers transmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour par moi te donne une ame.
Qui n'aime point, est-il donc animé?

IDÉE

IDÉE D'UNE MAITRESSE.

PAR M. D N

Ce que je veux pour avoir une amie
Qui soit plaisante & parfaite en tout point,
Brune à l'œil Grec, moins belle que jolie,
Qui ne soit pas au plaisir aguerrie,
Et cependant qui ne l'ignore point:
J'y veux l'éclat de la rose nouvelle,
Cette fraîcheur, la volupté des yeux,
Petite bouche au souris gracieux,
Qui le baiser sur les levres appelle;
Perles pour dents: de ce j'ai grand souci;
Petits tettons comme pommes d'api,
L'air d'une Nymphé & non d'une Déesse.
Je laisse aux Dieux aimer la Majesté;
Pour moi mortel, garde la gentillesse.
Grain de luxure à cet air ajouté;
Sur autre charme & qui bien plus me touche,
(Amour le fait) faut-il me taire? Las!
Qu'il soit encor plus petit que sa bouche.
Et de l'esprit? Or qu'elle n'en ait pas,
Mieux aimerois cent fois une pecore;
Mais qu'elle n'ait, s'il est besoin, d'esprit,
Que ce qu'il faut pour me donner encore
Plus de plaisir; celui-là me suffit.

LES CINQ SENS.

PAR M. D N

J'entends la voix d'Eglé, quel plaisir souve-
rain!

Je respire son air & son parfum divin!

Je la vois : à mes yeux Vénus même s'expose;

Je cueille le lys de son sein ;

Je goûte le baiser sur ses lèvres de rose.

Si j'ai bien compté par mes doigts,

(Car pour mon cœur le nombre en est ex-
trême,)

Voilà bien les cinq Sens ravis tous à la fois :

Je ne parle pas du sixieme.

LE VOLUPTUEUX.

Aimable fils de Cytherée,

De l'ivresse de nos esprits

Tu ne peux augmenter le prix,

Qu'en ajoutant à sa durée.

De ce délicieux moment

Fixe le passage insensible ;

Que dans sa course imperceptible,

La tems vole plus lentement.

Dans les fougues du plaisir même,

Que sans cesse le sentiment

Ajoute à mon bonheur suprême,

Que dans les bras de ce que j'aime,

Je passe de l'empyrement

A ce

A ce calme doux & charmant,
 Où l'ame, après la jouissance,
 Sans tumulte, mais sans langueur,
 Dans un voluptueux silence,
 Se rend compte de son bonheur.
 Mais la mollesse où tu nous plonges,
 Sommeil, suspendra nos desirs.
 Dans des tableaux vrais, que les songes
 Retracent alors nos plaisirs.
 Puissé-je au moins dans ton Empire
 Près de Lisette, soupirer,
 L'avoir dans mes bras, l'adorer,
 Et m'éveiller pour le lui dire.

LE RENDEZ-VOUS,

(ÉGLOGUE.

PAR M. L'ABBE' M

Au déclin d'un beau jour, une jeune Ber-
 gère,
 Echappée à la fin aux regards de sa mère,
 Pressoit les pas tardifs de son nombreux trou-
 peau
 Vers un bocage épais éloigné du hameau.
 L'heure d'un Rendez - vous, malgré ses soins
 passée,
 S'offroit incessamment à sa triste pensée.
 Elle arrive: mais Ciel! quels furent ses soucis,
 De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis!
 Dans son impatience, en vain elle l'appelle;
 Echo seule répond à la voix de la Belle.

Mille

Mille soupçons confus allument son courroux ;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.

„ Tircis ne m'aime plus : le perfide , dit-elle ,
„ Ne peut en même-tems être heureux & fidelle ;
„ Une Bergere amante est pour lui sans appas ;
„ Il m'aimeroit encor si je ne l'aimois pas.

„ On me l'avoit tant dit, avant de le connoître :
„ Traitez bien un Amant , il cessera de l'être.

„ L'amour ne peut durer qu'autant que les désirs ;
„ Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.

„ Aussi, quand il me tint un amoureux langage,
„ Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hom-
mage ,

„ Le Soleil quatre fois fit jaunir nos moissons
„ Avant que je parusse écouter ses chansons.

„ En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame,
„ Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa
flamme !

„ Par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
„ Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !

„ Cruelle à mon Berger, plus cruelle à moi-même,
„ Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême.

„ Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur.

„ Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.

„ J U S Q U ' A quand , disoit-il , (il m'en souvient
encore) ,

„ Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?

„ Malgré votre beauté , craindriez-vous un jour

„ De me voir à quelqu'autre immoler votre
amour ?

„ Ah ! Grands Dieux ! si je vis sans aimer la Bergère,

„ Que ma flute , ma voix , mes vers cessent de
plaire ;

„ Qu'on me voye étouffer les oiseaux que j'instruis ;

„ Que

„Que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers
sans fruits ;
„Que mes tendres brebis, que mes taureaux
superbes
„S'empoisonnent du suc des plus mortelles her-
bes ;
„Que je les abandonne à la fureur des loups ,
„Ou que je sois moi-même en bute à tous vos
coups.
„J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-
même,
„Philis: l'amour vous rend ma Déesse suprême.
„L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais,
„Croyez-en mon amour, mes sermens, vos at-
traits.
„Son trouble, sa langueur, ses regards, son
silence,
„Tout m'assuroit alors de sa persévérance :
„Je ne pus résister à des coups si puissans ;
„Un trouble séducteur s'empara de mes sens :
„Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,
„A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.
„Je vous aime, lui dis-je, heureuse si mon
cœur
„Pour attendre du vôtre une éternelle ardeur !
„A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'en-
gage ;
„Que de mon tendre amour cet agneau soit le
gage.
„Il croîtra : que nos feux croissent ainsi que lui.
„Pussions-nous nous aimer encor plus qu'au-
jourd'hui !
„Qui pourroit exprimer ce qu'alors nous nous
dîmes ?

„Reste-t-il des sermens, après ceux que nous
fîmes?

„Tout ce qu'un tendre amour a de fort & de
doux,

„Dans ce moment heureux se disoit entre
nous (*).

„Fugitives douceurs! instans si desirables!

„Ou foyez moins charmans, ou foyez plus du-
rables.

„A peine eus-je livré mon cœur à ses désirs,

„Que la nuit vint troubler nos innocens plai-
sirs.

„Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs
charmes.

„Je me levai; nos yeux se remplirent de lar-
mes (**),

„Et pour nous séparer, en nous serrant la main,

„Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à de-
main.

„Depuis cet heureux jour, avec exactitude,

„Il me prévient toujours dans cette solitude;

„Mais hélas! aujourd'hui je l'attends vaine-
ment;

„L'ingrat n'a plus pour moi le même empressé-
ment.

„ Sans

(*) On lit dans quelques Editions de cette Pièce ces
quatre Vers de cette manière :

Après un tel aveu nôtre entretien fut tendre ;
Oiseaux, vous le savez, vous seuls putes l'entendre.
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux moment par nous fut exprimé.

(**) On lit ailleurs :

Tircis fut accablé, je répandis des larmes.

„Sans doute le perfide, aux yeux d'une autre
Belle,

„Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle,

„Et pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,

„Le parjure se rit de ma crédulité.

„Dieux! sur la foi desquels j'ai perdu l'inno-
cence,

„De mon volage Amant daignez tirer ven-
geance.

Elle achevoit ces mots, quand Tircis accou-
rut;

A l'aspect du Berger, son courroux disparut,

Et seulement d'un air ingenu, vif & tendre:

„Seroit-ce à moi Tircis, dit-elle, à vous at-
tendre?

„BERGERE, reprit-il, calmez votre cour-
roux.

„J'étois sur ces gazons deux heures avant vous:

„Vous arriviez enfin; mais, disgrâce impré-
vue!

„Un loup au même instant s'est offert à ma vue.

„Il entraînoit, grands Dieux! quelle allarme
pour moi!

„Cet agneau si chéri, gage de votre foi.

„O Ciel! pour mon amour quel funeste pré-
sage,

„Ai-je dit! mais, cruel, je méprise ta rage:

„Mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans
chien,

„Va te faire sentir qu'un Amant ne craint rien.

„Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie,

„A perdu sous mes coups sa proie avec la vie:

„J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.

„Pouvois-je moins punir qui nous a séparés?

La Bergere à ces mots lui raconta ses craintes ;
 Le fidele Tircis en fit de douces plaintes.
 Philis , pour l'appaiser , docile à ses leçons ,
 Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.

LES CONFIDENCES ,

AUTRE ELOGUE ,

Par le même.

THEMIRE .

Quel mélange charmant de fleurs & de verdure !

Que ce bois est épais , que cette source est pure !
 Et qu'un cœur , affranchi des troubles de l'a-
 mour ,

Doit goûter de plaisir dans cet heureux sé-
 jour !

SILVARETTE .

De vôtre sentiment , Dieux ! que le mien dif-
 fère !

Car enfin , sans amour , qu'y peut-on venir faire ?
 Rien par soi-même ici ne m'offre un doux em-
 ploi ;

Tircis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
 Si j'en aime les fleurs , c'est qu'en nos jours de
 fête

Mon Berger galamment en fait orner ma tête.
 Au bord de ce ruisseau , si j'aime à me mirer ,
 C'est pour y voir ces yeux qui le font sou-
 pirer :

Si

Si j'erre avec plaisir en ces détours champê-
tres,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les
hêtres.

Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas:
Si j'étois insensible, on ne m'y verroit pas.

T H E M I R E .

Quoi! l'Amour a séduit la fiere Silvarette!
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette!
Bientôt nous le verrons amaigri, négligé,
Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé.

S I L V A R E T T E .

J'ai pour lui, comme vous, craint l'indolence
extrême:

Que pour tous ses devoirs on se sent quand on
aime;

Mais Tircis; attentif à m'épargner des soins,
De mon heureux troupeau prévient tous les be-
soins.

Lorsqu'un triste devoir me retient au village,
Entte nos vieux pasteurs tout son tems se par-
tage;

Il apprend toûjours d'eux quelque secret nouveau
Pour guerir, conserver, engraisser un troupeau.
Le mien seul est l'objet de cette utile étude.

Quand du sien à mon tour j'ai quelque inquié-
tude,

J'en ai, m'assure-t-il, plus de soin que jamais;
Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets.

A ces empressements puis-je ne pas me plaire?

L'Amour fait rendre heureux & moutons & Ber-
gere.

THEMIRE.

Qu'on le voit aisément , Bergere , à vos discours !

Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours :
 Vous ignorez encor, dans l'ivresse où vous êtes,
 Les soucis dévorans , les craintes inquietes ,
 Qui suivent tôt ou tard les plaisirs dangereux ,
 Que se promet un cœur plein de ses premiers
 feux.

Vous apprendrez bientôt , aux dépens de vos
 charmes ,

A pousser des soupirs , à répandre des larmes.
 Ces attraits enchanteurs par la rose embellis ,
 Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

SILVARETTE.

Le sort de ma beauté foiblement m'embarrasse :
 Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
 Si souvent la beauté fait naître un tendre amour ,
 Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
 Tant que nous l'avons vue ingrate , inexorable ,

Celimene étoit belle & n'étoit point aimable.
 Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs ,
 Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
 Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.

Au reste , en mes attraits j'ai peu de confiance ,
 Pour fixer mon Amant je compte beaucoup moins
 Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins.
 C'est par mes sentimens , par ma délicatesse ,
 Que je veux de Tircis augmenter la tendresse :
 J'y réussis. Un jour qu'il lisoit dans mon cœur ,
 Il s'écria , charmé de ma parfaite ardeur :

Que

Que mon sort est heureux, adorable Bergere!
 Tes graces, ta beauté font de trop pour me
 plaire.

T H E M I R E .

Je ne le vois que trop, aucun raisonnement
 Ne peut vous retirer de vôtre aveuglement:
 Mais qu'opposerez-vous à mon expérience?
 J'aime Que dis-je! hélas! j'aimois avec
 constance

Philene, ce Pasteur pour exemple cité,
 Quand il s'agit d'adresse & de fidélité.
 En quoi, dites, en quoi le cede-t-il au vôtre?
 Eh! bien, depuis deux ans nous nous aimions
 l'un l'autre;

Je croyois, comme vous, durant mes jours heu-
 reux,

Qu'on ignoroit les pleurs dans l'empire amou-
 reux.

Mais hier nos Pasteurs, à l'ombre d'un vieux
 hêtre,

Formerent sur le soir une danse champêtre;
 Ce fut le terme hélas de mon heureux destin!

Philene, à mes côtés, de Cloris prit la main.

Par son air satisfait, par son malin sourire,

La coquette Cloris aigrissoit mon martyre.

Je quittai l'assemblée, & depuis ce moment

Je rêve, je languis, je pleure incessamment.

Voilà ce que l'Amour prépare aux tendres ames:

Peut-on trop détester ses tyranniques flammes?

S I L V A R E T T E .

Ah! loin de l'outrager, rendez grace à ce Dieu:
 Philene vous adore; il vous cherche en tout
 lieu.

Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

THEMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance :

Philene, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau ;
On est tel qu'on paroît dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

Détrompez-vous, Themire, une innocente ruse,
Aux champs comme à la Ville, & s'emploie &
s'excuse.

Sans ce secours, détruit par son propre bonheur,

L'amour le plus piquant dégénère en langueur.
Par exemple, Tircis, (que j'en fus offensée !)
De lui donner mes fleurs m'avoit trop peu pressée :

Hier pour l'en punir, prenant un air coquet,
A Daphnis, en passant, je jettai mon bouquet.
Croyez-vous pour cela que Daphnis m'ait su
plaire ?

Non, non : mais Dieux ! Tircis me croiroit-il
légere ?

Vôtre état tout-à-coup m'allarme sur le sien.
Vôtre Berger paroît : adieu, je cours au mien.

—————

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

O U

Les Amours de Titon & de l'Aurore,

PAR M. DE M . . .

L'aimable Déesse que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphirs,
Le croiroit-on ? la jeune Aurore
Du tendre Amour long-tems ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin, au milieu de la nuë,
Par un mortel charmant ses regards attirés
Allument dans son cœur une flamme inconnue.
Momens perdus, combien fûtes-vous réparés !
Toute entière à l'Amour, quelle douleur pro-
fonde,

Lorsqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans son Char pour annoncer au
monde

Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son
Amant !

O jours délicieux ! plaisirs inexprimables !

Ne pouviez-vous être toujours durables !

Titon étoit mortel, hélas ! & ses beaux ans

N'étoient point affranchis de l'outrage du tems.

Il fallut y céder : la pesante vieillesse

Dans les bras de l'Amour ose enfin le saisir.

Injustice du fort ! d'où vient que le plaisir

N'éternise point la jeunesse ?

Eh ! quoi, l'âge a glacé ce que j'aime le mieux !

Le tems n'épargne point ce qu'adorent les Dieux,

Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée ?

Quel remède à ces maux ? Elle s'envole aux Cieux.

O Jupiter ! fléchis la Destinée :

Pour un Amant je t'implore aujourd'hui.

Eh ! quel Amant ! je possédois en lui

Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle

Fais qu'il soit toujours respecté

Dans une jeunesse éternelle.

Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité

Que d'être charmant & fidèle ?

Ma fille , je sens vos douleurs ,

Dit le maître des Dieux : les beaux yeux de l'Au-
rore

Ne doivent verser que les pleurs

Enfans du doux plaisir & l'ornement de Flore.

Rendez le calme à vos esprits :

Le Printems de Titon va revenir encore.

Je le fais immortel ; mais sachez à quel prix.

Le Destin a parlé ; telle est sa loi sévère

Déesse , chaque fois que Titon obtiendra

De vôtre amour la preuve la plus chère ,

D'un lustre tout-à-coup cet Amant vieillira ;

Ainsi de lustre en lustre , abrégeant sa carrière ,

Sa jeunesse s'éclipsera.

Titon est immortel ! Grand Dieu , je vous rends
grace ,

S'écria-t-elle , embrassant ses genoux

Ce que j'aime vivra , mon sort est assez doux

Elle dit , & des airs son Char fendit l'espace

Son cœur cède au Destin , non sans quelques
regrets.

Quoi ! d'éternels refus vont être désormais

De l'amour que je sens le plus fidèle gage ;

Tu dois , mon cher Titon , m'en aimer davan-
tage :

Tes

Tes beaux jours feront mes bienfaits.
Je saurai malgré toi conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi ; je ne fais quel présage
Me fait trembler pour le succès.
O vous, dont les crayons voluptueux & sages,
Des mystères secrets des plus tendres amours
Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre Art, Muse, que j'ai recours.
Titon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours.
Il aime, il est aimé : quels transports vont renaître !
O Muse ! hélas ! dans un moment, peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le Char porté d'une vitesse extrême
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime
A ses premiers regards, (changement fortuné !)
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je ? cet Amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux ; transporté d'allégresse,
Reprend les agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour ! quel moment pour deux cœurs bien
unis !
Il tombe à ses genoux . . . Vainement la Déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir :
Un Oracle . . . Ecoutez . . . Elle ne peut finir.
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse.
Eh ! comment résister long-tems,
Quand le cœur est d'intelligence ?
L'Amour, le tendre Amour emporte la Balance :
Titon obtient un lustre, & revient à vingt ans.
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'en-
tendre,
Dit enfin la Déesse. Empressement trop ten-
dre . . .
N'y songeons plus . . . Alors du sévère Destin
Elle

Elle lui déclara l'oracle trop certain.

Dieux ! s'écria Titon ; quelle loi rigoureuse !

Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !
Non : je consens plutôt qu'une vieilleffe affreu-
se . . .

Titon, que dites-vous ? Vous me faites trembler.
Quoi ! d'un si triste hyver la langueur doulou-
reuse

Affoibliroit encor cette flamme amoureuse

Dont vôtre cœur recommence à brûler !
Je pourrois m'imputer . . . ! Non, j'y suis réso-
lue . . .

L'Amour vous laisse encor ses plus sensibles biens ;
Nous passerons nos jours dans les doux entretiens,
Où l'ame avec transport se montre toute nue.
Nous avons les soupirs, les aveux, les sermens
Tant de fois répétés & toujours plus charmans.
Assez heureux de plaire, exempts, d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons
qu'aimer.

Eh ! quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent char-
mer ?

Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore ;
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son cœur Titon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.
Vous m'aimerez toujours . . . dit-il ; vôtre ten-
dresse

Comblera ma félicité.

Mais quand vous ne craignez pour moi que la
vieilleffe,

Mon

Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands
maux.

Car enfin, si le sort qui me rend la jeunesse
M'en avoit donné les défauts;
S'il me forçoit d'être volage.

Vôtre beauté me répond de mon cœur:
Mais je n'ai que vingt ans . . . A ce dangereux
âge

De la constance hélas! connoître le bonheur! . . .
Assurons, croyez-moi, le sort de nôtre flamme.
Je le sens bien: un lustre à cet âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ce goût capricieux, cette légereté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Eh! quoi! voudriez-vous, charmante Déesse,
Faute d'un peu de prévoyance,
Exposer ma fidélité?

O divine raison, que ta voix est puissante!
La Déesse se rend, & comment résister!

Déjà son ame impatiente,
De ces sages conseils brûle de profiter.
Que ton pouvoir est doux! l'Amoureuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette douce ivresse
Qui la rend toute à son Amant.

Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on
aime,

Quand on croit par ce bonheur même,
Se l'attacher plus tendrement!

Que j'aime à voir Titon! Avec combien de
zèle

Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle!
D'un amour délicat dignes emportemens!
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.

Eh!

Eh! bien, tendres Amans, vous voilà rassurés,
Et toujours vous vous aimerez.

Vos vœux font-ils remplis? Hélas! peuvent-ils
l'être?

Du bonheur qu'on n'a pas goûté,
On se prive aisément; mais en est-on le maître,
Quand on en a senti toute la volupté?

Bientôt les craintes disparoissent,
Des désirs plus ardens renaissent.

C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ce bois
La Déesse se rend; ici c'est par surprise.

Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.

L'Amour, couvrant leurs yeux de voiles sédui-
sants,

Semble éloigner leur destinée.

Titon ainsi, dans la même journée,

Se retrouve à *Quatre vingts ans*.

La Déesse est en pleurs: sechez, dit-il, vos lar-
mes;

J'ai vu de mon printems évanouir les charmes;
J'en regrette la perte & ne m'en repens pas.

Ce que j'eus de beaux jours, au moins charmante
Aurore,

Je les ai passés dans vos bras.

*Rendez-les moi, Grands Dieux, pour les reperdre
encore!*

Ainsi vieillit Titon. Quelle injustice, hélas!

D'acquérir ainsi la vieillesse!

Et comment, quand on plaît, contraindre ses
désirs?

Otez-en de si doux plaisirs,

Je compte pour rien la jeunesse.

U L Y S S E

ULYSSE ET CIRCÉ.

L'un de l'autre charmés, dans leur Isle enchan-
tée,

La fille du Soleil, & son Amant, un jour,
De leur félicité rendoient grace à l'Amour,
Lorsque par deux oiseaux leur vue est arrêtée.

Ulysse les observe, objets intéressans!

Un trouble se répand dans son ame attendrie;
Il regarde Circé, la même rêverie

Tenoit enchantés tous ses sens.

Eh! quoi, dit-il, leur flamme ainsi favorisée

N'excite point en eux d'inutiles désirs?

Ils n'éprouvent jamais, dans de si doux plaisirs,

La triste économie aux mortels imposée?

Il est vrai: les Moineaux s'aiment bien tendre-
ment,

Reprit la jeune Enchanteresse;

Ne peut-on s'élever jusques à leur tendresse?

Mon art ne fut jamais employé vainement.

Que tardons-nous? L'Amour fera d'intelligence.

Oui; c'est toi, Dieu charmant, qui nous ouvres
les yeux:

Nous n'allons acquérir ces dons délicieux,

Que pour mieux sentir ta puissance.

A ces mots, ces Amans par l'espoir animés,

En Moineaux tout-à-coup, se trouvent transfor-
més.

Des Aquilons alors l'influence bannie

Cédoit aux doux Zéphirs la terre rajeunie;

Bientôt il n'est Palmiers, Myrthes, Cédres, Ro-
seaux,

Où cent fois ces heureux Oiseaux

Ne

Ne se soient assurés de leur métamorphose.
Quel exemple ! combien de spectacles charmans
Aux Nymphes de Circé , chaque jour , il expose !
Elles comptent tous les momens
De ce changement admirable ;
Jamais l'art des enchantemens
Ne leur parut si respectable.

Mais ce Printems si cher passe rapidement,
Et dans ces mêmes lieux témoins de leur ivresse,
On les voit ces Oiseaux, séparés sans tristesse,
Ou rejoints sans empressement.

Tous deux se retraçant leur commune aventure,
En formant les Moineaux , disoient-ils , la Nature
De leur bonheur s'occupoit foiblement.
Il n'est qu'un seul plaisir, un seul nous rend sen-
sibles ;

Le Printems nous l'inspire , ô destins inflexibles !
Il s'envole avec le Printems ;
Et dans cette absence fatale ,
Nous n'avons point un cœur pour remplir l'in-
tervalle ,

Par ces troubles secrets , par ces ravissemens,
Qui font le bonheur des Amans.
Quel don nous échappoit avec la forme humaine !
Reprenons , reprenons ce cœur ,
Source de biens parfaits , favorable Enchanteur ,
Qui mêle un certain charme à la plus triste peine ;
Qui ménageant nôtre espoir , nos desirs ,
Au comble du bonheur par degrés nous amène ;
Et ces degrés sont autant de plaisirs.

Le Héros & l'Enchanteresse
Reprennent à l'instant leur forme & leur tendresse,
Détrompés des faux biens qu'ils avoient éprou-
vés.

Pour

Pour transmettre aux Amans un si puissant exemple,
Au véritable Amour ils élèvent un temple,
Et sur l'autel ces mots furent gravés :

„ Au destin des Moineaux ne portez point envie ;
„ Mortels , un cœur sensible est le suprême bien.
„ Aimez : vous le pouvez tout le tems de la vie ;
„ Aimez bien tendrement , tout le reste n'est
rien”.

LE CUL - PIE.

Nouvelle nouvelle.

Qu'on m'écoute, aimable Cul-pie,
Je vais révéler des secrets,
Dont sur son vieux trépié Mnémosyne accroupie,
N'a pas encore instruit ses Amans indiscrets,
Et je prétends tirer, de ma Verve assoupie,
Des vers aussi nouveaux, que le sont vos attraits.
Divinités enchanteresses,
Graces qui, sous un voile impénétrable au jour,
Gardez les trésors de l'amour,
Prenez un air facile, étalez vos richesses.
Mes mains vont lever le rideau ;
Je fers Vénus aux belles Fesses,
Et son fils n'a plus de bandeau.
Un jour ce petit Dieu se plaignoit à sa mère,
D'ignorer tout, hors les plaisirs.
De vains amusemens ont rempli mes loisirs.
Qu'ai-je appris, disoit-il ? un enfant du Vulgaire
En fait à quinze ans plus que moi.

L'étude élève l'homme au-dessus de son être ;
Et moi , que vous fites son Roi ,
Dans ma stupidité , suis-je digne de l'être ?
Vainement , à mon joug , l'esprit paroît plier ,
Quand j'embrase les sens d'une yvresse agréable ,
Ma victoire l'abbat , je sens que je l'accable ;
Et je veux me l'associer.

Je suis le Dieu de la Nature ;
J'ai sur ses mouvemens un pouvoir absolu ,
Et ce qui fuit mes loix , m'est à peine connu.

C'est trop regner à l'aventure :
Je veux de ce cahos percer l'obscurité ,
Connoître mes sujets , la Nature , & moi-même.
De l'Univers d'abord j'apprendrai le système ;
Demain , tout ce que l'art a jamais inventé ,
Pour guider vers les Cieux la sage Astronomie ,
Sera dans mon temple rapporté ,
Et l'on verra la volupté
Y sourire aux leçons de la Philosophie.

Vénus frémit à ce discours :

„ O mon fils , que viens-je d'entendre ?
„ C'est la crainte & l'ennui qui désirent d'ap-
prendre.
„ Vos astres , font les cœurs ; étudiez leur cours ,
„ De vos plaisirs sur eux répandez l'influence ;
„ S'il est pour nous quelque science ,
„ C'est celle de jouir toujours.
„ Laissez à l'esprit ses chimères ,
„ N'en prenez que l'amusement.
„ L'ordre de l'Univers & son arrangement
„ A votre gloire assurément ,
„ Sont des matières étrangères ;
„ Et je ne prétends pas voir ici l'attirail
„ D'instrumens ennuyeux , de compas & de sphères
„ Qu'ont

„Qu'ont fait imaginer l'erreur & le travail”.
L'Amour est indocile, il hait la remontrance.
Vénus, à ce qu'il croit, ne veut que l'arrêter
Dans les liens obscurs d'une éternelle enfance;
Il en a fait assez que de la consulter,

Et cet excès de déférence,
Devoit de sa part s'acquitter
Par un retour de complaisance.

Il murmure, il veut la quitter.

Tel, fatigué du joug, d'humeur indépendante,
Un jeune impatient, séduit par ses projets,
Se révolte aux avis d'une mère prudente,
Et du toit domestique abandonne la paix.

Vénus voit le péril, & feignant de se rendre,
Elle flatte son fils, lui permet d'entreprendre;
Seulement de l'étude elle craint les dégoûts.

Où l'autorité manque, usez de l'artifice;
Cédez à qui résiste, entrez dans son caprice,
Je vous réponds de tout; le succès est à vous.

Parmi les instrumes, que l'Art & la Nature
Ont façonnés ès mains des mortels curieux,
Est un globe parlant, où l'exakte peinture
A mis, comme en un point, l'Univers sous nos
yeux.

D'un coup d'œil satisfait, le Savant y mesure
La Terre, les Mers & les Cieux;

Mais de ce globe industrieux

Jamais l'Amour n'avoit vu la structure.

Dans cette étonnante aventure,
L'ignorance sauva le plus charmant des Dieux,
De devenir le Roi d'un peuple d'ennuyeux.

Graces, souffrez que je décrive
Sous quelle attitude expressive,
Vénus fit un globe à l'Amour,

D'une des Nymphes de sa Cour.
Ce qui dans tous les corps a la surface ronde,
Ce qu'on ne montre point que l'on ne soit surpris,
Et ce que dans le sexe on renomme à Paris,
Fut la nouvelle Mappemonde.
L'Equateur s'y trouva marqué
Par une ligne naturelle,
Image neuve, mais fidelle,
D'un globe en deux parts expliqué.
Une moitié de l'Hémisphère
Eut en partage la blancheur,
Comme réfléchissant la clarté qui l'éclaire;
L'autre moitié vit sa fraîcheur
D'une sombre couleur noircie,
Comme étant par l'ombre obscurcie:
Du jour & de la nuit enseignemens divers,
Qui parent tour à tour & voilent l'Univers.
On ne dit point que la Déesse
D'avec le continent eût distingué les mers;
Elle le dut pour la justesse.
Mais ce globe, après tout, digne de son Auteur,
Etoit fait pour l'Amour & non pour un Docteur.
La Nymphe humblement inclinée
En offroit le travail à la vue étonnée;
Un taffetas flottant sur le reste du corps,
D'un mobile pivot cachoit tous les ressorts.
Ce fut en cet état, un peu gênant peut-être,
Qu'on attendit qu'Amour vint prendre des leçons:
Il fut peu de tems à paroître.
Grands Dieux, s'écria-t-il, excusez mes soupçons;
Ma mère m'aime encore, & j'en reçois pour gage
Le plus riche de tous les dons.

Les

Les yeux brillans de joie , il parcourt tout l'ouvrage ;

Il y voit l'Univers peint sous des traits confus,
Et croit y voir encor bien plus.

Ainsi quelques instans la surface du globe

Arrêta ses yeux enchantés ;

Puis pensant découvrir de plus grandes clartés ,

Il vint à soulever un des pans de la robe.

J'ignore quel objet alors il dévoila :

Le goût du savoir s'envola.

Les Ris ont raconté que la Nymphé parla ,

Et que le nouveau Philosophe

Dans cet heureux essai , retrouva les plaisirs.

Je le crois : la Science aura tous mes desirs ,

Lorsque ses Rudimens feront de même étoffe.

L'ORIGINE DES PUCES.

Les Dieux, en belle humeur, sur l'Olympe
assemblés

Résolurent un jour de tenir longue table :

Par les soins de Comus, les mets en sont réglés ,

Et d'un vin délectable

Les buffets sont meublés.

Déjà, dans la coupe profonde

Du Souverain des Dieux ,

Ganimède, à la tête blonde ,

A versé douze fois le jus délicieux ;

Et déjà douze fois Hebé, faisant la ronde ,

A fait passer chez tous les Dieux

La joie & les plaisirs qui brillent dans ses yeux.

Le soin des affaires du Monde ,

Ne trouble point ces instans précieux :

Les Jeux & les Amours, admis seuls en ces lieux ;
Y répandoient un aimable délire ;
Et Jupin, déposant toute sa Majesté,
N'y laissoit connoître d'Empire
Que celui de la liberté.

Vénus agace Mars ; & ce Dieu, qui soupire,
Heureux d'en recevoit un souris gracieux,
Quitte, en la regardant, cet air audacieux,
Que l'ardeur des combats inspire.

Phébus, éclatant, radieux,
Charme les conviés par le son de sa lyre.

Momus, par des propos joyeux,
Prend le soin de les faire rire,
Et les amuse encore mieux.

Tout alloit donc à merveille
Dans le céleste séjour ;

Jamais l'Aurore vermeille,
N'annonça de plus beau jour.

A danser même l'on s'apprête,
Terpsicore étoit du festin :

Mais cette brillante fête,
Eut bientôt un autre destin.

Déjà, depuis long-tems retiré de la table,
Morphée, en long habit, les yeux gros & baissés,
Couché sur des carreaux mollement entassés,
D'un trop bruyant plaisir se jugeant peu capable,
Avoit trouvé plus convenable
De faire en paix digestion.

Cependant, tout-à-coup, il fit réflexion,
Qu'en ces momens de commune allégresse
Où tout bon convive s'empresse

De payer son écot, chacun de son talent,
C'étoit une chose indécente
A lui, de n'en pas faire autant.

Il s'avance alors d'un pas lent,
Et d'une voix encor plus lente,
„ Je veux, dit-il, aux Dieux... puis il bâilla trois
fois,
„ Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes loix,
„ Songes légers, accourez à ma voix :
„ Hâtez-vous, & que l'on présente
„ A leurs Divinités
„ Cette douce liqueur, source de voluptés,
„ Cette potion féduifante,
„ Que vos fidèles mains m'apprêtent chaque
jour”.

Les Songes à l'instant apportent tour-à-tour
Aux Déeses la coupe enchanteresse;
Et sur la foi de sa promesse,
Chacun en hâte l'avala.

„ Ah ! s'écria Jupin, fi donc, qu'ai-je bu là ?
„ Ce sont Pavots benins, dit Morphée ; & sur
l'heure”

Il s'endormit profondément.

Jupiter en courroux voulut, mais vainement,
Punir cet attentat ; car lui-même demeure

La bouche ouverte, & sans façon
S'endort à côté de Junon.

Atteint d'une semblable ivresse,
Chaque Dieu, près de sa Déesse,
Ronfloit à faire tout trembler ;

Seulement la troupe légère,
Qui suit la Reine de Cythère,

Et qui de rire & de cabrioler
Fait sa plus importante affaire,
S'écrioit à la trahison ;
Disant, qu'au lieu d'un somnifère,
On leur devoit un violon.

Mais le narcotique poison
Agit bientôt sur eux, ainsi que sur leur mère,
Tout dormoit donc dans la céleste Cour,
Excepté cependant l'Amour.

Endormir cet Enfant, est chose mal-aisée.
L'aventure étoit drôle, aussi le Dieu moqueur
En rit d'abord de tout son cœur ;
Puis il survint dans sa pensée
Certain mouvement de dépit :

Cet assoupissement lui fait honte, il rougit.

„ Quoi ! dit-il, au sombre Morphée,
„ On vous élève donc en ces lieux un trophée ?
„ Et vous triomphez seul au mépris de mes droits ?
„ Mais que vont devenir & mon culte & mes loix,
„ Si les Dieux aux Mortels donnent un tel exem-
ple ?

„ On ne connoîtra plus ma voix ;
„ Chacun va désertier mon Temple,
„ Et dédaignant les Myrthes de Paphos,
„ Ne se couronnera que de tristes pavots.
„ Ah ! ce honteux sommeil m'offense,
„ Et déjà le scandale a duré trop long-tems.
„ Vengeons-nous, hâtons-nous ; mais de cette
vengeance

„ Retirons un nouvel encens :
„ Qu'un prodige nouveau signale ma puissance ”.

Il dit, & de son carquois
Tire un de ses traits redoutables,
Et le trait à l'instant s'animant à sa voix,
Se change en un essain d'Insectes innombrables,
De tous gens endormis hôtes impitoyables,
Qui, suivant sa commission,
Prit à l'instant possession
Des saints habitans de l'Olympe ;

Tant

Tant & si bien se remuant,
Qu'il n'est pourpoint si clos, qu'il n'est jupe, ni
guimpe,

Où ce peuple sautillant,

Frétillant,

Sautaut,

Volant,

Rampant,

Grimpant,

N'introduise à la fin son aiguillon piquant.

C'est en vain que, pour s'en défendre,

On les voit en dormant s'agiter ou s'étendre:

Inutile mouvement!

Sous la puissante main qui régit l'Empirée,

Ou sous les doigts mignons de Cytherée,

L'imperceptible engeance échappe également,

Et se dérobe impunément.

Tant dura cependant ce plaisant exercice,

Et tant l'Amour eut de malice,

Qu'insensiblement

Le vêtement

Souffrit un grand dérangement;

De façon que les plus hupées

Des Déeses sont équipées

A peu près comme étoit Cypris,

Quand elle obtint la Pomme de Pâris.

Que de beautés! qui pourroit les décrire?

Amour alors commença de sourire.

Toutes les Déités de sexe différent,

Sommeillant face à face, & toujours s'agitant,

S'avoisinèrent tellement,

Qu'on ne le pouvoit davantage.

Eveillé par ce voisinage,

Du pétulant Dieu des Jardins

Le sceptre audacieux, l'arc-boutant du ménage,
Se présentait par-tout en pompeux étalage.
Bon ! dit l'Enfant rusé, qui visait à ses fins,
Le cas est opportun, couronnons notre ouvrage :

Et vous, pour ma gloire formés,
Petits insectes affamés,
Pincez, piquez, mordez, redoublez, faites rage;
Que par vous tout me rende hommage.

A ces mots de l'Amour le peuple sautillant
S'acharne de nouveau sur les croupes divines,
Et de ses Dagues assassines
Eguillonne si vertement,

Que chacun à la fois fit un bond en avant;
Et ce bond opéra si favorablement,

Que tout-à-coup un cri se fit entendre,
Non de ces cris affreux que produit la terreur,
Mais de ces cris charmans qu'une Bergère ten-
dre

Fait dans les bras de son vainqueur;

Et Cupidon, comblé de gloire,

Y répond en chantant victoire.

Le rapide trajet des langueurs du sommeil,

Au transport d'un si doux reveil,

Des Dieux pour un moment laisse l'ame con-
fuse.

L'esprit encor tout étonné

A ce prodige se refuse;

Chacun d'illusion s'accuse:

Mais par le plaisir entraîné,

Bientôt le cœur se défabuse.

Mille soupirs pleins de douceur

Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bon-
heur,

Et loin de s'offenser d'une pareille ruse,

Ils

Ils s'y livrent avec ardeur.
Pourtant Dame Junon, Déité rancunière,
Reprochant à Jupin quelque infidélité,
Pour le punir de cette iniquité,
S'avisa de faire la fiere,
Et prétendit soustraire au devoir conjugal
Sa majestueuse personne.
Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne,
Un essain réservé, partant à son signal,
Fait cesser à l'instant le divorce fatal,
Et si vivement éguillonne,
Que, tout grand Dieu qu'étoit le Seigneur Ju-
piter,

Il pensa se déconcerter.
Ainsi comme un guerrier habile,
Qui combat dans les champs de Mars,
Portant par tous les rangs de vigilans regards,
Abandonne ou retient, suivant qu'il est utile,
Une troupe à sa voix docile;
Ainsi, l'Amour d'un pas léger,
Parcourant toute l'assemblée,
Faisoit à propos voltiger
Divers détachemens de sa milice ailée.
D'autres fois il les rappelloit,
Et suivant qu'il reconnoissoit
Qu'on avoit plus ou moins besoin de l'artifice,
Il pressoit ou ralentissoit
Le doux instant du sacrifice.

Mais le seul plaisir des Dieux
Ne suffit pas long-tems au fils de Cytherée;
Lui-même, il veut jouir de ses dons précieux.
Déjà Pfiché dans ses bras s'est livrée;
Un désordre délicieux
Au sein des voluptés tient leur ame plongée,

Et

Et du haut d'une nue en théâtre érigée,
Il donne des leçons à tous les autres Dieux.
Quel spectacle charmant! tout pâme, tout sou-
pire;

De l'Amour tout ressent l'empire.
Ici la tendre Iffé, des honneurs immortels
Dédaignant la pompe éclatante,
Ne cherche dans Phébus qu'un plaisir qui l'en-
chante.

Là, Bacchus oubliant son thyrsé & ses Autels,
Venge Ariane de Thésée.

Plus loin, sous un berceau, séjour des voluptés,
Flore accorde à Zéphire une victoire aisée.

Quelle foule de Déeses
Fournissent à l'envi la carrière amoureuse!

Quel tableau! quelle main heureuse
En retracera les beautés?

Que vois-je! Dieux! Hébé, qu'à force de ten-
dresse

Hercule étouffe dans ses bras.

Arrêtez, fier Alcide, hélas!

Respectez sa tendre jeunesse,

Et de ses membres délicats

Craignez d'offenser la foiblesse.

Mais je m'allarme en vain; car la jeune Déesse
Fait signe, en souriant, qu'elle n'en mourra pas.

Quelle figure bafanée
Vient troubler de Vénus les doux embrasse-
mens?

Vulcain, que tu prends mal ton tems

Pour réclamer les droits de l'hyménée!

Mars le voit, & bientôt punissant le fâcheux

De sa jalouse fantaisie,

Le renvoye à Lemnos plus cocu, plus boiteux,

Qu'il

Qu'il n'avoit été de sa vie.
Cependant occupés de leurs tendres emplois,
Les Dieux s'oublioient de manière
Que déjà le Soleil avoit manqué trois fois
D'aller répandre la lumière.
Foibles mortels, de vos plaisirs
Que la carrière est resserrée!
Si dans le cours d'une soirée
Quelqu'un fix ou sept fois a rempli ses desirs,
Bientôt se réduisant à d'impuissans soupirs,
Dans ses bras éternés il glace sa Maîtresse:
Tandis qu'on voit les Immortels,
Pendant trois jours sacrifier sans cesse
Au Dieu de la tendresse,
Sans descendre de ses Autels.
Oui, par trois fois, l'Aurore matinale,
Quittant le vieux Tityon pour le jeune Céphale,
Annonça vainement aux mortels empressés
L'approche du flambeau du monde;
Trois fois dans une nuit profonde,
Ils rentrent confus & glacés.
Minerve enfin, Minerve la prudente,
Que son grave maintien avoit fait respecter,
Seulette dans un coin, réduite à se gratter,
Ne trouvoit pas la scène aussi plaisante:
Soit modestie ou bien dépit,
Elle n'avoit encore osé lever la vue.
Ce rôle lui déplut, & bientôt on la vit,
Dépouillant toute retenue,
S'écrier au scandale, & courir en tous lieux
Prêcher la continence aux Dieux.
Mais c'est vainement qu'elle crie:
Ils étoient sourds alors, & firent peu de cas
De toute sa pédanterie.

Son

Son zèle cependant ne se rebuta pas :
Elle ose s'adresser à Jupiter lui-même,
Et son éloquence suprême
Lui fournit un très-beau sermon ;
Très-beau, mais si peu de saison,
Que nos divins Epoux se mirent en furie.
Franchement ils avoient raison :
Car vous noterez, je vous prie,
Qu'ils touchoient au moment d'une libation
Dont ce grave propos causa suppression.
Bien est vtai, que c'étoit la deux ou trois cen-
tième ;

Mais l'Épouse de Jupiter,
Trouvant ignoble de compter,
S'embarraçoit peu du quantième ;
Et n'aimant pas à contester,
Sur nouveaux frais vouloit tout répéter,
L'expédient devenoit admirable :
Il prouvoit le grand feu de la Dame Junon.
Proposé de la part d'un aimable tendron,
Peut-être que Jupin l'eût trouvé praticable ;
Mais d'en user tout conjugalement
Lui paroissoit moins agréable.
Il balanca : Minerve habilement
Saisit un instant favorable.
Avec les traits les plus touchans,
Elle peint de nouveau le trouble épouvantable,
Qui regne dans les élémens.
Tout est confondu, tout murmure ;
Tout va périr dans la Nature,
Si quelque tems encor les Dieux sourds à sa
voix,
Abandonnent tous leurs emplois.
Enfin, si doctement sa cause fut plaidée,
Que

Que Junon eut beau grimacer,
Sa requête fut accordée;
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'Arrêt, qui de l'Amour suspendoit le mystère.

Or, ce n'étoit pas peu d'affaire :
A mesure qu'aux Dieux cet ordre étoit dicté,
Ils cédoient un moment à son autorité;

Mais si fervent étoit leur zèle,
Pour ce jeu qu'elle dédaignoit,
Qu'ils y revenoient de plus belle,
Aussi-tôt qu'elle s'éloignoit.

Comme dans un verger, asile de Pomone,
Fuit une troupe d'Ecoliers,
Lorsque le Régent en personne
Vout défendre ses espaliers:

Tout disparoît d'abord; mais l'engeance rusée,
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,

Loin de ses yeux le pille impunément,
Et tandis que l'un d'eux poursuivi chaudement,
Exerce du pédant les jambes & la bile,

Vingt autres d'une main habile,

Mettant à profit le moment,

Au lieu d'un cent de fruits en enlèvent un mille:

Tels on voit à l'aspect de la prude Pallas,

Fuit les couples Divins. L'Amour guide leurs
pas:

A son culte charmant, plus que jamais fidèles,
Les lieux les plus cachés récelent leurs sou-
pirs;

Et cent ruses toutes nouvelles,

Trompent Minerve au gré de leurs désirs

Moins on leur laisse de loisir,

Plus on irrite leur tendresse;

Car donnant à chaque caresse,

Un

Un nouveau degré de vîtesse,
Ils en accroissent leurs plaisirs.
Cependant, de ce badinage
Jupiter, à la fin, tout de bon se lassoit,
Et de ce doux ébat Junon perdant l'usage,
Du bonheur d'autrui s'offensoit.
Tel est le propre de l'envie.
„ Mon Epoux, disoit-elle, autrefois respecté,
„ Se faisoit obéir avec facilité;
„ Sa loi suprême étoit suivie:
„ Mais, hélas! cette autorité,
„ Au caprice des Dieux maintenant asservie,
„ Va nous être à jamais ravie.
Bien-tôt de tels propos, du Monarque jaloux
Enflamment le courroux.
Il fronce le sourcil, ce sourcil redoutable
Qui fait trembler le firmament;
Et d'un ton de voix formidable,
Commande à tous les Dieux de paroître à l'in-
stant.
Quel changement subit! Amour, de ta victoire
Ce moment termine la gloire,
Tous tes traits émoussés restent, à cette voix,
Au fond de ton carquois;
Et deshonorant tes mystères,
Priape épouvanté laisse tomber soudain
Le sceptre qui faisoit n'a guères
Le fier ornement de sa main.
Autrefois tout de feu, maintenant tout de glace,
Nos galans consternés viennent donc humble-
ment
Reprendre leur ancienne place,
Au tour du Dieu qui les menace,
Et qui les gronde vivement.

Mais

Mais la Gent âpre à la curée,
Que le malin Dieu Cupidon,
Pour ses plaisirs, avoir créée
De sang divin plus alterée,
Mieux que jamais jouoit de l'éguillon.
Or, ce jeu, qui tantôt étoit si profitable,
Est maintenant insupportable.
L'agitation qu'il produit
Seulement à gratter conduit,
Et tombant toute en pure perte,
Par les Dieux plus long-tems ne peut être souf-
ferte.
Mais, tels sont du Destin les décrets redoutés,
Que ce qu'a fait un Dieu, nul ne peut le dé-
faire.

Comment donc se soustraire
Aux importunités
De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore ?
„ Il en est un moyen encore,
„ Dit lors le Monarque des Cieux ;
„ Et je l'approuve, d'autant mieux
„ Qu'il s'accorde avec ma justice.
Du genre humain la suprême malice,
Depuis long-tems, a lassé mes bontés :
Ajoutons un nouveau supplice
Aux tourmens qu'il a mérités ;
Et si le sort défend que l'insecte périsse,
Que sur la Terre, au moins, aux Mortels affecté
Soudain il soit précipité.
Il dit : on applaudit. L'engeance conjurée,
Pénétrant la voute éthérée,
Est bien-tôt le jouet des vents,
Qui, la détachant de la nue,
La font tomber, comme grêle menue,

Sur la terre & ses habitans.
 Là, depuis ce tems confinée,
 Elle est seulement destinée
 A nous tourmenter nuit & jour;
 Ou si, par fois, encore utile au Dieu d'Amour,
 De deux tendres Amans elle anime le zèle,
 Combien en ressent-on gratis
 La morsure cruelle?
 Puissiez-vous, insectes maudits,
 Exercer loin de moi vôtre éguillon caustique!
 Fuyez: car, graces à Cypris,
 Je n'ai besoin que la Puce me pique,
 Quand je suis près de mon Iris.

ORIGINE DE L'EXPRESSION,
 FILER LE PARFAIT AMOUR.

PAR M. DE SENECE'.

Dieu fasse paix à Louis *Arieste*,
 Et daigne mettre en son lieu de repos
Jean la Fontaine, Auteur fait à sa poste,
 Du Ferrarois adoptant les bons mots.
 Chrétiens étoient, quoiqu'à tort dans le monde
 Leur badinage ait glissé le venin
 Qu'à répandu la Fable de Joconde
 Sur le vermeil de l'honneur féminin.
 Pour Juvenal, c'est un homme damnable,
 Lui, son Copiste & tous ses Adhérens:
 Maudits Payens qui du sexe adorable
 Font des portraits du vrai si différens;
 Toujours forgeant impostures nouvelles,
 Crimes

Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les Belles
Les traits piquants dont ils sont hérissés;
Gens à fagot, & cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit;
Contr'eux ne dois retorquer la satire;
Laissons les-là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une Beauté fidèle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle & le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal: c'est jubilation;
Dit-on du bien: des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt m'enivre,
Ni que j'aspire à secrettes faveurs
De quelque Belle à mes vœux inhumaine;
Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine.
Or je commence, à l'aide des neuf Sœurs.
Un Gentilhomme ennuyé de la guerre
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme & vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage:
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage
Y font passer d'agréables momens.
Bientôt après que pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,

Molle tiédeur, ennuyeuse indolence
Y font languir l'appétit émouffé:
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion:
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez nôtre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrous, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels soucis as-tu l'ame égarée,
Lui dit un jour la Belle, & quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuse;
Pour te complaire ai-je rien négligé?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse;
Je suis la même & ton cœur est changé.
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagements,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux sermens.
Sur Hippolite un si tendre langage
Fait son effet; il sent son cœur grossi,
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainre, & lui repond ainsi:
Détrompez-vous, Camille; & de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement.
Je vous adore, & jamais dans mon ame
L'heureux époux ne détruira l'amant.

Si

Si quelque fois d'un peu de rêverie
Il vous fait voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause: homme qui se marie,
Mieux que devant connoît sa pauvreté,
De mes ayeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O Ciel! que la noblesse,
Sans la fortune, est un fardeau pésant!
Puis-je souffrir qu'une Beauté céleste,
Qu'en pleine Cour on devroit respecter,
Soit confinée en ce Château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter?
Mais quoi! la Cour! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un desordre subit.
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit?
Une ressource à ma peine se montre:
De l'Empereur je suis un peu connu;
De mon courage en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.
Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des Patrons: ni valeur, ni mérite,
Sans les Patrons, ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte
Pour vous revoir, plus digne d'un tel bien.
De ce propos comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé:
A ce départ il ne peut se résoudre;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour propice & son Epoux fidelle,
Pour les sécher, lui prêtent son bandeau.

Sur ce qu'il fit pour consoler la Belle,
La modestie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose & la croit sérieuse;
Elle y consent: il part deux jours après.
Seul ne partit. Cruelle jalousie
Lui saute en croupe, & d'un air dangereux
Chemin faisant trouble sa fantaisie
Par ce discours. „Où vas-tu, malheureux?
„Laisser seulette épouse jeune & belle,
„Est-ce, Hippolite, un acte de bon sens?
„C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
„Ignorez-tu le tort qu'ont les absens?
„Ces Campagnards dont elle est entourée,
„Gens désœuvrés, & d'un tendron surpris
„Cherchant à faire amoureuse curée,
„Est-ce un danger si digne de mépris?
„Bien fots sont-ils: mais si le goût fantasque,
„L'extravagant la saisit tout à coup,
„Elle peut mettre un cimier sur ton casque
„Dont l'ornement te déplairoit beaucoup.
Trois fois la crainte en son ame timide
Glisse, l'arrête & lui glace le sein:
Trois fois l'honneur le saisit par la bride,
Et l'encourage à suivre son dessein.
Les Enchanteurs pour lors étoient en vogue,
Par leur savoir, du commun distingués:
Devin, Sorcier, Necroment, Astrologue,
A l'Opéra meshuy sont relégués.
Plus ne connois d'Enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolite passant
Un noir vallon qu'un double mont enferme,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant

Sur

Sur les Enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'Enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse & lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la Lune,
L'homme infernal lui dit: Pauvre abusé,
Ce que tu veux dépend de la Fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en fait plus que le Diable,
Quand il lui plaît enrôler son Epoux
Dans le grand ordre; & son cœur variable,
En fait d'amour, est plus forcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu feras. L'Enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends ton image:
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidelle
Au sacrement dont le nœud la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue & commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire & puante on la voit devenir.
Ce beau présent du jaloux Hippolite
Fut fort prisé, fut payé largement;
Et par la main du charitable Hermite,
Dans son étui renfermé proprement.
O Chevalier! quelle est l'impertinence
Du Talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'Amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Nôtre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un Papillon:

Lui, sa poupée & tout son équipage
Arrivent sains au camp de Rouffillon.
Aux Sarrasins l'Empereur Charlemagne,
Et ses Barons, faisant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête:
A la bonne heure Hippolite est venu.
Roland l'accueille & Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce Chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre Châteaux pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire, aux Chrétiens sont acquis.
Tout rétentit d'actions si brillantes,
Or & faveurs en déviennent le prix.
Le voilà riche & tout brillant de gloire:
Et ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de Châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!
Mais la fortune incessamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte
Par un endroit qu'il n'avoit pas prévu.
Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du Roi,
A son abord certain fat se présente,
Carocolant sur un beau palefroy:

Franc

Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la Cour on nommoit *Petit-Maitre*,
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.

„Bon jour, Baron; connois-tu bien Anseaume
„De Riparol? Aux hommes de valeur
„Je suis acquis plus qu'autre du Royaume,
„Et je te veux servir vers l'Empereur:

„Compte sur moi; j'y fais quelque figure”.

Nôtre Hippolite, à ce plaissant début,
Vous l'envisage; il connoît l'enclouûre,
Et d'un air froid il lui rend son salut.

L'autre poursuivit: „On dit que ton épouse

„Passe pour belle, & je suis étonné

„Qu'étant issu de nation jalouse,

„Par toi le soin en soit abandonné.

„Lorsque ton front, loin de son domicile,

„Est de lauriers couvert par tes exploits,

„Qui te répond qu'une femme fragile

„Ne s'émancipe à le charger de bois”?

Pareil fouci, répartit Hippolite,

Un seul moment ne peut m'inquiéter;

Ma femme est sage, & j'ai de sa conduite

Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.

„Bon, dit Anseaume! elle te paroît sage

„Dans un désert & loin de tout danger:

„Mais résister aux gens de son village,

„Est un effort d'un mérite léger.

„Si Courtisans essayoient l'aventure,

„Moi, par exemple; en tirer bon parti,

„Dans peu de jours feroit affaire sûre”.

Qui, vous? oui, moi. Vous en avez menti.

Flamberge au vent; on court, on les sépare;

A Charlemagne on fait, à son dîner,

Tout le détail d'un démêlé si rare :
 En sa présence il les fait amener.
 Plein de fureur, dont l'excès le travaille,
 Vient Hippolite en l'honneur outragé;
 Jette son gant (*), & pour avoir bataille
 A l'Empereur il demande congé.
 Adonc Anseume : „avoir l'ame peureuse
 „Est un défaut qu'on ne m'impute point :
 „Pas ne croirois ma victoire douteuse,
 „Quand Hippolite à Roland seroit joint :
 „Mais un combat tient la chose indécise.
 „Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
 „Si son épouse a sur la foi promise
 „Un si grand fonds d'invincible vertu ?
 „La Vérité d'autres soins occupée,
 „A point nommé, viendra-t-elle des Cieux
 „Rendre un Arrêt pour la meilleure épée ?
 „Arrêt douteux ou faux. Mais faisons mieux :
 „J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
 „Mal à propos si je me suis vanté,
 „Je veux les perdre & je les abandonne
 „A lui, ses hoirs & leur postérité.
 „Contre mes biens je ne veux d'autre gage
 „Que mon plaisir, sa honte & son ennui ;
 „Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
 „De la gageure il ne donne chez lui”.
 D'un tel marché fut content Hippolite,
 Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
 Et que Turpin (**), qui n'étoit hypocrite,
 Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
 Dans ce tems-là, morale relâchée
 Des bons Gaulois régloit les actions ,
Comme

(*) Ancienne manière de défier au combat.

(**) Grand Aumônier de Charlemagne.

Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux Contractans par les Tabellions.
Terme, trois mois, attendu la distance.
Lorsqu'Hippolite, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il se trouva fort inconsideré.
Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,
Vil Chevalier? à quoi t'es-tu soumis?
Et cet honneur dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est par fois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est; mais ils plaisent aux Belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des Damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons;
A du courage, & paroît intrépide,
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé.
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention,
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il, en ouvrant son étui,
Reste toujours aussi blanche, aussi pure
Qu'à mes regards tu paroïs aujourd'hui.
Pendant qu'ainsi la crainte & l'espérance
Sur Hippolite agissent tour-à-tour,
Pour son voyage, Anseaume en diligence
Fait ses apprêts, & part au point du jour.

Bien

Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau homme défunt Médor,
Il pensoit bien qu'à ses cajoleries
Joindre il faudroit le langage de l'or:
Assez favoit le raffiné manœuvre,
Que des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.
Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin: ce sont-là de nos traits.
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de tems battent bien du pays.
Dans son Château, Camille plus fleurie
Que le Printems, vivoit paisiblement:
Son chien, ses fleurs & sa tapisserie
Etoient l'objet de son amusement.
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur, timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assiduellement lui pressoient le côté:
Pour des Amours, pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié:
Tel qu'un Moineau qui te tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aîle & la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printannière
Ne fasse faire à son oiseau lascif

Un

Un beau matin l'école buissonnière;
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arene,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le tems lui ramène
Gaieté, vigueur, & premier ornement.
Comme Camille un soir sur sa terrasse
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au Cabaret du Faubourg, sur la Place,
Grand équipage elle voit arriver.
„Cours, l'Eveillé; va-t-en voir au plus vite
„Si ces gens là ne viendroient pas du Camp,
„Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolite”.
L'Eveillé trotte & revient sur le champ.
Un Ecuyer à sa suite s'avance:
Il la salue, & pour un inconnu
Venant du Camp il demande audience.
Camille alors: qu'il soit le bien venu.
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'étoit lui), paré comme un époux,
En linge blanc, & flairant comme baume,
Plein de lui-même, arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolite:
C'est un Héros, c'est un Mars, qui du Roi
Est distingué parmi les Chefs d'élite;
Des Sarrafins son nom seul est l'effroi.
Puis il ajoute: „Avec toute sa gloire,
„Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
„Douce est fortune, & pompeuse est victoire:
„Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
„J'ai quelque rang à la Cour, dans l'armée,
„Sans vanité j'ai fait force jaloux:
„Mais au récit de votre renommée
„J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.

„Qu'il

„ Qu'il m'a trompé ce récit peu fidele.
„ Qui me vantoit les charmes de vos yeux !
„ Bien ai-je crû de vous trouver fort belle,
„ Mais non de voir un chef d'œuvre des Cieux ”.
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulement d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués, des soupirs & des mines,
Des juremens & des contorsions:
Tel qu'un barbet, qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui saute, danse, & par son badinage
Livre aux Chasseurs les crédules oiseaux.
Camille, au reste, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie ;
Elle sourit & de son suborneur,
Sans s'emouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent ;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolens desseins
Du Chevalier, & qu'à sa Rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si Dame d'Italie
En fait assez pour Chevalier Gascon.
„ Gens du bel air s'énoncent à merveilles ”,
Répond la belle avec un doux regard ;
„ Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
„ C'est une affaire à traiter à l'écart.
„ Sortant d'ici, prenez sur la main droite,
„ Un coridor dans une tour conduit ;
„ Glissez-

„Glissez-vous y par une porte étroite,
„Fermez sur vous, j'y ferai vers la nuit”.
Tout transporté l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour;
Pousse la porte, & querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nus laissoient voir les ardoises
Dans cette tour: on y respiroit l'air
D'un jour dormant, élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
„Quel sombre endroit, & quels préliminaires
„Pour mes plaisirs! Est-ce une trahison?
„Non, c'est bon signe: aux amoureux mystères
„On vaque mieux en étroite prison”.
La nuit arrive & personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du Château,
Dix, onze, douze: une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraye,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraye,
A son chagrin semble encor insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains il tente les ressorts:
Bon clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne éludent ses efforts.
Il en frémit; enfin, dans sa disgrâce,
De désespoir & de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paille
Dans un recoin, & se jette dessus.
Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, & du haut d'un grenier
Certaine voix lui crie: „oh! nôtre Maître,
„Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.

„Vôtre

„Vôtre attentat est de ces cas pendables,
„Dont nous faisons justice par nos mains :
„Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables,
„Que ne le sont voleurs de grands chemins” ?
Une quenouille à ses pieds est jetée :
Il la ramasse , il en paroît surpris.
De papier blanc elle est emballée ,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
„On ne fait point l'amour , mais on le file
„En ce Château. Filez , brave étranger ,
„Filez , filez , Chevalier de Camille ,
„Si vous voulez qu'on vous donne à manger” .
Anseaume éclate , il s'emporte , il menace ;
A la suivante il cherche d'attenter ;
Elle lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un Loup que le Chasseur enferme
Dans quelque fosse attrapé finement :
Il hurle , il bave , il mord cailloux en terre ,
Et tout cela fort inutilement.
„Emportement ne peut vous être utile” ,
Dit Marinette , „& ce courroux est vain :
„Filez , filez , séducteur de Camille ,
„Vous filerez , ou vous mourrez de faim.
„Nécessité vous apprendra l'usage
„De la Quenouille. A mes jeunes oiseaux
„Elle apprend bien à tirer dans leur cage ,
„Avec le bec , de jolis petits sceaux.
„Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
„Par ces chemins qui sont peu fréquentés ?
„Un franc aveu peut adoucir la peine
„Qu'on vous prépare , & que vous méritez :
„Je vous prononce un Arrêt qui vous fâche ;
„Mais sans appel. Je reviendrai ce soir ;
„ Si

„Si vous avez accompli vôtre tâche,
„Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir”.
Le revoici ce Loup pris dans un piège:
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abbat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par sa crainte est dompté.
Il réfléchit, il voit que sa furie
Est moins que rien, & contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille & commence à filer.
Le soir arrive, avec lui Marinette
A la lucarne: Eh bien! travaillez-vous?
„Je viens savoir si vôtre tâche est faite,
„Et quel dessein vous a conduit chez nous”?
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil & pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. „Mais, reprend la badine,
„Quel fil grossier, & qu'il est inégal!
„Qu'en peut-on faire? un torchon de Cuisine;
„Ou filez mieux, ou vous dînez mal”.
Ventre affamé, qui fait métier d'apprendre,
Par ses leçons l'endoctrine si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égalait pas le sien.
Par certains trous de vieilles entre-folles,
Dame & Suivante alloient s'en régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étoient, de sa grace à filer.
Camille même, au Bailli du Village,
A toutes fins, un acte demanda;
Et son Curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolite ?
Bien triste étoit , & bien inquiété ,
Se consolant à faire la visite ,
Vingt fois par jour , du portrait enchanté.
Frais & vermeil il se trouvoit encore ,
Hors certains jours qu'il vit à ses traits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le Soleil talonne de trop près.
Il en soupire , il en est au supplice :
Sa face en change , & devient d'or bruni ,
Ainsi qu'à ceux qui prennent la jaunisse
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée :
Il en fut quitte à ce coup pour la peur.
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grace , & le calme à son cœur.
Pour abrégér (car aussi bien mon conte
Est un peu long) , par un courier exprès ,
De son Amant Camille apprit la honte
A son époux : il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des Fiefs d'Anseume il fut ensaisiné :
Fortune en tout à Camille propice ,
Après vertu , la combla de bonheur ;
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choisir pour sa Dame d'honneur.
Le prisonnier ; sur vieille haquenée ,
Conduit au Camp , & pour fou réputé ,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs , la quenouille au côté.
Faiseurs de Vers trouverent de l'étoffe ,
Pour divertir les enfans sans souci :

Certain

Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi.
„ Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile
„ Qu'aucun Amant dont l'histoire ait parlé.
„ Filez, filez, Chevalier de Camille;
„ Auprès d'Omphale, Hercule a bien filé.
„ Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?
„ Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
„ C'est-là l'entendre, & c'est ce qu'on appelle
„ En bon François, *filer l'Amour parfait* ”.

Deshonoré, le rival d'Hippolite,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vuida le Camp & fut se rendre Hermite,
Comme le Diable, alors qu'il devint vieux.
Cent ans & plus pucelles, par la France,
Et Chevaliers chanterent ce refrain.
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence:
„ Filez, Filez, & vous aurez du pain ”.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit, je vous donne à connoître,
Quand & pourquoi commença de courir
Un vieux Proverbe. Il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du tems: faites filer l'Amour.
J'ai vû des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement rendus;
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillans se feroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère Doctrine,
Lorsqu'à Beautés je parlois sans témoins:
Ans m'ont changé. Comme a dit feu Racine

Après Petrarque : autres tems , autres soins
Quand vieux Renard ne put par son adresse
Sortir des laqs , sans sa queue arracher ,
Aux Renardeaux il alléguoit sans cesse
Mainte raison , pour se la retrancher.
Mais concluons : treve de badinage ,
Tendres Beautés , arrêtez vôtre choix
Sur la vertu. Quand on est belle & sage ,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

TOUT EST BIEN COMME IL EST.

CONTE EN ROMANCE.

Par M. Pn.

Au gré du Sexe charmant ,
Amour cherchoit un remède
Au sombre ennui qui possède
L'Amante près de l'Amant.
Dans ce dessein , on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline
Où croît le plus fin coton.
Doux jolis piliers d'ivoire ,
De l'ébene & du corail ,
Du sacré laboratoire
Forment le petit portail.

Les

Les Ris, & les Jeux badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume
Que bat le Dieu des Jardins:
Du Cyclope infatigable
Le marteau va jour & nuit,
Et, par un sort admirable,
Frappe sans faire de bruit.

Quand à grand coup redoublé
Le fer est battu de reste,
Et que la fonte céleste
Dedans le moule a coulé,
La Nature prompte & sage,
Qui de la part du Destin
Préside sur tout l'ouvrage,
Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra
Jusqu'au fond du Sanctuaire,
Où le mortel téméraire
De ses jours ne pénétra.
Les Forgerons de Cythère
Reçurent leur Souverain,
Comme l'on reçoit sa Mère,
Dans les Forges de Vulcain.

Bon jour, bel Enfant, bon jour;
Dans ces lieux dont je dispose,
Puis-je pour vous quelque chose,
Dit la Nature à l'Amour?
Le Dieu répond: je désire,
Sans différer un instant,
Aux Belles de mon Empire,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré
Se défaitir en main fûre
Du morceau de sa figure
Que vous m'avez consacré.
Faites si bien vôtre compte,
Que, tournant sur une vis,
Cet endroit-là se démonte,
Et se mette à *remotis*.

Nature ayant sa leçon,
Cupidon prit congé d'elle,
Et sur le nouveau modele
L'homme est bâti de façon,
Que le plus solide immeuble
Des Amans & des Epoux,
N'est plus désormais qu'un meuble
Le plus mobile de tous.

Mais tel étoit l'art divin,
Que si l'affaire allongée
N'étoit à son apogée,
On tournoit la vis en vain:
L'envoi ne se pouvoit faire,
Que l'Amour de son cachet;
Et du grand sceau de Cythère,
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,
Le beau Sexe en patience,
Du nôtre soutint l'absence
Et n'en fut plus allarmé;
De ce qui rend infidele
L'absent n'étoit plus porteur,
Et toujours avec la Belle
Marchoit le consolateur.

L'Epoux

L'Epoux sortant de chez soi
Laissoit à sa chère Epouse,
Nouvelle encore & jalouse,
Cet ôtage de sa foi:
Le passe tems des fillettes,
Grace au vigoureux hochet,
Quand elles restoient seulettes
N'en souffroit aucun déchet.

Chacune de s'en munir,
Basques de courir sans cesse;
Beaux paquets, à leur adresse,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi,
Et la Tourière & le Suisse
N'eurent jamais tant d'emploi.

Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaisir quelconque,
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espèce
Ne se faisoit pas sans peur;
Mais est-il rien qu'on ne laisse
Par-tout où reste le cœur?

Aussi plus d'un accident,
Et plus d'un tour de friponne
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours la négligence,
Ou l'appétit déréglé,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque absent mutilé.

Le beau Rameau d'Olivier,
Qui fait la paix du ménage,
Est par un mari volage
Prêté pour le jour entier.
Le soir hymen le reclame ;
La nuit , s'il ne revient pas ,
Du mari près de sa femme
Imaginez l'embarras.

Par mégarde une autre fois ,
Une Agnès , au lieu du vôtre ,
Vous en renvoyoit un autre
Où vous perdiez deux sur trois
Et bienheureux ceux qui purent
En sauver encore un tiers ;
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin ,
Une mère de famille ,
Dans les joujoux de sa fille
Furetoit soir & matin.
La Prude , mal assistée
Dans ses besoins importuns ,
De la Belle accréditée
Escamotoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé ,
Ne fermant plus la prunelle ,
Quelque fois dans la ruelle
Trouvoit le drôle isolé.
Alors , ne vous en déplaise ,
L'impitoyable vieillard ,
Sans scandale & tout à l'aise
Vous faisoit un Abaillard.

A son galant morfondu
La Dame avec un sourire,
En étoit quitte pour dire:
Mon ami je l'ai perdu.
Aussi-tôt affiche énorme:
Tout par son nom s'y nommoit;
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on reclamoit.

Que dirons-nous du chagrin
Et de la rumeur affreuse,
Qui d'une grande emprunteuse
Causa le trépas soudain.
Les Commissaires posèrent
Le scellé sur ses effets,
Et sous le scellé restèrent
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les intéressés,
Privés de tout exercice,
Des longueurs de la Justice
Furent fort embarrassés;
Sur-tout ceux que la décence,
Et l'honneur de leur état
Réduisoit à l'impuissance
De faire le moindre éclat.

Le Cavalier effronté
Se plaint tout haut qu'on le vexe,
En fait juge le beau Sexe
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'acheve,
Nouvelle opposition;
Enfin le scellé se leve,
On fait exhibition.

Personne à la vérité
N'y fauroit trouver à mordre ;
La défunte avoit de l'ordre ,
Tout est bien étiqueté.
Gens de Cour & gens d'affaires ,
Gens de Robe & gens de bien ,
Abbés & Révérends Pères ,
Chacun retrouva le sien.

Aussi n'est-ce rien au prix
De ce qu'une Messaline
Entreprit à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fourrière
Bidets rares & communs ;
Elle étoit la trésorière
De la Caisse des Emprunts.

Un beau matin haut le pied ,
A son comptoir elle manque ;
Madame emporte la banque ,
Et fait raffe sans pitié.
Amour & galanterie
N'eurent bientôt qu'à décheoir.
C'étoit une loterie :
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus :
Pour en prévenir la suite ,
Ce Dieu revolant bien vite
A la forge de Vénus ,
S'en remit à la Nature
De leur commun intérêt.
De là nous devons conclure ,
Que tout est bien comme il est.

ROSI-

R O S I N E.

C O N T E .

Par le même.

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de vôtre état,
Patientez ; c'est de ce Conte
La morale & le résultat.

R O S I N E à peine avoit seize ans.
Peignons d'un trait ses agrémens :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Une si laconique image
Vaut les portraits les plus charmans.
Rosine en un mot étoit belle,
Belle à mériter mille Amans ;
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.
Son père vivoit en dévot,
Et sa mère étoit une prude,
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit & jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le Tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochoit leur sagesse,
Et qui, dans leur tems de foiblesse,
Avoit hâté leur union.
Il n'est pires Argus, dit-on,
Que les Argus de cette espèce ;
Mais il n'en est ni plus ni moins.
Ils en furent pour leurs allarmes,

Et

Et Dieu ne bénit pas leurs soins.
Rosine prit garde à ses charmes,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources de maints profonds soupirs
Qui se soulevoient en cachette;
Et quand sur-tout ses déplaisirs?
Sans faute aux heures de toilette.
Hélas! disoit-elle souvent,
Quand sa parure étoit complete,
Et qu'elle se miroit seulette,
Je jette bien ma poudre au vent:
Quoi donc! j'aurai toute ma vie
Pour tout jeu, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie
Mon Oiseau, ma Chatte, & mon Chien?
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit;
Pour qui donc me suis-je embellie?
C'est bien de la peine à crédit.
Me parer est grande folie;
Et que me sert d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en fera rien;
Je fais déjà plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien!
Droit d'être coquette ou beguine,
D'être précieuse ou badine,
Ou de passer à la fourdine
Son tems avec un Directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De

De porter l'or ou l'étamine ;
Droit d'ofer tout fous la courtine ,
De faire la paix & le bruit ,
D'être carressante la nuit ,
Et le jour de faire la mine ;
Droit, s'il arrivoit un malheur ,
De convoler en tout honneur ;
Tant d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas ,
Dont la jouissance est si belle.
Puissance maritale, hélas !
Bientôt ne me viendrez-vous pas
Délivrer de la paternelle ?
Le Ciel prit au mot la pucelle.
Le père avoit un vieux Château
Au bord de la mer infidelle :
Un jour que dans une Nacelle
La fille s'égayoit sur l'eau ,
Une bourasque ou vent de terre
Fait prendre large à son bateau.
A point nommé passe un Corsaire ,
Qui la ramasse en son Vaisseau ,
Cingle en Afrique, & sur la plage
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune Mahometan ,
(Nommons Osmin le personnage ,)
La convoite, & paye au Forban
Tout ce qu'il veut & davantage ;
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à sa somme ,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme ,
Rosine en eut à sa Maman.
Or déjà le Turc, à son dam ,
Avait vingt-neuf femmes ; en somme

En

En avoir trente étoit son plan,
Et cela grace à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, & qu'on m'assomme,
Si demain je n'ai le Turban.
Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non, sans quelques mots de tendresse.
Bref, & passant tout long détail,
Rosine entra dans le Sérail
Moins en Esclave qu'en Princesse.
Pendant le jour, tout fut des mieux:
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais à la fin de la journée,
Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand face à face par un Noir
Ces Anges rangés sur deux lignes,
A la Mignone firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
L'heureux Mortel à pas tranquilles,
Grave comme un Consul Romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promene entre les deux files,
Leve un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise; examine
Le lys, la neige & le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine;

En

En fait autant à son germain ;
Puis de belle en belle chemine,
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant des vives femelles,
C'est à qui jouera des prunelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin.
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entr'elles,
Remet le reste au lendemain,
Et Rosine étoit de ce reste :
Nouvel état, en vérité,
Si cela dure, plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté.
Mais c'est un choix peu médité ;
L'injustice est trop manifeste,
Demain j'aurai la primauté
Des femmes en fait de beauté.
Tout monologue est peu modeste ;
D'un second choix moins indigeste
L'espérance endort vanité.
Le tiers jour pas plus d'équité ;
Soit guignon, soit peu de manége,
Soit tous les deux ; que vous dirai-je ?
Elle en est au vingtième jour,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes.
Quel est donc l'étrange séjour
Où j'étales aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inspirer d'amour ?
Ah ! disoit la belle éplorée,
Que mon espoir s'est bien mépris !
Hélas ! si j'étois ignorée,
Du moins j'ignorois les mépris.

Etre

Etre vingt fois deshonorée,
O l'injuste & l'affreux destin!
M'a-t-il une fois désirée?
Le Tyran! de quel air hautain
Il se présente à nôtre vue!
Ce coup d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue
Ce geste presque de dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Cet empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!
Quelles Rivaless! Quel Epoux!
Mais que leur nombre multiplie;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie
Et que, tandis que je le fais,
Au pied du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits:
Pour nous songeons mieux qui nous sommes;
Relevons un rang avili,
Méritons un Sexe embelli,
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux,
Où la Beauté n'a point d'empire,
Et couronnons, sous d'autres cieus,
Quelque Amant moins audacieux,
Quelque Amant du moins qui soupire.
Elle auroit pû fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevroit dans son lit.
Point de mouchoir encor pour elle:

Donc

Donc l'héroïsme ne faillit
A la reprendre de plus belle.
Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade ;
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, faute, & s'évade
Du plus austere des Couvens,
Trouve un Brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.
Rosine avoit lu les Romans :
Leurs plus rares événemens,
Pour elle étoient mots d'Evangile.
Mais l'Héroïne, au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des momens ;
Et ce fut bien malgré ses dents,
Qu'elle observa jeûne & vigile.
Après quelques jours de gros tems
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans,
Elle & son Bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une Isle,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A quel degré, sous quelle Zone,
Ce Pays-là ? Je n'en fais rien.
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme : ici
C'étoient dans l'Isle hommes sans femme,
La dernière avoit rendu l'ame.
Un Cocu diroit, Dieu merci ;
Mais moi qui ne le ferai mie,
Femme n'ayant, mais douce amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu;
Le nom du mal importe peu,
Mais enfin telle fut la crise,
Que fille & mère, &, de par Dieu,
Voire la grand'mère y fut prise.
De l'*Isle-Veuve* cependant
Nulle terre n'étoit voisine,
Onc on n'y connut la marine,
Point de remede à l'accident.
Jugez si, cette *épave* fûe,
Rosine fut là bien reçue.
L'Etat étoit Républicain,
Partant tout commun, perte & gain;
Si qu'au Ciel chacun rendant grace,
Espéra d'avoir de sa race.
Pour moi la façon d'en avoir
Eût fait mon seul & bel espoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher;
C'étoit déjà leur Souveraine.
Un objet si rare & si cher,
Même est pour eux plus qu'une Reine,
Car c'est lorsque le bien nous faut,
Que le prisons mieux ce qu'il vaut.
En pompe & de fleurs couronnée,
Et dans un Palais amenée,
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse & galante;
Sa garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète & vigilante;
Cœurs sans nombre, pour tout blason.

Quant

Quant à l'étiquette , excellente :
(Plus d'une femme en conviendra)
Elle porte qu'avant huitaine ,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira ;
Le choix , au cas qu'elle soit mère ,
Une fois par an changera ;
Quatre fois , en cas de contraire ;
Qu'au reste tout ce qu'en secret
Elle fera , fera bien fait ,
Et que ce sera son affaire.
Quel heureux & prompt changement !
De honte ainsi gloire est voisine.
Fortune , par ce Règlement ,
De toute l'Isle en un moment ,
Forme un beau Sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux ?
Elle peut avoir plus d'époux ,
Qu'un Sultan jamais n'eut d'épouses :
Faire en un jour plus de jaloux ,
Que l'autre en mille ans de jalouses.
Et notez que murs ni verroux
De ses plaisirs ne lui répondent :
Au devant d'elle ils volent tous ,
Sous ses pas d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux , jugez-vous :
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre !
Quels droits , selon vous , à l'orgueil
Présentent la plus noble amorce ,
De ceux que s'acquiert un bel œil ,
Ou de ceux qu'usurpe la force ?
Par la Ville où tout l'adoroit ,
(Ce n'est Conte de Melusine)

Tant que le joli jour duroit,
Sur un Char élevé, Rosine
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empressez à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs graces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Se chercher des airs de visage,
Minauder & mettre en usage
Tout l'art des coquettes du tems,
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des Sultans
N'en fait le Sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara:
Le lot fut pour un Insulaire
Beau, bien fait, jeune, *et caetera*.
Hylas est le nom qu'il aura,
Le reste m'est peu nécessaire:
Suffit qu'il eut le don de plaire,
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'Hymen en locataire entra,
Et l'Amour en propriétaire.
Hylas époux, Hylas heureux
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable.

On

On vit la paix inaltérable,
Et l'Hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison :
Cet Hymen étoit peu durable,
Ils alloient être défunis.
Trois mois, le lendemain finis,
De fruit n'offroient point d'apparences :
D'Hylas imaginez les tranfes.
Céder un si parfait honneur !
Se defaïfir de tant de charmes !
Le défefpoir entre en fon cœur,
La rage y refferre les larmes ;
Il y parut à fa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas, dit la Belle ?
Ce que j'ai, dit-il : ah ! cruelle !
Demain je vous perds pour toujours,
Et vous me tenez ce discours ?
Avez-vous déjà dans vôtre ame
Nommé celui qui jouira
D'un bien qui n'est dû qu'à la flamme
D'un Epoux qui vous adora,
D'un tendre Amant qui vous adore
Comme les Dieux font adorés,
Qui va vous adorer encore
Tandis que vous le trahirez ?
Demain, mon fort n'est plus le vôtre ;
Demain, vôtre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est point allarmé !
Rosine, entre les bras d'un autre !
Rosine qui m'a tant aimé !
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle, en foupirant :
Ma tendresse est toujours extrême ;
Pour vous je suis toujours la même,

K 3

Que

Que ce baïser en soit garant.
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas;
Les loix sont faites, cher Hylas,
Il faudra bien que je les suive;
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt qui l'assassine,
Il fit plus de cris douloureux,
Tint plus de propos langoureux
Que tous les Héros de Racine.
Il voulut se percer le sein,
Cent fois on désarma sa main.
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportoit contre le Destin.
Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre?
Fuyons, dit-il, & promptement:
Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'Elément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure;
Les arbitres de la Nature
Ont pris soin de vous conserver;
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez: à ce nœud légitime
Je fais ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.

Cette

Cette Isle entière est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux & d'honneurs ;
Pour courir un risque effroyable,
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable.
Mais, Rosine, vous me suivrez :
Des plus doux plaisirs enivrés,
C'est ensemble qu'il nous faut vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui ne suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du Monde ?
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme & l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura. La Belle, en somme,
(Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le fort
Qu'elle abandonnoit pour un homme)
La Belle, dis-je, avec transport,
En Amante un peu trop fidelle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoit d'elle.
Eh ! bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons : un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons, je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux Etoiles,
Par l'aveugle Amour conseillé,
Voilà nôtre couple héroïque

Embarqué dans l'esquif unique,
Presqu'aussi mal appareillé,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé;
Et Rosine heureuse & tranquille
Etoit déjà bien loin de l'Isle,
Quand le monde y fut éveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien,
Chacun fit bien ou mal; mais certe,
Que chacun fît ou mal ou bien,
L'Isle au bout d'un tems fut déserte.
Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir dans ses voyages
Eole & Neptune à ses gages;
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle imaginoit
Mille inconvéniens à craindre
Dans le lieu qu'elle abandonnoit.
Elle eût dû plutôt se les peindre;
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvoit bien être funeste.
Un Bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrete,
Dont le tour ne fût pas venu,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'époux nouveau parvenu,

Sans

Sans nul égard pour l'étiquette.
Les Sénateurs, sur ce viol,
Auroient, en confisquant le vol,
Fait justice du Bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté :
Quel Enfer alors c'eût été
Que ce beau Paradis terrestre !
Sur-tout si, pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la Reine en sequestre
Chez le plus vieux de la Cité.
Que d'embarras de tout côté !
Ici, quelle paix au contraire !
Je serai donc heureuse enfin,
S'imaginait-elle en chemin ;
J'ai trouvé l'état salutaire.
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur & sa main,
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire :
Pas le moindre Amant chez mon père ;
Trente rivales chez Osmin ;
Dans l'Isle un monde à satisfaire ;
Ennui, dépit, dégoût, misère.
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu ;
C'est assez & c'est mon affaire.
Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la Providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Et par malheur pour la constance

De son époux encore Amant,
Ce lieu natal étoit la France.
Père, Mère, tout étoit mort:
Elle unique & riche héretièrè;
Par-tant le mari gros Milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en étoit confus;
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu de toutes les vertus
Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays,
Bientôt l'insensé prit ombrage:
Il devient jaloux à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage;
Mais rassure-t-on un jaloux?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie
Et que sur la foi des verroux;
Encor bientôt il s'en défie,
Et l'outrageante jalousie
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie:
Clé maudite! infâme instrument!
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari forte,
Condamne la dernière porte
Par où peut se glisser l'Amant.
Jusques-là soumise & fidelle.

Rosine

Rosine ne murmure pas ;
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage !
L'air du pays, me direz-vous,
Influoit ; mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La Belle en a le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle ;
Elle regrette du passé
Jusqu'à la maison paternelle ;
Ce regret sur-tout lui rappelle
L'Isle dont elle avoit été
L'amour & la Divinité :
Vrai Paradis perdu pour elle.
Même encor au ferrail, du moins
Entre elle & toutes ses Rivaux,
Le Turc eût partagé ses soins ;
L'espace d'un mois de tous points
Les eût rendu toutes égales :
Trente Maîtresses sur son cœur
Avoient prétention commune ;
S'il en mécontentoit quelqu'une,
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnoit aucune.
Mais son ingrat n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur,
L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Elle

Elle étoit trop infortunée:
Le Ciel enfin la secourut.
Elle changea de destinée;
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hyménée:
Rosine en réchappe à vingt ans.
Fraîche comme Rose au printems,
De toute gentillesse ornée,
Riche, point des plus importans,
Appas de triomphante espèce
Pour les nobles cœurs de ce tems.
A beauté, chevance & jeunesse,
Ajoutons pleine liberté,
Plus de savoir, moins de simplesse:
La voilà sans difficulté
Plus heureuse qu'une Princesse.
Des autres états celui-ci
Est l'agréable racourci.
Sans père ni mère, elle est fille;
Sans mari, mère de famille.
Sur ces petits maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième.
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la Cour & la Ville,
Elle peut choisir entre mille
Et jouir jusqu'à son trépas
Des prérogatives de l'Isle,
Sans en craindre les embarras.

LE REQUIN,

CONTE

Par M. Pn.

Muse, de grace au fait & point d'exorde.
Des Ecumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne fais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute & dont Barbe se moque;
L'ardente soif du sang & du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilège enfin,
Peché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les Pirates
Dans un couvent de Pères Cordeliers.
Châsse, Encensoirs, Croix, Soleil, Chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise;
Burettes, Brocs, le Cellier & l'Eglise,
Tout fut pillé. Notez que les Vauriens
N'étoient pourtant Juifs, ni Turcs, mais Chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire: eh! ventrebleu,
N'en ayons point, puisqu'il en est si peu.
Quoi trouvé donc? quoi? gentilles Commères,
Que sur la nef on mène avec les Pères,
Pour y passer le tems dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Père Grichard, bilieuse pécore,
Prêche & fulmine en pieux Matamore;
Père Grichard est traité d'étourneau,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.

D'autres

D'autres encor de prêcher ont la rage ;
Ils prêchoient donc , mais sur un ton plus sage :
Quand le plus fier de tous les ouragans ,
Mieux qu'un sermon convertit nos Brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges ,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges ,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme ,
On crie, on pleure, on sanglote, on se gourme :
Mea culpa , mon père , mon mignon ,
Ce n'est pas moi , c'étoit mon compagnon.
Moine de dire , en faisant grise mine :
Punition & vengeance divine !
Le bon Larron , contrit comme à la croix ,
De se vouer à Monsieur Saint François ,
S'il en échappe. A l'instant le tems change ;
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un Ange ,
Le Séraphique avoit dit : Q U O S E G O .
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo ,
L'eau reverdit , & sa claire surface
S'applanissant , redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans son premier état ,
Tout , j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage ;
Le Capitaine abfout tout l'équipage ,
Réunissant les deux pouvoirs en foi ,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.
Buvons , rions , chantons , dit le Corsaire ;
Frappe , Comite , & vogue la galère.
Les Penaillons disoient : vous avez tort ;
On fait la figue au Saint plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige ,
Moïse aussi coup sur coup le fustige.

Le Chef repart : qu'on ait tort ou raison,
Ramez , faquins : belle comparaison
De fouet à fouet , la verge de Moïse
Et le cordon de Saint François d'Assise !
Trois jours avoient coulé sans accidens ;
Le quatrieme , ainsi qu'entre leurs dents
Les gris vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'arche ,
L'un d'eux soudain s'écrie : ah ! le voilà.
Qui ? Saint François ! où ? sur l'eau , là-bas , là :
Tenez , voyez vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac aussi-tôt on s'attroupe.
Oui , c'est , dit-on , vraiment un Cordelier.
C'en est bien un , le fait est singulier.
En pleine mer , un homme , n'en déplaise ,
Qui paroît même être là fort à l'aise.
C'est , s'écrioit un moinillon fervent ,
C'est ce grand Saint qu'à la merci du vent ,
Dans le péril , ingrats , vous reclamâtes ;
Mon œil d'ici distingue les Stigmates.
Je vois , je vois l'Ange exterminateur
Le bras levé sur le profanateur :
Tremblez , méchans. La frocaille en tumulte
Passoit déjà de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine , tout bas ,
Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?
La nuit laissa leur ame irrésolue ;
L'indévot crut avoir eu la berlue ,
Et du Soleil attendoit le retour :
Il reparoît. On revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence.
C'est Saint François , qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds , s'il en fut onc.

Le Commandant, dont la visièrè est nette,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc, c'est de tout point
Un Cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola ! ho ! le grapin.
Chacun se signe, au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde ;
L'objet s'enfonce & disparoît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard,
Et, fut-ce un coup du Ciel ou du hazard,
Vous en allez savoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur se remontre ;
Le grapin tombe, accroche & tire, qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? nenni :
Car de par Dieu, sa mère, & Saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain,
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin,
Poisson goulû, vorace, Anthropophage,
Poisson béant, Poisson pour tout potage ;
Mais un Poisson fronqué : par quel hazard ?
Vous avez vu noyer Père Grichard ;
Figurez-vous ce Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par dessous sa robe.
Des pieds au cou tantôt il fut grugé ;
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avoit du monstre embeguiné la hure,
Et de ce jour, quêteur humble & gourmand,
Frère Requin suivoit le Bâtiment.

TIRLIBERLY,

CONTE

Par M. Pn.

Life couchée, au retour de l'Eglise,
Difoit à Jean: mon Dieu, le bel outil!
Quel est son nom? *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly fera vraiment, dit Life,
Dorénavant mon bijou favori.
Tirliberly mit toute son entente
A bien ouvrier, tant qu'en peu dépéri,
Jean se souvint qu'il avoit une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grands adieux; on s'embrasse,
Propos de femme & fadeurs de mari:
Life au revoir. Jean, mon ami, de grace,
Laisse-le moi; quoi? le *Tirliberly*.
L'homme eut beau dire, & beau rire, & beau faire,
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Life l'a dit: donc pour la satisfaire,
Jean fouille & prend par dessous son pour-point
N'importe quoi; tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue;
Quoi que ce fût: tiens, dit-il le voilà;
Cours après, cherche, & ce disant, il rue
Ce qu'il tenoit dans l'herbe haute & drue:
Puis sur le champ monte en mer & s'en va.
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête,
Life, à tourner incessamment la tête
Vers le Vaisseau, gagne un torticoli:
Ce n'est le point où son esprit s'arrête;
Tout son penser vise au *Tirliberly*.

Onc on ne vit chien plus âpre à la quête,
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu fait l'angoisse. O douleur sans pareille !
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :
Tirliberly ! que ma voix te réveille ;
Par dessus l'herbe , à mes cris , leve-toi.
A mon aspect tu croissois à merveille ,
Et tu semblois avoir des yeux pour moi.
Tirliberly , feras-tu sans oreille ?
A ce haut cri dans les airs épandu ,
Sort de la roche un jeune Anachorette ,
Frais comme Rose , & qui sous sa jaquette
A plus & mieux que Life n'a perdu.
Père , aidez-moi , dit la Belle éplorée :
Vous me voyez pis que désespérée
Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
Bijou , vraiment qui passe le joli.
Sans lui je meurs , sans lui rien ne m'agrée ;
Il me valoit lui-seul tout l'Empirée.
Ce bijou rare a nom *Tirliberly* :
Savez que c'est , si connoissez la pompe
De ce bas monde : Hélas ! un mal-adroit
Me l'a fait perdre , & si je ne me trompe
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez , cherchons : nous y voici tout droit.
Mû de pitié , le pauvre Solitaire
Tout bonnement cherche & cherche à tâton
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire
Cherche le jour dans la nuit de Newton ;
Ou si l'on veut , tel un savant Breton (*),
Grand scrutateur de forme planétaire ,
Dessous le Pôle , en cherche une à la terre.
De charité le jeune homme rempli ,

Met

(*) M. de Maupertuis.

Met donc le front & le nez dans les herbes,
Et retrouffé jusqu'au *Tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes.
L'appercevant, Life jette un grand cri:
Ah! le voilà! l'Hermite se redresse,
Et prenant part à sa vive allégresse,
Demande à voir un bijou si cheri.
Life lui dit: vous l'avez, & le presse
De le lui rendre. A cela l'Homme Saint
Reste muet. Elle insiste, il se plaint
D'un tel soupçon, & consent qu'on le fouille.
Life y procede & faute à la quenouille
Avec laquelle Eve nous a filés.
Gens au désert par la grace exilés,
Antoines, Pauls, Hilariens, Arsennes,
L'Esprit malin vous a bien fait des siennes,
Convenez-en; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, ni ferrés de si près.
Tirliberly trahit enfin son Maître,
Le Jouvenceau succombe innocemment.
Life innocente encore en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainsi
Jean fut très-Jean; mais Life en fut aussi
Bien plus savante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive ou sans *Tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

LE NEZ ET LES PINCETTES,

C O N T E

Par M. Pn.

Les Saints & les Diables ensemble,
Eurent toujourns maille à partir;
Et ce qui doit nous avertir,
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le Serviteur de Dieu,
N'a pas toujourns, avec le Diable,
Tiré son épingle du jeu,
Où la Légende est une Fable.

Jadis un vieux Saint existoit,
Lequel Apothicaire étoit;
Car en quelqu'état que l'on vive,
Est Saint qui veut, Noble, ou Villain,
Voire pis, témoin Saint Crépin,
Sainte Magdelene, & Saint Yve.
Un jour que, pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le Distillateur en Lunettes,
Dans ses fourneaux, sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes;
Voici venir le Tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant Opérateur,
Et de lui donner lieu de faire
Un *quiproquo* d'Apothicaire.
Devant le Saint, Monsieur Satan,
Culbute, caracolles, & fringue;
Le fantastique Charlatan,

Par

Par mille beaux tours se distingue:
Entre autres, son corps de Lutin
Se tourne en cylindre d'Etain,
Représentant une Seringue;
Il fait de son nez un Canon,
Soupirail exhalant la peste;
De sa gueule, un Mortier bouffon,
Et de sa langue, un gros Pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisoit entendre un carillon,
Tel qu'au Sabat on le peut faire.
Des ténèbres le Roi Fallot,
Epuisa-là tout son Callot;
Mais ce qu'il y gagna fut mince.
Car le bon Saint, qui ne dit mot,
Fit cependant rougir sa pince,
Et le tint ferré comme il faut.
Le Diable fait un soubrefaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend le griffes, serre la queue,
Rue, & beugle à faire trembler
Toute la terre & sa banlieue.
Cependant en malin fournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fit faire au Diable vingt fois
Le tour de son laboratoire;
Jusqu'à ce que las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringua, pour adieu,
Quelques petits jets d'Eau benite,
C'est s'en tirer avec honneur:
Heureux le bon Pharmacopole,

S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur!
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du Chrétien
Quelques grains de vanité folle,
Dont à son tour le Tout-puissant,
Très mécontent avec justice,
Châtioit le Saint, en laissant
Triompher un tems la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppe de la peau
D'un homme chargé de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espece de pourceau
Qui roule ici-bas sa machine,
Et qui pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelque fois chemine.
À la ville & dans le quartier,
Où le Saint faisoit son métier,
Le masque à figure massive,
En Moine de Cîteaux, arrive;
Va descendre chez un Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur,
Qui vint lui débiter par cœur
En Latin mainte coyonade,
Et termina son sot narré,
Par la Formule régulière
De *Clisterium donare*,
De la Faculté de Molière.
Là paroît l'humble Apothicaire,

Tout

Tout prêt à glisser de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remède chaud, & benin.
Dieux des Vers, & de la Peinture,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le Moutquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture;
Mais, quoique longue outre mesure,
La Canule n'arrivoit point,
A cause du trop d'embonpoint,
A mi-chemin de l'embouchure.
Donc, pour que tout aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint,
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à foi,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le *podex* énorme.
Le Collateur un peu butor,
Qui, malgré cela, craint encor
De s'égarer dans la bruyère,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Etoit un peu court de visièrre,
Met le nez si près du derrière,
Qu'il est à deux doigts de l'anüs:
C'est où le Diable attend son homme.
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse:
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer

L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah! vous avez beau trépigner:
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes!
C'est à vous de vous résigner:
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous figner.
Il dit, & plus sûr de sa proie,
Que ne le fut le beau Pâris,
En enlevant la fienne à Troye,
L'infâme ravisseur déploie
Ses aîles de chauve-souris,
Et l'élève en l'air avec joye.
Spectacle horrible, & scandaleux!
Au cul du Démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un Saint, en l'air, est, par le nez,
Pendû comme une gringuenaude.
Ainsi sur le Saint homme Job,
Le Dieu d'Isaac, & de Jacob,
Jadis de la même Puissance
Tolera l'affreuse licence;
Mais bientôt y fut mettre fin:
Aussi mit-il ici la main.
Le Saint reconnut son offense;
Dieu tonna, le malin Esprit
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aspergeant le nez du contrit:
Adieu, dit-il, & quitte à quitte.

LA BOUGIE DE NOEL,

C O N T E .

A Pise, Ville d'Italie,
Habitoit un certain nommé Dalcantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie:
Le fait n'est étonnant, Italiens maris
Sont sujets, comme on fait, à visions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins con-
nues.

Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son épouse,
Ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à son ame jalouse;
Mais c'étoit peu pour lui. Les plus furs Cade-
nats,
Pour garder ce trésor, font en vain résistance.
Le drôle le savoit, & par expérience:
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir:
Deux ressorts les faisoient mouvoir,
Et dès qu'on les lâchoit, refermoient l'ouver-
ture.

Sa femme à peine eut reçu ce présent,
Que, pour tromper sa méfiance;
Elle en propose à son Amant
La dangereuse expérience.
Une nuit que, cédant aux charmes des pavots,
Nôtre Argus, sur la foi de la chaste ceinture,

Reposoit, si jamais on vit dans la nature,
Un jaloux dormir en repos ;
L'Amant arrive : il court dans les bras de sa
Belle.

Par des baisers, on prélude un moment,
Et las de ces faveurs qui croissent son tour-
ment,

Il en cherche une plus réelle.

L'inférieure machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose,
Dans le centre de ses desirs.

Le serpent qui tenta nôtre commune Mère,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant.
Et leur fit inventer, dans cet heureux moment,
Les moyens de se satisfaire.

Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts, la Belle en tenoit un, l'A-
mant

Retenoit l'autre ; & dans cette aventure
Le serpent, sans trembler, saisit la conjoncture,
Et se plonge à l'instant avec vivacité,
Dans le sein de la volupté.

A cette douce approche, on s'emporte, on s'ou-
blie ;

On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus ; mais on sent,
Et dans ce transport si puissant,
Le serpent, au milieu de l'ardeur qui l'anime,
Se voit la funeste victime,
Des rasoirs échappés, & cet endroit si beau,
Trône de ses plaisirs, en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme, accourt la Soubrette trem-
blante :

Elle

Elle emmene l'Amant, tandis que son Amante,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte,
Qui fit bientôt place à la crainte:

Il falloit au plutôt retirer le serpent,

Et l'embarras étoit comment;

Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.

L'animal encor furieux,

Ne sortit qu'avec peine; écumant de colere,

Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.

Sur le lieu de sa sépulture

Il fut question d'opiner:

Pour en conserver la figure,

La Dame à l'embaumer paroïssoit incliner.

La Soubrette disoit que ce seroit folie,

Et que besoin n'étoit de l'enchâsser,

Tels animaux étant communs en Italie;

Par la fenêtre enfin elle le fit passer.

Une vieille dévote en allant à l'Eglise,

(Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain)

Trebuche, & laisse échapper de sa main

La lanterne qu'elle avoit prise;

Le hazard fit qu'à ses pieds le serpent

Tombe au moment qu'elle tâtonne;

Pour sa bougie, elle le prend,

Le met dans sa lanterne: ainsi Dieu n'aban-
donne

Ses serviteurs, dit-elle, & fait les secourir.

Elle arrive à l'Eglise, elle dit des premières,

Ce que par cœur, elle fait de prieres;

Mais bientôt à son livre, il lui faut recourir.

Elle met sa bougie aux mains de sa voisine,

Jusqu'à celles du Clerc, elle parvient enfin.

Il souffle sur la mèche , il se tourmente en vain
 Pour l'allumer ; tant plus il l'examine ,
 Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.
 Une veuve à l'Autel venoit à ce moment :
 Qu'est-ce ceci , dit le Clerc ? Ah ! dit-elle ,
 C'est un là les sanglots lui couperent la
 voix ,

Tant cet objet puissamment lui rappelle ,
 Ce que la mort lui ravit autrefois.
 Le Clerc alors comprenant le mystère ,
 A d'autres , cria-t-il , d'une voix de courroux :
 Cette bougie est faite à s'allumer chez vous ,
 Mesdames , que chacun fasse son ministère.

I M A .

NOUVELLE GALANTE.

Filles de Roi , comme nous , ont une ame
 Aussi sensible à l'amoureuse flamme.
 Celle du Roi nommé Charles le Grand ,
 Va dans ce Conte en être un bon garant.
 C'étoit *Ima* , jeune & partant gentille ;
 Car , à quinze ans , point n'est de laide fille.
 L'Amour prit donc un jour un de ses traits ,
 Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
Ima fut l'un , & l'autre un Secrétaire ,
 Ou Conseiller de l'Empereur son père :
 Ce Secrétaire on l'appelle Eginard.
 En fait d'amour , c'étoit un fin Renard :
 Tendron n'étoit , dont la mine fût gente ,
 Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
 Filles de Roi ne lui faisoient pas peur ,

Encore

Encore moins celle de l'Empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie ;
S'entend soupirs, pleurs feints, regards, lan-
gueur,
Inventions pour conquérir un cœur,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
D'autre côté quelque légère honte
Faisoit qu'*Ima* rougissoit de son choix.
On se citoit maintes filles de Rois,
Qui bien plus bas placèrent leurs tendresses ;
On se souvint d'un nombre de Déeses :
Car quand on a besoin d'autorité,
La fable prouve, & devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre :
Pas ne tarda la Princesse trop tendre,
Qui, tandis que la nuit faisoit son tour,
Se consoloit des contraintes du jour,
Et dans les bras de son Amant fidelle
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger une nuit
Qu'*Ima* l'avoit dans sa chambre introduit.
Or, pour sortir de chez nôtre galande,
Falloit passer une cour assez grande.
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme, & ne commît *Ima*.
Que faire ? Mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençoit sa course :
On tint conseil, l'Amour y présida,
Et la Princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveler l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son père & ses Dieux,
Et les sauva des Grégeois furieux.

Eginard

Eginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe & se met sur le dos de la Belle;
Puis, sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen, en emportant son père,
N'alla, je crois, si vite de moitié;
Mais l'amour est plus fort que l'amitié.
La nuit revint, & l'heure convenue
Du rendez-vous étoit aussi venue.
Mais il avoit encor neigé le soir,
Et nôtre *Ima* vit avec désespoir
Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la Belle alla l'attendre;
Car, sans se voir, comment passer un jour?
Eginard vint tout transporté d'amour;
Mais le trajet n'étoit pas praticable.
Point d'autre asyle, ou sûr ou convenable
Que cette chambre où la Belle couchoit.
Eh! direz-vous: alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit dernière,
Et le porter de la même manière?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit,
Pria, pressa, larmoya, l'attendrit.
„ Ah! disoit-il, il n'est pas sûr d'attendre
„ Au lendemain; il faut toujours tout prendre.
„ En fait d'amour rien ne doit être dû;
„ Ce qu'on diffère est autant de perdu.
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup, la Princesse trop tendre
Tendit le dos, & nôtre Amant monté
Fut dans sa chambre en triomphe porté.
Il revenoit par la même voiture:
Le Roi le vit passer sur sa monture,

Lors

Lors éveillé par inspiration;
Mais ce ne fut sans admiration,
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire;
Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugea le méchef.
Tel qui trouva le crime bien pendable,
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement:
C'est la vertu d'un Roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être,
Quand on se sert d'un Notaire & d'un Prêtre.
Est-ce pardon? Est-ce punition,
Que d'épouser? Jugez la question.

L A P U C E ,

C O N T E .

Le hazard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois père d'inventions;
Il enrichit, par ses productions,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie:
C'est ce qu'on voit tous les jours en Chymie.
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorans, aussi-bien qu'aux experts.
Le tout dépend d'en faire la rencontre:
Sans la chercher, souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune;
Mais qui pourtant par hazard en fit une,
Que les Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame

Etoit

Etoit Agnès; farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par temperament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès passoit pour fille sage,
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans;
Auprès d'Agnès, Laquais du voisinage,
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la maîtresse,
Pour voir Agnès; mais, sans distinction,
Agnès pour tous implacable tygresse,
Egard n'avoit à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelque brèche,
Avoit contre elle épuisé mainte fleche
Sans nul effet. Elle portoit un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage;
Mais ce courroux tomba sur son Auteur.
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable Printems,
Un jour, dit-on, de Dimanche ou de Fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs,
La jeune Agnès avoit paré sa tête;
Entre deux monts, formant un sein de lys,
Etoit placée une rose naissante,
Qui relevoit leur blancheur ravissante,
Et recevoit un nouveau coloris:
Dans un corset sa taille prisonnière,
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts,
Sous un Jupon d'une étoffe légère,
Un bas de lin paroissoit quelquefois
Tiré si bien & si blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue.
Bref, dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
Son

Son petit pied inspiroit de l'amour.
L'Enfant ailé, plus espiègle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le tems, dit-il, çà faisons rage
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'est indifférent.
Aussitôt dit, il change de nature,
Puce devient, d'abord lui faute au cou,
Au front, au sein, à la main, fait le fou,
Laisant par-tout une vive piquûre
Nôtre Beauté, très-sensible à l'assaut,
Cherche la Puce, en veut faire justice;
Mais Cupidon esquive par un faut,
Et doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage & n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger:
L'Amour en fait souvent son ordinaire.
Si comme lui je savois me venger,
De par Saint Jean je ferois bonne chère.
Agnès enfin déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite & regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège;
Mais il étoit déjà loin de ses yeux
Et lui mordoit une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs;
Elle défait sa jupe toute émue:
Au même instant mille amoureux Zéphirs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance,

Qui l'attendoit au sein des voluptés.
A la faveur d'un faut, d'une gambade,
Le petit fou soutient sa mascarade,
Aux barres joue, & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours de vrai Polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un certain taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythère,
Mais que la Belle injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les Immortels sont jaloux de leurs droits;
Puis il étoit question d'un domaine
A faire seul l'ambition des Rois.
Dans son enceinte aux allarmes fermée,
Regnoient en paix les délices des sens;
Il y couloit une source enflammée
De pâmoisons & de ravissemens.
Contre tel fort besoin est de courage;
L'Amour en a bonne provision;
Il fait l'attaque, il force le passage,
Et prend d'affaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître;
Ne craignez rien pour ce charmant séjour;
Si le premier l'Amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
Vaines raisons! on court à la vengeance;
Un doigt de rose à cet effet armé,
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,
Et le pressant, l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit sentier;

On

On le poursuit, l'attaque est redoublée;
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en est toute troublée.
Les Citoyens de ce séjour heureux,
Les doux plaisirs, les charmantes ivresses,
Jusques alors oisifs & languoureux,
Par ce combat sortent de leurs mollesses;
Chacun d'un vol badin & caressant,
S'empresse au tour de son aimable mère,
Répand sur elle un charme ravissant,
Lui fait bientôt oublier sa colère.
Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,
Fait sous ses coups naître mille délices.
L'Amour lui-même en est tout étonné,
Et se repent déjà de ses malices.
Il craint de voir son trône abandonné,
Et ses Autels privés de sacrifices.
De son Palais enfin la Volupté,
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue;
Elle se pâme, elle tombe éperdue.
L'Amour s'échappe & court épouvanté
Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
De son extase à peine revenue,
L'aimable Enfant recommença ce jeu,
Elle y prit goût, & par elle dans peu
Dans l'Univers la rubrique en fut sue.
Mais nuit & jour chez le Peuple Nonain
Il fut en vogue, & cette heureuse histoire
Fut aussi-tôt écrite sur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

LE COUREUR DE POSTE,

C O N T E .

Certain Cadet dont j'ignore le nom,
Jeune Ecolier, fortant de Rhétorique,
A dix-sept ans n'ayant barbe au menton,
Pour des raisons qu'il n'est bon que j'expli-
que,

Par ses parens fut marié, dit-on:

On lui donna pour compagne chérie

Jeune tendron de même âge à peu près,

Beau, fait au tour & tout brillant d'attraits:

Ce fut Catin. Le Galant en sa vie

Rien n'avoit vu qui pût valoir Catin;

Rien vu, je faux. Peut-être en son chemin

Avoit-il pu rencontrer fille ou femme,

Qui bien prisée eût pu valoir sa Dame;

Mais n'avoit su jusques-là, l'Ecolier.

De près ni loin, le cas qu'un galant homme,

L'usage enfin, sans se faire prier,

Qu'un verd Galant qui ne va point à Rome,

Pour faire un Pape en dépit des Prélats,

Chercher pardons ou pour telle autre affaire,

D'une Beauté fait faire entre deux draps.

Qu'on m'en donne une, & je saurai qu'en faire;

Qu'on me la donne, & . . . Bref pour couper
court,

Très-neuf étoit au joli jeu d'amour.

De son côté, si j'ai bonne mémoire

Dame Catin très-neuve étoit aussi;

Mais en revanche, à ce que dit l'Histoire,

D'apprendre en peu faisoit son grand souci.

Les

Les voilà donc tous les deux en ménage ;
Vous pensez bien qu'ils n'y furent long-tems
Sans être au fait des jeux , des passe-tems
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage ,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimoient à la rage :
L'Epoux sur-tout l'autre s'en trouvoit bien ;
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports & les feux du jeune homme ,
Pour ses péchés devenu trop savant
Au jeu fusdit que jeu d'amour on nomme ,
Se ralentir. A ce jeu le Galant ,
En vrai forçat , sans faire alte ni somme ,
De tout son cœur vaquoit soir & matin ;
Tant fut vaqué , tant caressa madame ,
Qui de sa part , du meilleur de son ame ,
Vaquoit aussi . que mon petit Lutin ,
Qui n'avoit pas un grand fonds de science ,
En quinze jours , faute d'expérience ,
Se vit réduit au bout de son Latin :
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise & l'embarras du Sire ,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot , & de ne pas savoir
Si par hazard il étoit à l'affaire
Remède aucun. Ne sachant plus qu'y faire ,
Il consulta là-dessus ses amis ,
De jeunes gens qui pourroient avoir pris
Maîtresse ou femme ; il conta le mystère :
Un sien voisin s'offrit de le guérir ;
Mais cependant pourvu que de sa Belle
Il s'éloignât , quand elle eût dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.
C'étoit le *Hic*. Il y topa pourtant ,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment

Près de sa Nymphé il lui falloit s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre ,
Lui dit l'ami, qu'un tien parent gifant
Au lit malade, un oncle, par exemple,
Vieux & garçon, dont la fortune est ample,
T'a demandé, feins le danger pressant;
Et si tu veux pour le bien de l'affaire,
Adroitement fais penser qu'il pourroit
De tous ses biens te nommer légataire;
Sans différer qu'ainsi donc il faudroit
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe: ainsi fit le Galant.
De même pas il fut trouver sa femme,
Du même Conte il regala la Dame.
Catin le crut, du moins en fit semblant.
N'est la femme à tromper si facile,
Et celle-ci n'étant pas imbécille,
Pourroit fort bien s'être douté du cas.
L'Epoux s'en fut. Où? Chez l'oncle? Non pas;
Chez le voisin, qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle & débile, & ne pouvant qu'à peine
Se soutenir, fort loin de sa maison;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avoit une aux champs; ce fut là
Qu'on descendit. Nôtre Veuf y trouva
Nombre d'amis, bon vin & bonne chère;
De femme, point: c'eût été tout gâter;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte,
Croyant devoir en user de la sorte,
Pour empêcher l'Epoux de s'y frotter.
De pareils jeux étoient au personnage
Fruit défendu; le moindre badinage
N'étoit permis. Pas n'y devoit songer,
Même

Son Médecin : ne sachant trop que dire
A sa moitié, le pauvret s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi, ma chère,
Pour t'aimer trop, je me vois logé là,
S'écria-t-il; car j'ai, croyant bien faire,
Couru la poste, en arrivant ici,
Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guère;
Bien il fallut pourtant que la commère
S'en contentât; moitié figue & raisin,
Elle avala cette pillule amère
En rechignant, & de très-grand matin,
Sortant des draps, où sans doute la Belle
N'avoit dormi, laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit Monsieur fort, il appelle
Sa chère Epouse; elle étoit par hasard
Non loin de-là tout près d'une fenêtre,
Où sans témoins elle rêvoit peut-être
A son malheur & boudoit à l'écart,
D'un air tout sot le Jouvenceau s'approche.
Vous noterez, s'il vous plaît, que tout proche
Cette fenêtre où vint nôtre écolier,
Dans une cour étoit un poulailler.
Là pour un Coq on voyoit cent poulettes
Prêtes à rire & toutes gentilletes,
A la fenêtre en niaissant nos gens
Vinrent se mettre, & là ces deux enfans,
Meilleurs amis, en contant des fornettes,
Virent en bas le Coq qui coquetoit
Près d'une Poule, & d'une aîle légère
En s'ébattant l'embrassoit, la quittoit;
Puis revenoit, caracolloit, sautoit:
Mais, c'étoit tout; car la fin du mystère

Ne

Ne s'achevoit, dont Monsieur se fâcha.
Qu'on jette à l'eau, dit-il, ce coquin-là.
Eh! pourquoi donc? reprit sa tourterelle,
Qu'a-t-il donc fait? Comment tu ne vois pas,
Dit le mari, que, malgré son tracas,
Cet effronté ne peut à sa femelle . . .
Tu m'entends bien? Ah! n'est-ce que ceci?
Excuse-le, mon cher: peut-être aussi,
Reprit Catin, prompte sur la riposte,
Toute la nuit a-t-il couru la poste?

A M A N T D E S S U S , A M A N T
D E S S O U S .

C O N T E .

Jadis au tems de Philippe le Bon,
De tous plaisirs la Cour étoit l'asyle;
D'un Magistrat de la Cité de Lille
Jeunes Seigneurs fréquentoient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente,
La jeune Alix, en étoit la raison.
Autre n'étoit autant qu'elle obligeante,
Des soupirans elle avoit à foison.
Quoique l'époux fût homme difficile,
Si le menoit sa femme par le nez;
Et s'en faisoient maints bons contes en ville!
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il à bon droit, le bon-homme,
Comme je vais vous le conter en somme.
Madame Alix de ces femmes étoit,
Comme on en voit, sans faire long voyage:
De deux Amans elle agréoit l'hommage,

A divers tems ; l'un , puis l'autre écoutoit.
Comme au Palais , pendant la matinée ,
Dame Thémis son grave époux retint ,
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
Un certain jour à huit heures il vint.
Encore au lit la trouvant attournée ,
On peut juger qu'il ne resta de bout.
Bien plus grand Clerc en ce point qu'Hymenée ,
Amour régla cérémonie & tout.
Mais connoît-il ni regle ni mesure ?
Alix oublie , en si douce aventure ,
Que le tems fuit , qu'onze heures ont sonné ;
Et c'est le tems qu'à l'autre elle a donné.
Elle l'ouit qui frapport à la porte.
Ah ! c'en en fait , ce dit-elle au premier ,
C'est mon époux. S'il vous voit , je suis morte ;
Vîte montez en haut dans le grenier.
Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre ,
Qui bien se doit croire le seul tenant ,
Tant est reçu de visage avenant :
Quand par un trou qu'en son grenier découvre ,
Celui d'en haut avec surprise voit ,
Au lieu d'époux , un autre Amant qu'elle aime ,
Ou tout au moins qu'elle traite de même.
Voyant le fait , à grand peine il le croit.
Mais quelle fut de tous trois la surprise ,
Lorsque l'époux heurte ? Et voici la crise :
Il faut ouvrir. Où mettre le second ?
Bien que le sexe en moyens soit fécond ,
Un seul s'offrit : sous le lit on le cache ,
Et puis on ouvre à l'époux attendant :
De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
Puis son soupçon s'accroît , en regardant
Meubles foulés par l'Enfant de Cythère.

„Voyez

„Voyez ce lit, & par quel accident
„Ces draps froissés”? Alix à sa colère
Oppose un air dédaigneux & hautain.
„Vous méritez, dit-elle, une Catin,
„Sur tels soupçons qui daignât vous répondre”.
Lors y perdant le Juge son Latin,
Et ne trouvant assez pour la confondre,
Elle triomphe, & le pouffoit à bout:
Il dit enfin, excédé par sa femme,
Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame,
„Un jour celui de là haut paîra tout”.
A ce discours, l'homme au grenier s'écrie:
„Eh! pourquoi donc moi tout seul, je vous prie?
„Celui d'en-bas doit-il pas sa moitié”?
Reconnoissant la voix qui l'interpelle,
Celui d'en-bas parut dans la ruelle:
„Sortons, dit-il, ami, tout est payé;
„Nôtre présence ici n'est nécessaire”.
Adonc sortit le couple favori,
Qui laissa-là la femme & le mari
Vuider le cas: ce n'étoit leur affaire.

L'HOSPITALIERE,

CONTE

Par M. Dellem.

Sœur Luce, jeune Hospitalière,
Pour un jeune convalescent
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent
Dans l'accès d'une ardeur première.
Je laisse à penser la manière
Dont fut servi l'Adolescent.

Mille

Mille soins font sur son visage
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs
Pour la Belle qui le soulage.
Un matin donc qu'il se livroit
Au doux espoir d'être aimé d'elle,
Au moment accourut la Belle.
Qu'il en sentit croître son feu !
La Nature, à l'Amour fidelle,
Dans le moment joua son jeu ;
Et pendant que l'Amant rappelle
La formule d'un tendre aveu,
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Pour guérir ma crainte mortelle,
Parlez ; de quoi soupirez-vous ?
Là, sa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main à lui tâter le pouls.
Mais que l'Amour a de malice !
Qu'il fait bien conduire un dessein !
Le Convalescent prend la main
De la secourable Novice,
Et la conduisant doucement
Où la santé se manifeste,
Par un subit atouchement
Fait voir qu'il en avoit de reste.
La Belle se déconcerta ;
Rouge de honte & de surprise,
Elle tenta de lâcher prise ;
Mais en vain elle le tenta,
Son heureux Amant l'emporta :
Et pour marquer que son audace
A ses yeux devoit trouver grace,
Voici ce qu'Amour lui dicta :

„ Chassez

„Chassez la frayeur ridicule
„Que vous inspire un vain scrupule,
„Belle Luce, & ne pensez pas
„Faire de vos mains un usage
„Qui deshonore vos appas.
„Ces marques de convalescence,
„Je les dois à votre présence :
„Mais vous devez à mon Amour.
„J'acquitte ma reconnoissance,
„Acquitez-vous à votre tour.
„Nature prépare une crise
„Qui couronne votre entreprise.
„Vous seule pouvez me guérir,
„Voulez-vous me laisser mourir"?
Sœur Luce d'un si doux langage
Sentoit la pressante douceur,
Et l'Amour dans son jeune cœur
En disoit encor d'avantage.
Son Amant tout prêt d'être heureux,
A l'aide de mille étincelles,
Filles d'un désir amoureux,
Lut dans ses humides prunelles
Qu'elle brûloit des mêmes feux.
D'un bras qu'Amour guide il l'enleve,
L'Amour lui-même la souleve,
Et tire le rideau sur eux.

LE MIRLITON,

CONTE.

Un Capucin rêvoit dans sa cellule
Comme il pourroit fronder, dans ses Sermons,
De

De ces Cerceaux la mode ridicule,
Dont on se sert pour enfler les Jupons;
Mais ce n'étoit pour lui chose facile,
Car des Paniers il ignoroit le nom;
Quand par hazard en passant par la Ville,
Il entendit chanter le M I R L I T O N.
Ho ! ho ! dit-il, Frère , à son compagnon,
Ceci pouroit bien être nôtre affaire.
Je gagerois que ce terme nouveau
De ces Jupons nous cache le mystère
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous ? Me trompé-je , mon Frère ?
Par S. François , dit le Capucinot,
On ne sauroit mieux rencontrer, mon Père,
Car que pourroit signifier ce mot,
S'il ne marquoit cette mode nouvelle ?
Voilà, je crois, son véritable lot :
Le hazarder, c'est pure bagatelle.
C'est bien penser, dit le Père au Frerot,
Et pour le sûr, il ne sauroit déplaire;
Onc il ne fut du langage vulgaire;
De l'oublier je ne ferai si sot,
Et dès ce soir je le veux dire en Chaire.
Il n'y faillit. On vint le convier
Chez des Nonains, Théâtre de sa gloire,
A leur donner un plat de son métier;
Et ce jour-là (ce qu'on a peine à croire)
S'étoit formé très-nombreux Auditoire.
Pompeusement du beau Sexe assemblé,
Par les Paniers, le brocard étalé,
Fournit à point matière à l'éloquence
De l'Orateur, pour tomber à souhait
Sur son vain luxe & son extravagance.
Il n'est besoin de citer trait pour trait

Tout

Tout ce qu'il dit : mais le récit fidele,
De celui-ci, je crois, vous suffira ;
Par quoi chacun du reste jugera.
„ Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle,
„ Et sous son froc, le Moine s'échauffant,
„ En ce tems-ci le désordre est si grand,
„ Et tant on voit vôtre luxe s'accroître !
„ Vos M I R L I T O N S, Mesdames, à présent
„ Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient
l'être”.

LES COQUILLES D'OEUF.

C O N T E.

Par M. Dar . . .

Certain Lucas, le Coq de son Village,
J'ai même su qu'il étoit Marguillier,
Par le grand nœud, le nœud du mariage,
Depuis trois mois venoit de se lier.
A qui ? Je veux sans la moindre imposture,
Dans un portrait, tiré d'après nature,
Vous exposer les divers agrémens
De la moitié de ce Roi des Manans.
On la nommoit Alix, Alix la belle :
Titre qui vaut les noms les plus brillans.
Seize ans au plus, la fraîcheur du printems,
Cet air fripon & qui nous enforcelle,
L'air de l'Amour, une noire prunelle
Qui vous alloit débaucher tous les sens ;
Bouche de fraise, où respiroit la vie,
Où du baiser s'exhaloit l'ambroisie,

Et

Et des tettons, Dieu d'Amour! quels tettons!
Il n'en est point de si blancs, de si ronds,
Deux petits bouts, de vrais boutons de roses!
Faut-il me taire ici sur autres choses,
Qu'en verité baiserois, croquerois,
Bien mieux encor que ne les dépeindrois?
Taille de Grace & faite exprès pour plaire,
Pied à baiser, à rebaiser cent fois,
Quoiqu'il n'eût point la mule du Saint Père.
Pour un tel pied, ma foi, je donnerois
Mille écus d'or; une jambe de biche
A faire hennir le plus triste Derviche,
Que caressoit un petit jupon blanc,
A qui par fois Zéphire faisoit niche;
Simple corset, mais bien le plus galant:
Simple Bouquet, mais bien le plus parant;
Gentil Chapeau sur le coin de l'oreille:
Allant toujours, frétilant, babillant,
Riant sans cause, & toujours agaçant:
Bref un bijou. Voilà nôtre merveille
Représentée au plus naïvement.
Cà, que l'on juge après cette peinture
Si l'on pouvoit se défendre d'aimer;
Je dis d'aimer! disons de s'enflammer,
Lorsqu'on voyoit pareille créature.
Un Cardinal, & je le dis tout bas,
Le Pape même eût succombé, je gage.
Dès qu'il la vit, aussi n'en dormit pas,
Brûla d'amour, le Curé du Village,
Que l'on me passe encor ce portrait-ci;
J'en ai besoin, & c'est son cadre ici.
Nôtre Pasteur avoit trente ans à peine,
Teint frais, poil brun, marque la plus certaine
De convoitise & de virilité,

L'air

L'air d'un frapart regorgeant de santé,
Curé, selon la coutume très-pie,
L'oncle beni d'une nièce jolie,
Escamotant d'ailleurs en son chemin
Jeune tendron, lorsque son bon genie
Discretement l'amenoit sous sa main :
Alix étoit sa brebis la plus chère.
L'homme de Dieu, comme l'ai déjà dit,
Abandonnant le Prône à son Vicaire ;
Je dirai plus, lui laissant le profit,
Ne faisoit rien. J'ai tort : n'est-ce rien faire,
Que bien aimer ? c'est la première affaire.
C'étoit la sienne, il en perdoit l'esprit :
C'est dire assez qu'Alix n'étoit sévère ;
Car n'est besoin que cela soit rimé ;
Qui peut aimer lorsqu'il n'est point aimé !
Puis pour tourner jeune cœur à sa guise,
Las ! n'est rien tel que d'être homme d'Eglise.
Demandoit-on le Pasteur ? on couroit
Chez son Alix plutôt qu'à la Paroisse.
De tout ceci, Lucas point ne rioit,
Il en sentoît une mortelle angoisse,
Entre ses dents souvent il marmottoit,
Et son chapeau de travers en mettoit :
Il s'avisoit enfin d'aimer sa femme,
Conséquemment mon Rustre étoit jaloux :
Semblable vice est fait pour tel Epoux,
Peu de Maris auront ici ce blâme.
Ne pouvant plus résister dans sa peau,
Tant un jaloux se trouble le cerveau,
Lucas s'en va trouver Messer Guillaume,
Bailli du lieu, qui pis est bel-esprit,
Comme un Bailli peut l'être, il nous suffit
De ce trait là pour dépeindre nôtre homme,

Au demeurant bon diable & sans chagrin,
Aimant à rire aux dépens du prochain.
Lucas l'aborde en se gratant la tête.
Bon jour, Lucas . . . Votre humble serviteur,
Nôtre Bailli. Tu me parois rêveur,
Et la vendange est-elle bientôt prête?
J'ai, par ma foi, bien un autre souci.
Comment? tenez, Monsieur nôtre Bailli,
Voudriez-vous que sans garimonie
Je buvions . . . la . . . queuque coup d'amiquié?
Nous jaserions un brin . . . j'ai grande envie
De vous parler. Lucas n'est renvoyé,
Maître Guillaume accepte la partie:
A son portrait je devois ajouter
Que par Bacchus il se laissoit tenter;
Au cabaret, le meilleur du Village,
Les voici donc tous deux le verre en main:
Le gros Guillaume, en vrai Consul Romain,
Avec Lucas jouant son personnage;
A ta santé, Lucas . . . c'est trop d'honneur,
Permettez-vous que je boive à la vôtre?
Ainsi tous deux s'humectant de grand cœur,
Ils s'enyvroient poliment l'un & l'autre.
Nôtre Bailli parle enfin le premier:
Eh bien! Lucas, quelle est donc ta détresse,
Et d'où te vient cette morne tristesse?
N'aurois-tu plus de vin dans ton cellier?
Pis que cela. Je donnerois ma cave
Et tous les vins du monde pour m'ôter
L'étrange mal qui vient m'inquiéter;
Je ne dors plus, je fis pis qu'un Esclave.
Pour t'en guérir tu donnerois ton vin!
Que diable donc est ce maudit chagrin?
Oh! j'en mourrons, Voilà parbleu du grave.
Buvons

Buvons. Or ça, qu'as-tu? J'ai . . . Couvre-toi.
Sous le respect, Monsieur, que je vois doi,
J'ai . . . que je suis cocu . . . tu viens de dire?
Je suis vraiment cocu! . . . rien que cela?
O le niais! & tu devrois en rire
Tout le premier; ce mal se passera:
Crois-moi, l'ami, va, tope au cocuage.
Vous nous gauffez; palsanguié, moi j'enrage. |
Rien que cela! tu radotes, Lucas.
Je voudrois bien vous voir en pareil cas,
Qu'on cajolât Madame la Baillive;
Que feriez-vous? hem! . . . je n'en mourrois pas.
Ne faut-il pas que cela nous arrive
Un peu plutôt, un peu plus tard? toujours
Est-il bien sûr, Lucas, que qui prend femme
De cocuage arbore l'oriflame.
Je n'entends rien à tous ces beaux discours;
Ce que je fais, c'est que je ne veux être
Cocu, Monsieur, c'est là mon dernier mot.
Ecoute un peu, tu reviendras peut-être
De ton erreur: vois-tu . . . tu n'es qu'un sot.
Grand merci soit. Oh! si tu savois lire!
Un certain Jean qui vaut mieux entre nous
Que tous les Jeans pour qui brûle ta cire;
Le Jean, ma foi, le plus savant de tous,
T'auroit appris là-dessus son système.
Tu verrois comme être cocu n'est rien.
Depuis enfin que tu crois l'être, eh bien!
Ne mets-tu pas ton bonnet tout de même?
N'entre-t-il pas aussi bien? . . . Foin de vous.
Mon bonnet entre; on entre aussi cheux nous;
Puis de ma femme . . . à mon bonnet . . . Je pense
Qu'il, est parbleu, très-grande différence.
Je n'ai besoin de tant lire pour ça,

Et ne connois ni vos Jeans ni vos Jeannes ;
Mais dans ce fait ce sont tous de francs ânes ,
Et j'apprendrois à tous ces docteurs-là.
Nôtre Bailli , tenez , vous voulez rire ;
Y gnia point là tant de choses à dire :
Je suis cocu ; je viens en ce moment
Vous en porter ma plainte en conséquence ,
Vous supplier que pour sa pénitence ,
En quatre murs on ferre mon galant.
Y ne faut plus que rendre la sentence.
Or çà , quel est le cocuficateur ?
Quoi ? . . . qui te fait cocu ? . . . nôtre Pasteur.
Bon ! poursuivons : la preuve ? j'en ai mille ;
Vous allez voir si je n'ai pas raison.
Quand le Curé s'en vient à la maison ,
Alix rit , jase , & plus alors ne file ;
Dévotement il lui touche la main ;
Veut-il sortir , la coquine l'arrête ;
Est-il sorti , je lui vois l'air chagrin :
Lorsque je parle , on me traite de bête ,
Et quand je veux l'embrasser , de vilain.
Oui , je le suis , la preuve est trop réelle ;
J'ai remarqué même au *per omnia*
Qu'il a toujours les yeux tournés sur elle.
Dit-il , par Dieu , la messe pour cela ?
Eh ! quoi , toujours rire , Monsieur Guillaume !
En vérité . . . tais-toi , pauvre cher homme ,
Et bois , voilà par trop déraisonner :
Si tu n'as pas d'autre preuve à donner ,
Va-t-en conter de tes fagots à Rome.
Il dit & boit , & laisse au cabaret
Nôtre Manant fâché du tour , Dieu fait.
Trois jours coulés à peine , il revient vite !
Ah ! ah ! Messer Guillaume ! à ce coup-ci

Pour

Pour vos biaux dits je ne vous tenons quitte;
J'ai bonne preuve, acoutez bien ceci:
Lorsque je fors, entre l'homme d'Eglise,
Et quand je rentre il fort comme un éclair.
Q'en pensez-vous? hem! faut-il que je lise
Présentement? cela n'est-il pas clair?
Eh! nôtre ami, laisse-moi, je te prie,
Je te l'ai dit, tu n'es qu'un innocent.
D'être cocu s'il te paroît plaissant,
Et que ce nom te fasse tant d'envie,
Je suis tout prêt à t'aider à l'instant;
Mais il me faut parler plus clairement,
Ou ne reviens en ce lieu de ta vie.
Et mon Bailli d'éconduire aussitôt
Nôtre Lucas, sans qu'il pût dire un mot.
De son côté le Manant à la porte,
De conjurer le Diable qu'il l'emporte.
Le lendemain, vous qui lisez ceci,
Que croyez-vous qui vint chez le Bailli?
Lucas. Comment? Oui mon lourdaud lui-même,
Plus triomphant que ne le fut César,
Quand sur son front il mit le diadème,
Et qu'il lia les Romains à son char.
Encor Lucas, dit le Bailli? Sans doute,
Et cette fois je gage qu'on m'écoute.
Eh! non parguié, je ne suis pas cocu!
Ce n'est qu'un rêve, & je n'y voyois goutte.
Pauvre Lucas! à la fin j'ai tout vu.
Hum! les coquins! que nous allons bien rire!
Y gnia plus là moyen de s'en dédire,
Et le Curé, ma foi, fera pendu.
De tous vos Jeans prônez-nous la science,
J'ai plus d'esprit qu'eux & tous vos Baillis:
Vous l'allez voir. D'accord: en conséquence

Venons au fait. De retour au logis,
Poursuit Lucas, d'un vrai ton d'éloquence,
Je ruminois à part moi quel moyen
Je trouverions pour vous prouver la chose,
De ce mic-mac le Diable étoit la cause:
J'allois, venois, sans imaginer rien,
Quand tout à coup, il me vient dans la tête
L'excellent tour . . . Eh! oui, je suis un sot;
Tudieu, quel sot! qu'on fasse ainsi la bête,
Et Dieu merci, tout ira comme il faut.
Avisez bien tout nôtre stratagème.
Voilà mon lit, me disois-je, en moi-même.
Oui . . . c'est mon lit . . . or, à n'en point douter,
C'est sur mon lit que s'ébat la friponne.
Fort bien, Lucas, l'invention est bonne.
Allons, il faut, vite, sans hésiter,
Bien doucement lever & couverture
Et matelat, & puis mettre dessous
Coquilles d'œufs *se mès* à l'aventure,
Coquilles d'œufs sans rien faire de plus
D'être dessous, & matelat dessus . . .
Eh! pourquoi là tes Coquilles? que Diable!
Au fait, au fait, quel homme insupportable!
Oh! palfanguié, laissez-nous donc finir:
Coquille d'œuf n'est-là mis à plaisir.
Entre tout doux cheux nous à l'ordinaire
Mon Papelard. moi, zeste, de sortir: . . .
C'est bon . . . je laisse, une grosse heure entière,
Mes deux Paillards à l'aise s'ébaudir . . .
Bon . . . puis je rentre, & l'autre de partir . . .
Très-bon . . . je cours vite à nôtre couchette,
Et d'enlever couverte & matelat.
Ah! voilà donc ma preuve enfin complete!
Savez-vous bien ce que sur le grabat

J'avois

J'avois trouvé? devinez: la Coquine!
Coquilles d'œufs j'y trouve, assurément:
Vous n'en doutez! mais, savez-vous comment,
Monsieur Guillaume? . . . En poudre, en poudre
fine,

Mais de la poudre à poudrer ; franchement !
 Oui , de la poudre à poudrer ! . . . notre Maître ,
 Oh ! ça , du fait êtes-vous convaincu ?
 Ne suis-je pas un fieffé Cocu ?
 Présentement j'aurai raison peut-être ?
 En poudre ! . . . En poudre , encor vous le redis ;
 Partant jugez , la parle des Baillis.
 Lucas attend l'arrêt , bouche riante.
 En poudre ! dit , avec un long soupir ,
 Notre Bailli , que cette image tente.
 Lucas . . . Eh bien ! qu'allez-vous définir ?
 Ils ont donc eu , Lucas , bien du plaisir.

LE BOUQUET DE L'AMANT,

C O N T E.

Par M. Darn . . .

D'Agnès on célébroit la fête,
Chacun du voisinage honnête
Venoit lui porter des bouquets.
Bouquets pour Agnès faits exprès.
Lindor, qui l'aimoit d'amour tendre,
Ce jour-là se faisoit attendre:
Agnès se disoit dans son cœur,
L'ingrat a perdu son ardeur!
Lindor paroît sur l'entrefaite,
N'ayant pas la moindre fleurette

A présenter à tant d'attraits.
 Nouvelle angoisse pour Agnès.
 Ne fête-t-on pas ce qu'on aime ?
 On doit lui donner son cœur même.
 Chacun de dire à nôtre Amant,
 Lindor, vous êtes peu galant.
 Voici, répond-il, mon offrande.
 Soudain, sans qu'Agnès le demande,
 Deux baisers des plus amoureux,
 Des plus vifs, des plus favoureux,
 Qu'en vain la pudeur défavoue,
 Sont collés sur sa blanche joue.
 Agnès rougit. Que faites-vous ?
 Ce qu'on peut faire de plus doux ;
 J'embellis tout ce que j'adore.
 Agnès rougissoit plus encore.
 Eh bien ! Messieurs les médifans,
 Dit Lindor, voyez mes présens ;
 Essuirai-je encor vôtre glose ?
 Je lui donne un bouquet de rose.

LES PETITS BATEAUX,

CONTE (*).

Sous le manteau de Dame Hypocrisie,
 N'a pas long-tems un Curé Barbichet,
 Avec tel art aux regards se cacheoit,
 Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie
 De soupçonner d'un péché véniel
 Nôtre Caffard. Si pourtant dans son ame,
Comme

(*) C'est le même sujet que l'*Enfantinade*, ou le Conte
des Petits Bateaux, du Tome 2 de Grécourt, p. 75 ;
 mais autrement & mieux.

Comme en un four, le Diable Azariel
Entretenoit une paillarde flamme.
Que le Bigot confessât volontiers
Femmes sans bien, laides ou décrépites,
Ne le croyez; mais dans tous les quartiers
Il choisissoit de gentes Sunamites,
Avoit sur-tout pour la fleur de quinze ans,
Propension vive & libidineuse:
De la cueillir bien connoissoit le tems,
Ne le manquoit. Fillette curieuse
De petits riens, de bonbons, de volans,
Etoit son fait: bientôt la chatemite,
Pour attirer la brebis au bercail,
Vous l'engageoit à lui rendre visite;
Bref dans sa Cure il se fit un Serrail.
Tel se montra, qu'un Père de famille,
Entre les bras du diseur de Missel,
Eût confié son épouse & sa fille,
Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.
Les rendez-vous se passoient sans scandale;
Sûr des parens, des tendrons & du lieu,
Point n'y prêchoit une austère morale,
Par-ci, par-là quelques mots du bon Dieu;
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire,
Pour éviter les griffes du malin,
Etoit d'user d'eau bien fraîche & bien claire,
Et s'en laver le soir & le matin
Certain endroit, qu'au doigt faisoit connoître
A nos tendrons si neuves jusques-là,
Que ne savoient tout ce qui pouvoit être
De bien, de mal renfermé dans cela.
Mais par les soins du béat personnage,
En peu de tems nôtre jeune troupeau,
Non sans plaisir, fit un fréquent usage

De la leçon & du petit Bateau:
 (C'étoit ainsi qu'on appelloit la chose)
 Dix fois par jour se baignoit en pleine eau.
 Le Papelard ensuite à porte close
 Prenoit un ton plus tendre & plus sucré,
 Doucetttement baisoit la Jouvencelle,
 Vérifioit . . . Et sitôt qu'à son gré
 Propre au dehors il trouvoit la nacelle,
 Zéle, ferveur à l'instant l'entraînoit
 A nettoyer le dedans au plus vîte,
 Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.
 Or devinez comment il s'y prenoit.

LE CHAPELET ET LA DISCIPLINE,

C O N T E .

Par l'Abbé Aunillon.

Une fausse Dévote, aux mœurs de Messaline,
 Avoit pendue à son chevet
 Une très-forte Discipline,
 Avec un fort gros Chapelet.
 Celui-ci dit à sa voisine:

Que faisons-nous, ma sœur, en cet horrible
 lieu?

Crois-moi, changeons de résidence.

Je fus jadis l'amour d'un serviteur de Dieu,
 Et je vois à regret qu'en ce lit on l'offense.

Ma foi, je te baise les mains,

Dit la prudente Discipline:

Je suis en ce logis moins triste, moins chagrine,
 Et je n'y rends pas moins de service aux humains.

Autre-

Autrefois du pécheur j'armoïs la pénitence ;
Je ranime aujourd'hui ses languissans desirs ,
Et celui que jadis je mettois en souffrance ,
Par mes coups redoublés , goûte mille plaisirs .
Ainsi , crois-moi , sans t'échauffer la bile ,
Restons céans , & si c'est un affront
De demeurer à ton crochet tranquille ,
Bientôt ton nom gravé sur plus d'un front ,
Te vengera d'être inutile.

Le Chapelet la crut & ne répliqua rien :
Cet espoir rétablit entr'eux l'intelligence.
Tel résiste au plaisir , parmi les gens de bien ,
Qui se rend à l'attrait d'une douce vengeance.

LA MÉTAMORPHOSE DES FILETS DE VULCAIN.

Instruit par l'indiscret Phébus ,
Le Dieu des Forgerons, en son humeur jalouse ;
Dans de rets déliés , adroitement tendus ,
Surprit un jour Mars avec son Epouse.
Tout l'Olympe assemblé , témoin de leurs ar-
deurs ,
Rit à l'envi dans cette conjoncture ;
Et le pauvre Mari , dans sa triste aventure ,
Eut pour tout reconfort les ris des spectateurs.
Mais la prude Junon , Diane la sévère ,
Minerve encor , Dame de haut savoir ,
Se plaignent qu'on leur ait fait voir
A nud cet acte humain digne de leur colère.
Alors l'Amour , qui veut tout ménager ,
Outré qu'on eût dévoilé ses mystères ,

Du

Du réseau peu discret resserrant les artères,
 En un voile fut le changer.
 Sous ce voile depuis, la savante, la prude,
 La chaste même ose tout voir.
 Et la chose & le mot n'ont rien pour nous de
 rude,
 Quand on est dans l'incertitude
 Si nous pouvons l'appercevoir.

LE CAPUCIN ET LA ROBE,

C O N T E .

Le plus savant Esculape
 Des accidens divers où s'expose Priape,
 L'autre jour, par un Capucin,
 Fut choisi pour le Médecin
 D'un mal dont il faisoit mystère.
 „ Monsieur, lui disoit le bon Père,
 Avec un air tout déconfit,
 „ Vous voyez quel est nôtre habit:
 „ Dur & pesant, sujet à la poussière,
 „ Plus mortifiant qu'une here.
 „ Mais nonobstant cet embarras,
 „ Et la frugalité de nos maigres repas,
 „ Que prescrit une règle austère,
 „ Un mouvement involontaire
 „ M'a provoqué l'érection,
 „ Et m'a fait, par la friction,
 „ D'une laine dure & grossière,
 „ Certaine excoriation
 „ Dont je ressens douleur amère,

„ Et

„Et que je vous avoue avec confusion.
Le Docteur rebattu de fadaïses pareilles,
„Cà, dit-il, mon Père, voyons:
„Vous nous contez ici merveilles;
„Mais en telles occasions
„J'en crois mes yeux & non pas mes oreilles.
Aussi-tôt le Moine fripon
Troussant son immonde jupon,
Lui fait voir un oiseau qui porte sur sa tête
Les rouges fleurons d'une crête
Qui ne croissent jamais sur celle d'un chapon.
„Ah! par ma foi, le tour est drôle
S'écria l'Esculape, en voyant le poupon.
„Père, qui vous a fait ce don,
„Vrai gibier de Pharmacopole?
C'est ma robe, dit-il; il n'est que trop certain.
„Quittez-la donc: sur ma parole,
Repliqua le railleur avec un ton malin,
„Vôtre Robe est une P
„Qui vous donnera la V

L'HEURE DU BERGER,

Par M. Ferrand.

Un Berger des Côteaux, contre un Pêcheur
de Loire,
Disputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'Amour daignoit le partager.
Un Pêcheur, disoit-il, peut-il se soulager
Quand un tendre désir le presse?
Je veux qu'il ait une Maîtresse:
Mais a-t-il l'heure du Berger?

Ah!

Ah! lui dit le Pêcheur, quelle erreur est la
tienne!

Un Berger a son heure, un Pêcheur a la sienne :
Car lorsque sur nos bords fleuris
Nous sommes avec nos Doris,
Qu'au récit de nos feux leur tendresse redouble,
Et qu'une confuse langueur
Marque le trouble de leur cœur,
Alors nous pêchons en eau trouble,
Et c'est-là l'heure du Pêcheur.

LA SOURDE OREILLE,

C O N T E .

Nicole un matin dit à Blaise :
J'avons deux lits, vas dans le tien,
Et me laisse enfin dans le mien
Me reposer tout à mon aise ;
Tu ne fais que me fatiguer.
Blaise l'entendant haranguer,
Sourit, & puis dit en lui-même :
Tout ainsi que Mars en Carême,
Me vient ce chaste compliment.
Je n'eusse osé, de peur de noise,
Le proposer à la Bourgeoise ;
Bien donc, nous allons voir comment
Chacun, sous nôtre couverture,
Nous pourrons reposer nos os.
Plaise à Dieu que l'humeur te dure,
Je te souhaite un bon repos.
Deux nuits se passent dans le calme ;
Blaise s'endort comme un sabot.

Nicole

Nicole dort, ou ne dit mot,
 Ne voulant encourir le blâme
 D'avoir son dit & son dédit.
 Nicole n'étoit pas Normande;
 Mais enfin, la troisieme nuit,
 Elle éternue, & lui demande
 S'il ne fait point quelle heure il est.
 Loin de donner dans ce filet,
 Blaïse faisant la fourde Oreille,
 Laisse douter s'il dort ou veille.
 Réponds-moi donc, ou dans l'instant
 Je vais te prendre à l'improviste.
 Blaïse alors lui dit en bâillant:
 Je dors, il est minuit; dors aussi; Dieu t'assiste.

LA CLEPSYDRE,

C O N T E .

Chez un Manant *Amontons & Picard*
 Buvoient bouteille ensemble à Vaugirard;
 Point ne parloient de procès ni d'affaire:
 Phyficiens tiennent pour l'ordinaire
 Savans devis & propos fructueux.
 Sur la Clepsydre ils disputoient entr'eux.
Picard disoit: je ne m'y fierois guere,
 Car m'avouerez que petit à petit
 L'eau diminue & le trou s'aggrandit.
 Le Rustre oyoit attentif ce langage:
 Morgué, dit-il, Monsieur l'a bien trouvé;
 Depuis fix ans que je suis en ménage,
 Ce qu'il dit là m'est tout juste arrivé.

L'IVROGNE INCORRIGIBLE,

C O N T E .

Tomba malade un Ivrogne pommé,
 Et ce martyr de la liqueur Bacchique,
 Par ses excès se voyoit consumé;
 Lorsqu'à son lit arrive un Empyrique.
 Faut commencer par renoncer au vin,
 Dit le Docteur, & sabler ma ptisanne.
 La voyez-vous! On me l'ordonne en vain;
 J'aimerois mieux mourir, ou Dieu me damne,
 Eh bien! mourez; mais du vin par moitié
 Avec de l'eau me feroit-il contraire?
 Mortel, mon cher: ah! de bonne amitié
 Avalez-moi ce julep salutaire.
 Le cruel homme & sa ptisanne aussi!
 Que je la sente: ah! si, c'est de l'absinthe.
 Pour adoucir ma peine & mon fouci,
 Que je la voye au moins dans une pinte.

L'AVE MARIA,

C O N T E .

Par M. R de B

Dans un Couvent, deux Nonettes gentilles,
 Mais dont l'esprit simple, doux, innocent
 Ne connoissoit que le Tour & les Grilles,
 Tenoient un jour propos intéressant,
 De confidence & d'amitié fort tendre.

Notez

Notez qu'aucun ne pouvoit les entendre,
L'huis étoit clos. Fillettes de jaſer,
De s'appeller & ma chère & ma bonne,
De ſe donner ſaintement un baiſer,
D'y revenir, ſans qu'aucune ſoupçonne
Que le malin les induit à ce jeu.
Jéſus, ma ſœur, dit la jeune Sophie,
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu!
Quelle Beauté! vous êtes accomplie.
Voyez ce ſein! le globe en eſt parfait.
Que ce bouton de roſe là me plaît!
J'y vois la main de la Toute-puiſſance.
Et vous, mon cœur, reprit la ſœur Conſtance,
Peut-on vous voir, & ne pas l'adorer!
Tout eſt parfait, tout en vous m'édifie.
Lors le pieux examen, ſur Sophie,
Va ſon chemin. On admire ceci,
Et puis cela; tant que par aventure
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaſir, l'examen vint auſſi.
Pieux élans, obligeamment myſtiques,
Naïſſent alors à cet objet frappant.
Ma chère ſœur, l'agréable portique!
Le beau deſſein! qu'il eſt ſimple & piquant!
Chez vous, ma ſœur, lui réplique Sophie,
Mêmes appas, mon ame en eſt ravie,
Rien de ſi beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie;
C'eſt de ſavoir un peu qui de nous deux
A plus petit ce chef d'œuvre des cieux.
C'eſt vous ma ſœur: non, ma ſœur, je vous jure,
C'eſt vous! Eh bien! prenons-en la meſure,
Nôtre Roſaire eſt tout propre à cela.
On y procède. Eh! bon Dieu! dit Sophie;

Qui l'auroit cru ? Vous l'avez , chère amie ,
Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

BRAVOURE D'UN IVROGNE,

C O N T E .

Empaqueté sur sa petite roue ,
Un malheureux restoit toute la nuit ;
Proche de-là sa garde boit & joue ;
Le Confesseur le croit mort & s'enfuit.
Vient un ivrogne qui , dans sa route oblique ,
Heurte de front au funeste poteau.
Qui m'a frappé , dit-il , d'un ton bacchique ,
Et dans la boue a jetté mon chapeau ?
Le moribond entend quelqu'un qui passe :
Mes bonnes gens , recommandez à Dieu
Un scélérat qui maintenant trépasse ;
Ah ! chien , c'est toi ! si je monte à l'essieu ,
Je t'apprendrai . . . de la moindre prière
Accompagnez mon ame qui s'en va.
Finiras-tu ! de cent coups d'étrivière
Je vais sur l'heure . . . Au bruit on arriva.
Qu'est-ce là ? qu'est-ce ? Accourez à mon aide ,
Repond l'ivrogne : il n'a plus que le tronc ;
C'est un roué qui veut que je lui cède.
Miserere Gueux , te tairas-tu donc !

LA COMMERE CHARITABLE,

C O N T E .

Par M. G.

Alix mourut. Le jour qu'au cimetière
On la portoit, une sienne Commère
Court au logis du veuf désespéré.
Après qu'on eut lamenté, soupiré
De part & d'autre, & dit la litanie
Des qualités qu'avoit pendant sa vie
La pauvre Alix, nôtre veuf saute au cou
De sa voisine, & feignant d'être fou,
Alloit beau train; mais pour troubler l'affaire
Le fort illec amene le Compère.
Quels importuns que Messieurs les Epoux!
Voisin, dit-il, vous allez un peu vite;
En autre tems, tudieu, que feriez-vous!
La femme alors, sans paroître interdite,
Repart: mon fils, ne te mets en courroux;
Faut excuser les sottises des foux.
Pour moi qui suis la partie outragée,
Et qui connois combien par la douleur,
En ce moment, sa tête est dérangée,
Je lui pardonne, hélas! de tout mon cœur.

LA JEUNE FEMME EN COUCHE,

C O N T E .

Par M. de R

Jeune tendron, pour la première fois,
Goûtoit des fruits amers de l'hyménée.
La pauvre enfant se vit presque aux abois,
Quand mit au jour sa trop chère lignée.
Son compagnon qui la voyoit souffrir:
Par saint Joseph, lui dit-il, je te jure,
Que dans la suite aimerois mieux mourir
Qu'ainsi te faire endurer la torture.
La Dame alors regardant son époux,
Lui répartit: ah! pourquoi jurez-vous!
Quoi! ce rien-là, mon fils, vous effarouche!
Je n'ai besoin de si grande pitié.
Las! on m'a dit qu'à la seconde couche
Le mal n'étoit si grand de la moitié.

LE DÉMÉNAGEMENT,

C O N T E .

Par M. P. Ʒ.

Une Nymphé jeune & gentille
Par un matin déménageoit:
Pour son petit meuble de fille
Grande voiture il ne falloit:
Un seul Crocheteur suffisoit.

Au

Au carrefour elle prit Blaise,
 Garçon robuste & des mieux faits.
 Il met le lit sur ses crochets,
 Puis à chaque corne une chaise,
 Prit la bergame sous son bras,
 Sous l'autre la nappe & les draps;
 Et se sentant encore à l'aise,
 De la main droite il prit le sceau,
 De la gauche le pot à l'eau.
 Lors alongeant, ne vous déplaîse,
 Ce qu'on ne dira point ici,
 Parbleu, dit-il, prenez ceci:
 Il est d'assez bonne mesure:
 Mademoiselle, grimpez-y;
 Et sans croter votre chaussure,
 Je vais vous emporter aussi.

LES CANTHARIDES,

C O N T E .

Par M. Pn.

Comme souvent tout s'enfile ici bas!
 Des Bernardins pâturoient en lieu gras;
 Près de leur Clos vivoient des Bernardines.
 Peignez-vous bien chaque chose en son rang:
 Un bel étang nourrissoit les Béguines;
 Une *haye* vive entouroit cet étang;
 Sur cette haye étoient des Cantharides;
 En l'air un vent qui les souffla dans l'eau;
 Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,
 Par qui l'essain fut croqué bien & beau;

Grenouille après servie au Réfectoire,
 De sa substance infecta la Nonnain;
 D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire,
 Un feu subtil, & rien moins que divin.
 Grand carillon; si qu'au bruit du tocsin
 Vinrent, non pas les pompes de la Ville,
 Mais celles-là du benoît Bernardin.
 Comme souvent ici bas tout s'enfile!

LA VEUVE INCONSOLABLE,

CONTE.

Par le même.

Un Carme étoit chez une Veuve en pleurs,
 Et de son mieux sermonoit la Matrone.
 La Rhétorique ayant semé ses fleurs,
 Le tout sans fruit, mon ribaud vous la prône
 A la façon du soldat de Pétrone,
 Une, deux, trois, quatre, cinq & six fois;
 Rien n'opéra: donc le Moine aux abois
 Sort en donnant telle pleureuse au Diable.
 Chacun s'enquiert: Eh bien! Père Courtois;
 Cette femme est, dit-il, inconsolable.

L'Y GREC,

Par M. Pn.

Marc une Bequille avoit
 Faite en fourche, & de manière,
 Qu'à

Qu'à la fois elle trouvoit
L'œillet & la boutonnière.
D'une indulgence plénière
Il crut devoir se munir,
Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint Père,
Qui s'écria: Vierge Mère!
Que ne suis-je ainsi bâti?
Va,, mon fils, baïse, prospère;
Gaudeant bene nati.

LE LACONISME,

C O N T E .

Par M. Pn.

Chez un Seigneur un Moine fut,
Le Diable apparut à sa vue:
Choisis des trois, dit-il, ou tue,
Ou bois, ou fornique: opte. Il but.
En buvant, la Dame lui plut.
Le Mari qui faisoit un somme,
S'éveille & voit le couple en rut,
Veut le tuer; mais le Saint Homme
Prend un chenet, frappe & l'assomme.
C'est où l'attendoit Belzébut.

LE MESME AUTREMENT,

Par le même.

A frère Luc, dans un Castel oisif,
Le Diable dit d'un ton impératif:
Bois, ou fornique, ou bien occis ton hôte.
Si n'obéis, je t'étrangle sans faute:
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
Le Moine alors de s'enivrer fit choix:
Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse,
Le porte-froc vous baïsa la Maîtresse,
Puis envoya l'Epoux chez ses ayeux.
Pour moi, je donne au Diable à faire mieux.

LES DEUX MALADES,

C O N T E.

Par le même.

Un pauvre Here, enfant de l'Hélicon,
Gissoit mourant à peu près sur la paille,
Et pour payer casse & Catholicon,
Dans son coffret n'avoit denier ni maille.
Un gros Banquier regorgeant de mitraille,
En même-tems étoit malade aussi.
Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci:
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer.
La Faculté vers ce lieu ne galope,

En

En l'autre part elle aime à giboyer ;
Si que bien-tôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'Histoire, & d'Astruc à Boyer,
Depuis le Cedre enfin jusqu'à l'Hyssope,
Auprès de lui nôtre Veau d'or eut tout ;
Au pauvre Diable il resta la nature.
Conclusion ; le pauvret est debout,
Et le Richard est dans la sépulture.

L'AVOCAT DISTRAIT,

C O N T E .

Par M. R. de B . . .

U n Orateur plus distrait que Menalque (*),
Sans haut de chauffe étoit venu plaider,
Contre un mari qui ne pouvoit b . . . der,
Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.
En s'escrimant l'Avocat se trouffoit,
Si qu'on voyoit son docteur qui pouffoit
Ad hominem un argument en regle,
Et fièrement levoit sa tête d'Aigle.
Son Concurrent le voyant en arrêt,
Tout de son haut cria : Maître Foret,
Babillez moins & cachez vôtre chose ;
Vous l'avez-là dans un bel appareil !
L'autre répond : nous perdons nôtre cause,
Si ta Partie en produit un pareil.

(*) De la Bruyere.

L'IVROGNE JUSTIFIÉ,

C O N T E .

Dans un accès de vin & de dévotion,
Grégoire alla prier l'un des Carmes-Billetes
De l'entendre en confession.

Eh! quoi! dit le Frocard, en l'état où vous êtes,
Vous confesser! Eh! vous n'y pensez pas.

Pardonnez-moi, Pater, j'y pense, & plus j'y pense,
Plus j'admire à part moi ce trait de ma prudence;
Car tout homme est menteur, & je le suis, hélas!

Mais j'en veux faire pénitence.

Or le vin nous corrige, *in vino veritas*:

Et je me suis mis dans le cas
De ne pas déguiser la moindre circonstance.

L A R O S E ,

C O N T E .

Par M. Blainville.

Un Damoisel, beau comme le Printems,
Alloit disant à Beauté printanière:

Tendre Rosée, usons des doux instans;
Attendrons-nous du jour l'heure dernière?

Elle n'osoit en aucune manière

Dire oui ni non. Quand ce petit mutin,
Le Dieu d'Amour, haut levant la bannière,
Les conduisit sur lit jonché de thym.

L'Amant cueillit la Rose en son matin:

L'Amante obtint d'Amour grace plénrière.

REMEDE

REMEDE CONTRE LA TENTATION,

C O N T E .

Quand de le chair le fougueux aiguillon,
Se révoltant, veut forcer sa prison,
Que faites-vous, demandoit certain Frère
A son Prieur? Je me mets en prière,
Répondit-il. Moi, je me jette à l'eau,
Dit un Béat. Moi, dit un Jouvenceau,
Parbleu, Messieurs, pour une bagatelle
Je ne fais pas chercher tant de façon;
Je vais au but, &, pour toute raison,
Au malin corps fais sauter la cervelle.

LE SCRUPULE BIEN PLACÉ,

C O N T E .

Certain Curé rencontrant son Vicaire,
Grand débauché qui courtoisoit Cataut,
Un jour de Vierge: ah! dit-il, en colère,
En ce saint jour paroître aussi ribaud!
Tu m'as promis qu'au moins quand seroit fête,
Tu t'abstiendrois . . . Je fais, dit le coquin,
Ce qu'ai promis: car n'est le tête à tête
Pour aujourd'hui, j'ai remis à demain.

LE MAUVAIS TURC,

C O N T E.

Par M. Themiseuil.

Un voyageur revenu de Turquie
Parloit des mœurs de ce pays;
Il racontoit que les maris
Peuvent quitter, choisir, prendre à leur fantaisie
Blonde & Brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaîsoit. Un de la compagnie
Se récria: Dieux! le beau règlement!
Si j'étois là, je ferois chère lie.
Que j'en aurois! Alors le regardant
Avec pitié sa femme Petronelle:
Eh! taisez-vous, vous seriez, lui dit-elle,
Un Mauvais Turc assurément.

LA SCRUPULEUSE,

C O N T E.

Par M. Blainville.

Deux jeunes femmes babilloient,
Et babillant, s'égosilloient,
Ainsi qu'oiseaux, voisins de cage.
De caquetage en caquetage,
De la Messe on vint à parler.
Où l'entendre? Il nous faut aller
Aux Quinze-Vingts. Ah! fi! Madame,
Ces

Ces Aveugles , effrontément ,
Vous y viennent à tout moment
Regarder jusqu'au fond de l'ame.

RÉPARATION BIEN FAITE,

C O N T E .

A certain Mousquetaire aimable,
Alix son honneur immola :
C'étoit aux champs, près d'une étable ;
Lucas les vit, Lucas parla.
Alix furieuse, implacable,
Devant le Juge l'appella.
Le Manant dans sa peau trembla,
Se dédit, s'avoua coupable.
Le Juge qui ne s'en tint là,
Et ne prenoit le vrai pour fable,
Dit à Lucas : homme pendable,
Qui t'a fait inventer cela ?
Il faut bien que ce soit le Diable.
Oui, Monsieur, il m'enforcela :
Je crus la chose véritable,
La voyant comme nous voilà.

LA COURONNE ET LA HOULETTE,

C O N T E .

Par M. Darn.

Rarement le plaisir fuit de près la grandeur.
Las de la divine splendeur,

Les

Les Dieux, un jour, se mirent dans la tête
 De s'amuser à cette fête :
 Les demi-Dieux eurent l'honneur
 D'être appelés. Momus, des jeux le digne Au-
 teur,

De concert avec la Folie,
 Vîte invente une Loterie,
 Où furent mis lots de toute valeur ;
 Depuis la Couronne éclatante,
 Jusqu'à la Houlette innocente.
 Je le dis de grand cœur, à la place des Dieux,
 Je fais quel lot m'eût fait envie.

Toute la Compagnie
 Prit maint & maint billet, plutôt quatre que
 deux.

Plutus étoit chargé du soin de la recette ;
 Bref, la distribution faite,
 Par le sort Jupiter fit tirer devant lui.
 Qu'arriva-t-il ? La fête fut complète ;
 La Couronne échut à l'ennui,
 Et le plaisir eut la Houlette.

L'ORIGINE DES SOTS,

C O N T E .

Par le même.

Après avoir fait ses Ouvrages,
 Bien pétri, façonné, moulé
 Des humains les froides images,
 Prométhée au Ciel envolé,
 Admis à la Cour éternelle,

Ravit

Ravit cette flamme immortelle,
Dépôt du séjour étoilé;
Puis sur ce globe rappelé,
Sur quelque image préférée,
Retouchée encor de ses doigts,
(On ne fait trop pourquoi ce choix)
Répandit la flamme sacrée.
Aux autres simplement il dit:
Soyez. De-là tous les Sots furent,
Et rien de plus. Les gens d'esprit
Seuls dans ce bas monde vécurent.

LE MISOGAME,

CONTE.

Dans une compagnie avec emportement,
Albin se déchainoit contre le mariage;
Il foutenoit impudemment
Que l'hymen & le cocuage
N'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout
homme sage
Du beau sexe devoit toujours se défier.
Laissez le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine: il est comme son père,
Qui, s'étant entêté de la même chimère,
N'osa jamais se marier.

L'EVE.

L'EVESQUE *IN PARTIBVS*,

C O N T E .

Près de Therese, jeune fille,
 Alerté, fringante, gentille,
 Un Prélat, suppôt de Cypris,
 Sentoit soulever sa mandille.
 Déjà de sa grandeur les doigts saints & bénits
 Visitoient de l'Amour les plus secrets réduits.
 Que faites-vous, lui dit Therese?
 Quel égarement! Quel abus!
 Moi, dit l'Evêque *in Partibus*?
 Je visite mon Diocèse.

LES DEUX CLYSTERES,

C O N T E .

Cloris, tandis qu'à vôtre Père,
 Diaforus donne un Clystère,
 Vous en recevez un d'un jeune Praticien.
 Mais que ces anodins différent l'un de l'autre!
 Vôtre Père à l'instant est délivré du sien;
 Et vous ne le ferez que dans neuf mois du
 vôtre.

L A M U E T T E ,

C O N T E .

Avec sa Femme, avec sa Belle-mère,
 Faisoit voyage, un certain Egrillard;
 Mais à l'auberge on arrive si tard,
 Qu'un lit sans plus leur offre l'hôtelière.
 La Belle-mère, à ce discours pâlit,
 Et de son Gendre obtint, peur de méprise,
 Que si tous trois ont gîte au même lit,
 Entre elle & lui, sa Femme sera mise;
 Clause ambiguë insérée au traité.
 Après souper, chacun se déshabille,
 Se couche, & prend le poste concerté.
 Dormoient à peine, & la Mère, & la Fille,
 Que le Ribaud passe au meilleur côté;
 Puis vous fourbit l'agréable femelle
 Qui l'occupoit: l'autre s'éveille, & dit
 A son Epoux: c'est, Maman, chien maudit.
 Le Gars répond; eh! que ne parle-t-elle?

L E G A R S D I S P O S ,

C O N T E .

Par M. D

Dame Alison accusoit sa commère,
 D'avoir forfait avec Frère Mathieu.
 Où, dit un Gars? où, dans ce même lieu,
 Moi le voyant. Quoi? vous vîtes l'affaire?

Tome IV.

P

Entié-

Entièrement. Après, que fit le Frère?
 Rien que cela, continue Alifon.
 Rien? rien du tout? Oh! de par Saint Pancrace,
 Reprend le Gars, avec dévotion,
 Voudrois trouver semblable occasion,
 Bien, sur ma foi, me paîriez vôte place.

LA RÉPONSE IMPRÉVUE,

C O N T E .

Certain Epoux, peu fait au mariage,
 Tangoit un jour sa dolente moitié,
 Et se plaignoit que Messer cocuage
 Dans sa maison mettoit souvent le pié.
 La belle Alix pleuroit, c'étoit pitié...!
 Sur quoi, lui dit Messer Bon: ça, mignone,
 Ne pleure plus; cette fois te pardonne:
 Faisons la paix, bien veux tout oublier...
 Pas ne cessoit Alix de larmoyer.
 Je me repens, s'écria la pauvrete:
 Je me repens... de quoi, poursuit l'Epoux?
 D'avoir laissé la main gauche imparfaite
 A cet enfant, que Jean m'a fait pour vous.

LA CHOSE IMPOSSIBLE,

C O N T E .

Maitre Jupin avec la belle Alcmene,
 D'Amphitrion jouoit le rôle au mieux;
 Baifers

Baisers donnés , puis rendus par centaine ,
Du gentil couple entretenoient les feux.
Pas ne dormit Alcmene , je vous jure ;
La bonne Dame étoit faite à ce jeu
Befoin très-fort , est d'être Diable , ou Dieu ,
Pour jusqu'au bout pousser telle aventure.
Enfin , après maints baisers de retour ,
Maints doux ébats , le Galant lâcha prise . . .
Qu'avez-vous donc , dit Alcmene surprise ?
Quel mal vous point ? En chemin rester court !
Si bien alliez ! continuez de grace ;
Encor Ne puis fournir à vôtre amour ,
Reprend le Dieu : trop éprouve en ce jour ,
Qu'à cettui jeu Femme n'est jamais lasse.

LE NEGRE, ET LA VILLAGEOISE,

C O N T E .

Un grand coquin de Negre , allant
Par monts & par vaux , dans un champ
Fait rencontre d'une Fillette ;
Fillette naïve , & simplette.
L'homme noir , friand du déduit ,
De dire ; l'aventure est bonne :
Dessus cette blanche personne ,
Je vais m'ébaudir un petit.
Dieu nous l'envoye , & cela dit
De courre fus. Nôtre innocente ,
Que soudain frappe l'épouvante ,
De le prendre pour le Démon ,
Et dans les bleds cachant sa tête ,
De présenter le croupion.

„Je meurs cent fois . . . je suis . . . je suis . . .
Allons, Monsieur, le Postillon s'ennuye.
„Que me veut ce lourdaut ? Le cheval vous
attend.
„Le cheval ? est tout prêt . . . Tu rêves, mon
enfant,
Qu'on le ramène à l'écurie.

LE PREMIER COUP DE VESPRES,

C O N T E .

Un Cordelier exploitoit gente None,
Qui paroissoit du cas se soucier:
Presto, presto, disoit le Cordelier,
Haut le gigot, le coup de Vêpres sonne.
Ne vous troublez, lui répartit la bonne,
Ami, ce n'est encor que le premier.

L'IROQUOIS EN FOIRE,

CHANSON.

Sur l'Air: *Pour bouquet, belle Rollin, &c.*

PAR LE P. B . . . J.

A la Foire me voici ;
Dieu ! quel monde est celui-ci !
Je ne vois que gens
Allans & venans ;
Chacun fait son emplette ;
Je vois qu'on offre tout céans :

P 3

Mais

Mais il faut qu'on l'achette,
Morbleu,
Mais il faut qu'on l'achette.

L'un vous dit: Monsieur, prenez;
Et l'on sous-entend, donnez.
Ici rien pour rien,
Le tien & le mien,
Sont les deux seuls mobiles:
A ce prix, est-ce un si grand bien
D'avoir bâti des Villes,
Morbleu,
D'avoir bâti des Villes?

Lâches prévaricateurs,
L'intérêt gâte vos mœurs;
Chez vous sur ce pié,
Droiture, amitié,
Ne sont plus en usage;
Et vous nous laissez par pitié
L'innocence en partage,
Morbleu,
L'innocence en partage.

Gardez-bien, Peuples polis,
Les vices vos favoris:
Noirceurs, trahisons,
Maux de cent façons,
Ils sont tous à vos gages;
Ne nous donnez plus de faux noms,
Vous êtes les sauvages,
Morbleu,
Vous êtes les sauvages.

A consulter vôtre orgueil ,
On vous verroit d'un autre œil.
Ce peintre flatteur
Vous peint dans le cœur
Meilleurs que nous ne sommes.
Moi je ne vous fais pas l'honneur
De vous croire des hommes,
Morbleu,
De vous croire des hommes.

Chez mes confrères les ours,
On voit moins de méchans tours ;
Moins cruels que vous,
Moins fiers, moins jaloux,
Chez les ours on s'entr'aime ;
Les François plus humains, plus doux ,
Ont un autre systême,
Morbleu,
Ont un autre systême.

Mais laissons-là ce propos :
Marchands, ouvrez vos ballots.
Que de pompeux riens !
O Ciel ! que de biens,
Dont je n'ai point affaire !
De grace, laissez-moi les miens ;
Gardez vôtre misère,
Morbleu,
Gardez vôtre misère.

Vôtre luxe dangereux
Vous a rendus malheureux ;
Quoi ! foibles humains,
De vos propres mains,

Vous forgez vos entraves !
Nous sommes de vrais souverains,
Vous êtes des esclaves,
Morbleu,
Vous êtes des esclaves.

D'où font nés tant de besoins ?
De vos arts & de vos soins.
Vôtre seul esprit
Fomente & nourrit
Vôtre délicatesse.

L'Iroquois libre, qui s'en rit,
Foule aux pieds la richesse,
Morbleu,
Foule aux pieds la richesse.

Toute votre vanité
Vaut-elle ma liberté ?
Au fond des déserts,
Sans peur des revers,
Je vois brûler ma hutte ;
Mon cœur même de l'Univers
Ne craindrait pas la chute,
Morbleu,
Ne craindrait pas la chute.

Dans la Foire, beaux Esprits,
Vos livres sont à tout prix.
L'avide Imprimeur
Et le pâle Auteur,
N'ont chez nous gain ni gloire ;
Et l'instrument de ma valeur
Ecrit seul mon histoire,
Morbleu,
Ecrit seul mon histoire.

Philo-

Philosophes orgueilleux,
Vos écrits sont merveilleux.
Mais, en vérité,
Je suis enchanté
De ne les pouvoir lire;
Le bon sens par vous maltraité,
Dans nos bois se retire,
Morbleu,
Dans nos bois se retire,

Que faites-vous, beaux parleurs?
Vous semez par-tout des fleurs.
En tours bien tissus,
En mots ambigus
Vôtre esprit se distille;
Mon silence seul en dit plus
Que vôtre pompeux style,
Morbleu,
Que vôtre pompeux style.

Mon habit choque vos yeux;
Mais le vôtre sied-il mieux?
Tout cet attirail,
Fruit d'un long travail,
Vous rend la tête folle.
Quoi! vous filez jusqu'au *métail*,
Pour parer une Idole,
Morbleu,
Pour parer une Idole!

Il faut, pour flatter vos goûts,
Mets exquis, fausses, ragoûts:
Mais vôtre santé,
Malgré café, thé,
S'use dès la jeunesse.

Au prix de la sobriété,
J'achette la vieillesse,
Morbleu,
J'achette la vieillesse.

Malgré tous vos Médecins,
Jamais on ne vous voit sains.
Mourez dans leurs bras :
De votre trépas,
Ils tirent leur parure.
Inferfés, je ne vous plains pas :
Ils vengent la Nature,
Morbleu,
Ils vengent la Nature.

Nous vous voyons aux combats,
Francois, aussi délicats :
Prisonniers charmans,
Tous sentimens
Dévoilent bien votre ame
Pour moi je brave les tourmens ;
Je chante dans la flamme,
Morbleu,
Je chante dans la flamme.

Marchands, fermez vos paquets ;
Je fais vivre à peu de frais.
J'ai tout & n'ai rien ;
Laissez-moi mon bien,
Mon heureuse indigence.
Vos désirs font votre lien,
Et j'ai l'indépendance,
Morbleu,
Et j'ai l'indépendance,

L'EPICURISME,

CHANSON,

Par M. S...

Vous qui du Vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Epicure pour guide,
Et la Nature pour flambeau :
Il n'invente point de systèmes,
Il ne fait que bannir l'erreur ;
Et si nous rentrons en nous-mêmes,
Epicure est dans notre cœur.

La Nature prudente & sage
N'a jamais rien produit envain ;
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enseigner, la Nature
Nous a fait présent du désir ;
Par une route toujours sûre,
Il nous mène droit au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être,
Quand il cesse d'être goûté :
La débauche ne peut paroître,
Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse,
L'Amour soit fils du sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjouement.

Ton

Ton cœur est épris de Thémire;
 Thémire est sensible à son tour.
 Tous deux, dans un commun délire,
 Cueillez les roses de l'Amour:
 A servir de si douces flammes,
 Employez l'été de vos ans,
 Et que l'ivresse de vos ames
 Se joigne à celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
 Se temperent avec Vénus;
 Que les glaces de la vieillesse
 Se réchauffent avec Bacchus.
 Profitons de l'instant qui passe,
 Il va malgré nous s'envoler:
 Remplissons-en du moins l'espace,
 Puisqu'on ne peut le reculer.

LE BON USAGE DE LA VIE,
 CHANSON ANACREONTIQUE.

Par Ag . . .

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

Je n'ai pour toute maison
 Qu'une simple & pauvre chaumière,
 Que dans le pays Gascon
 On nommeroit Gentilhommière.
 Là, loin du bruit & du fracas,
 Sans chagrin & sans embarras,
 Dans une heureuse obscurité,
 Je jouis de la liberté.

J'ai

J'ai dans ce même canton
Une vigne pour héritage ;
J'en prends sur moi la façon :
Les Dieux bénissent mon ouvrage.
De ce bien j'use de mon mieux,
Je ne garde point de vin vieux ;
La fin de mon dernier tonneau ,
M'annonce toujours le nouveau.

Quand mes amis sont chez moi,
Ils pensent que je les régale ;
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chère si frugale.
A table ils paroissent contens ;
Nous y buvons fort & long-tems.
Je ne m'y mets que le dernier,
Et je m'enivre le premier.

Trop penser est un abus :
Qui prévoit tout, est misérable.
Le passé ne revient plus,
L'avenir est impénétrable.
Le présent seul est le vrai bien :
Songeons à l'employer si bien,
Que d'un plaisir qui va passant,
Un autre renaisse à l'instant.

Que la fortune à son gré
En impose à ceux qu'elle joue ;
Assis au dernier degré,
Je vois de loin tourner sa roue.
Cette Déesse avec éclat,
Souvent revêtit un pié-plat :
Je ris de toutes ses erreurs,
Et je renonce à ses faveurs.

Du

Mais plus heureux encor si ma Philosophie
En faveur de mes feux t'en inspiroit l'envie!

L'Etre puissant qui créa l'Univers,
Le remplit avec soin de mille biens divers;
Ce divin Artisan, Auteur de la Nature,
De son habile main ébauchant un tableau,
Auroit-il fait un ouvrage si beau,
Pour n'offrir aux humains que des biens en peinture?

Non: ces biens sont réels. Gloire, profit plaisirs,
De l'homme tour à tour font flotter les désirs.

La gloire captive le sage,
Avec les insensés les plaisirs il partage;
Et tout ce qu'il met à profit,
Est le tems précieux qui fuit.

Son cœur né pour l'amour ne peut être insensible;
Pour soumettre celui d'une Belle inflexible,

Pour venir à bout d'être aimé,
Tout lui paroît permis, tout lui devient possible.
Aux charmes de l'amour s'il se trouve sensible,
D'une brutale ardeur il n'est pas enflammé,
Toujours soumis auprès d'une maîtresse,
Il aime avec délicatesse.

Par des soins complaisans, par la plus vive ardeur,
Si lui-même s'empresse

De mériter la dernière faveur,
Il la compte pour rien, s'il ne l'obtient du cœur.
Toujours peu satisfait, si le goût n'affaïsonne,
Les présens que l'Amour lui donne.

Dès qu'il craint de laisser amortir ses désirs,
De mille petits riens il se fait des plaisirs;
Dans le plus vif transport d'une ardeur mutuelle,
Dans le plus doux ravissement,

Soumettre

Soumettre un cœur tendre & fidele,
Est l'unique plaisir qui le flatte en aimant.
Dès que sa maîtresse est ingrate,
Des attraits de la volupté
Son noble cœur n'est plus tenté;
Ses charmes les plus doux n'ont plus rien qui le
flatte:

A ce revers le sage est préparé,
Et du sexe enchanteur la facile inconstance
Ne le trouble ni ne l'offense.
Pour réparer son tems à l'Amour consacré,
Quelquefois entouré de flacons à la glace,
Sous un ombrage frais on le voit avec grace,
Rire avec ses amis, & mêler à propos
Un peu de sel Attique avec quelques bons mots.
D'une Amante infidelle il se souvient à peine;
A ses premiers plaisirs sa raison le ramene:
Elle parle, il l'écoute, & gaillard & dispos,
D'une ingrate Beauté méprisant les caprices,
Il revient goûter les délices
Et de l'étude & du repos.

Tels on vit autrefois, sous le regne d'Auguste,
Rians & badinans, pensans & parlans juste,
Gais & contens, souper chez Lucullus
Les Tulles, les Catons avec les Lentulus;
Et tels on vit encor les Sages de la Grece,
Dans le vin sans scrupule, égayer leur sagesse;
Et volant comme nous de désirs en désirs,
Aller, aux doux accords d'un instrument rusti-
que,

Pour trouver de nouveaux plaisirs,
Figurer à leur tour dans la danse Pyrrhique,
Et chez eux revenir, après ces passe-tems,
Ecrire, étudier & méditer long-tems.

Qu'on

Qu'on ne me dise pas que dans leurs cœurs de
glace,
Mal-aisément l'Amour se trouvoit une place:
Erreur; ils ont aimé, mais délicatement;
Et quand on aime avec délicatesse,
L'amour n'est pas une foiblesse;
Sans cesser d'être sage, on peut bien être Amant.
Mais Amans délicats, ils prouvoient leurs ten-
dresses
En expirant d'amour aux pieds de leurs maî-
tresses.

Bien loin que d'un plaisir brutal
Ils fissent, en aimant, leur bonheur capital,
Livrés au doux penchant qu'inspire la Nature,
Ils brûloient d'une flamme aussi vive que pure.
Ces Héros recherchoient la dernière faveur
Comme un gage assuré de l'abandon du cœur:
Sans de la volupté la jouissance pleine,
La conquête du cœur leur sembloit incertaine.
Le Sage en veut au cœur; là vont tous ses tran-
ports,

Et s'il n'en est le maître, il dédaigne le corps.

Quand par ces douces sympathies,
Par ces charmes secrets, ces invisibles nœuds
Si chers aux âmes assorties,
Un cœur cede au pouvoir qu'ont sur lui deux
beaux yeux,
Le corps a peu de part à ces tendres allarmes;
Ces sentimens discrets, ces soupirs & ces larmes,
Qui de ce cœur épris excitent les desirs,
Caused la peine ou les plaisirs.

C'est en faveur du cœur que le corps s'intéresse:
Ministre de l'Amour, fier, mais capricieux,
C'est en prouvant l'excès de l'ardeur qui le presse,

Qu'il engage un cœur tendre à soulager ses feux.
Si le vice jamais ne ternit sa victoire,

Si jamais par la volupté
Le Sage loin de lui ne se trouve emporté,
Il acquiert, en aimant, une nouvelle gloire.

Le plaisir n'est pas un poison
Que doive craindre la raison.
Eh quoi! des animaux feroit-il le partage?

Et l'homme seul, triste & sauvage,
Leur Souverain, dit-on, établi par les Dieux,
Flatté de ce vain avantage,
N'oseroit-il de même qu'eux
Devenir, sans crime, amoureux?

Par une Loi bisarre & dure,
Pourquoi faut-il des Dieux qu'il craigne le cour-
roux,

En suivant un penchant si doux,
Qu'en le formant lui donna la Nature?
Une jeune Beauté, dont les traits ravissans
Séduisent mon cœur & mes sens,
Ne brille-t-elle sur la terre

Que pour leur faire une cruelle guerre;
Et ne pourrai-je pas dans mes transports pressans,
Grand Dieu! sans craindre ton tonnerre,
Jouer en paix de tes présens?

Brûlant d'une soif infernale,
Suis-je ici bas comme Tantale,
A la source des biens dont je puis m'enivrer,
Sans pouvoir me désalterer?

Non, non, la raison qui m'éclaire,
Contre une peine trop sévère
Peut à bon titre murmurer.

Que me servent les biens que tu prétends me
faire,

Et

Et ces plaisirs auxquels tu sembles m'inviter,
 Si, sans mériter ta colere,
 Je ne saurois en profiter?
 En vain un Souverain s'apprête
 Aux Seigneurs de sa Cour à donner une fête,
 Si tous les conviés à son banquet royal
 Ne peuvent, suivant leur attente,
 Goûter des mets que leur présente
 Ce Prince bon & libéral?
 Quelle feroit son injustice,
 Si, par un sanguinaire arrêt,
 Il les faisoit, au sortir du banquet,
 Périr tous du dernier supplice!
 C'est à ce terrible portrait,
 Auteur de la Nature, & mon père & mon maître,
 Qu'on veut te faire reconnoître.
 Dois-je donc craindre ton bienfait?
 Ah! vainement par ta magnificence
 Tu fais éclater ta puissance,
 Si je ne puis en liberté
 Jouir des fruits de ta bonté.

LE MARI IMPRUDENT,

C O N T E .

Il est de certaines matieres,
 Dont les plus ignorans sont les plus satisfaits.
 Le petit Conte que je fais,
 Vaut mieux que dix preuves entieres
 Un Mari pour savoir, après maint embarras,
 Si sa femme, un peu trop d'humeur à vouloir
 plaire,

Q 2

Ne

Ne l'avoit pas fait le confrère
 De force honnêtes gens que je ne nomme pas,
 Enfin, après dix ans d'étude
 A se tirer d'inquiétude,
 Sans pouvoir contenter sa folle passion,
 S'avisa d'une invention
 Qui l'éclaircit d'un point à son repos funeste.
 Ce curieux, un soir, entrant dans sa maison,
 Leve les mains au ciel, il soupire, & le reste.
 Sa femme veut d'abord en savoir la raison:
 Vous pouvez bien juger qu'elle vint au plus
 vite

Tâter le pouls de l'hypocrite.
 Non, ma femme, dit le mari,
 Je n'ai ni fièvre ni migraine;
 Plût au ciel! j'en serois plus promptement guéri,
 Que du chagrin qui fait ma peine.
 Il pleure là-dessus; elle veut tout savoir;
 Elle le flatte, elle le prie,
 Pleure avec lui de compagnie,
 Et feint le plus grand désespoir.
 Eh bien! vous le saurez, dit alors le bon homme.
 Il est arrivé ce matin

Un Devin important, que partout on renomme
 Comme le mieux instruit des décrets du Destin:
 Chacun va pour le voir, & l'affluence abonde.
 Enfin, mon cœur pour trancher cour
 Voyant que tout le monde y court,
 Je me laisse entraîner à la foule du monde.
 Mais hélas! nous voyant en grand nombre as-
 semblés,

Jettant les yeux sur près de mille,
 Tremblez, nous a-t-il dit, tremblez:
 Je viens de consulter l'astre de votre Ville.

On

On crut qu'il annonçoit la recolte stérile
Et de nos vins & de nos bleds.

Hélas ! non , c'est bien autre chose

Que le Devin nous a prédit ;

Il nous a menacé d'une métamorphose ,

Et voici comme il nous l'a dit.

Ceux dont , par l'influence aux maris trop fatale ,

Les femmes ont fait brèche à la foi conjugale ,

Auront . . . Ah ! Qu'auront-ils ? lui dit sa femme , Eh bien ! . . .

Ici la force m'abandonne ,

Poursuit-il : ces maris , avant que minuit sonne ,

Auront , hélas ! auront une tête de chien.

Est-il vrai ? l'étonnant prodige ,

Dit-elle , tremblante d'effroi !

Mais après , revenant à foi :

Qu'avez-vous tant qui vous afflige ?

Ingrat , doutez-vous de ma foi ?

Non , répond le mari , je ne crains pas pour moi ;

A mes yeux vôtre vertu brille ;

Je me vois dans tous mes enfans.

Mais si cela touchoit quelqu'unde nos parens ,

Quel deshonneur pour la famille !

Que diront les honnêtes gens ?

Le reste du discours ne fait rien à l'affaire ;

Ils se couchent à l'ordinaire :

Si le mari dort , l'histoire n'en dit rien.

Mais pour la femme , on fait , qu'en lui touchant
la tête ,

Son ambulante main faisoit fréquente enquête ;

Le sujet , vous le sentez bien ;

En faut-il dire davantage ?

C'étoit pour voir si son visage

S'allongeoit en museau de chien.

Tandis qu'elle mesure, & voit si ses oreilles
Sont encor aux fiennes pareilles,
L'homme remue, & la femme d'abord
Se retire & fait l'endormie,
Et fait si bien qu'elle s'endort,
Sans songer à la prophétie.
Elle dormoit profondément,
Quand le mari subitement
Lui porta l'effroi dans l'oreille,
Par une espece d'aboyement.
La pauvrette en sursaut s'éveille,
Saute du lit légèrement,
Crie: à l'aide, miséricorde!
Dans la crainte qu'il ne la morde;
Et réfléchissant sur le cas
Qui lui fait voir sa honte toute prête,
Elle soupire, & dit à demi-bas:
Faut-il que par ma faute, hélas!
Mon mari soit devenu bête?
Le bon homme en fut plus qu'il n'en vouloit
savoir.
Heureux s'il eût toujours resté dans l'igno-
rance!
Cette Histoire nous fait bien voir,
Qu'il est certain secret, dont mal nous prend
d'avoir
Une trop sûre connoissance.

L'ACCOMMODEMENT DE LA VÉRITÉ ET DE LA CHARITÉ,

C O N T E .

Par M. Pn.

La Vérité, la Charité,
Si rares au Siècle où nous sommes,
Etoient le plus beau don qu'eût fait le Ciel aux
hommes,

Avant qu'ils l'eussent irrité.

Mais ces aimables Sœurs ont quelquefois querelle ;

Le plus habile a peine à les concilier.

L'une est toujours ardente, & signale son zèle ;

L'autre est inexorable, & ne sauroit plier

S'il faut prendre parti, le choix est difficile :

Voyons de quelle adresse, à franchir ce pas là,

Sut user un Docteur habile,

De l'Ecole de Loyola.

Dans Paris, une jeune Fille,

Héritière d'un gros Banquier,

Etoit l'honneur de sa famille,

Et l'ornement de son quartier.

Plus d'un Galant cherche à lui plaire ;

Mais entre les devoirs rendus

Près de la Fille & de la Mère,

Les soins d'un jeune Mousquetaire

Semblent les plus ardents & les plus assidus.

La Mère prudente, attentive,

Juge à propos d'entrer en explication,

Et d'une recherche si vive
Approfondit l'intention.
Ma vue est toute légitime,
Répond fierement l'Amoureux;
Si je puis devenir heureux,
Ce ne fera pas par un crime.
Faut-il quelque éclaircissement
Sur mes moyens, sur ma Noblesse?
Chez le Père Recteur de la Maison Professe,
On peut en avoir aisément.
Quoi! le Père Recteur? dit la bonne Maman:
Le témoignage est bon. Je connois sa droiture,
Et j'aurois pour son sentiment
Même foi que pour l'Ecriture.
Ces mots, au cœur du jeune Amant,
Font luire un rayon d'espérance.
Il vole, sans perdre un moment,
Au Couvent de sa Réverence.
„ Cher Père, lui dit-il, mon sort est en vos mains;
„ Un mot de vôtre part, contraire ou favorable,
„ Va bien-tôt de tous les humains,
„ Faire le plus heureux, ou le plus misérable.
Il s'explique, & le Père est touché vivement
D'un discours que l'Amour rendit plus pathé-
tique,
Que tous ceux qu'enfanta l'art de la Rhétori-
que.
„ Je suis à vous, dit-il; mais j'ignore comment . . .
„ Ecoutez, reprend-il, je roule une pensée
„ Qui va vous paroître insensée,
„ Mais qui peut à vos vœux servir utilement.
„ Je connois un Richard jaloux à toute outrance,
„ Et qui, pour échapper au Destin des Cocus,
„ Offre cinquante mille écus.

„ A

„A quelque homme de confiance,
„Qui de sa chère Epouse assure l'innocence
„Par de sages avis, par son inspection;
„Mais à cette condition,
„Que, pour son entière assurance,
„Cet Argus se soumette à l'opération,
„Qui n'est pas si commune en France
„Que chez certaine Nation.
„Si cet Emploi suffit à votre ambition,
„: Vous en aurez la préférence
„O l'admirable expédient,
„Pour avancer mon Mariage,
S'écria nôtre Adolescent!
„Morbleu, pour les Trésors qu'on puise en
Orient,
„Pour tout l'or que roule le Tage,
„Je ne livrerois pas ce gage . . . ,
„Moderez ce transport, dit le Père en riant,
„Et foyez moins impatient;
„Je ne perds pas encor courage.
Au domicile du Recteur
Paroît bientôt la bonne Mère;
C'étoit son Conseil ordinaire,
Et peut-être son Directeur.
Elle parle, elle questionne.
„Du jeune homme, dit-il, j'estime la personne,
„Et respecte l'extraction;
„Elle est depuis long-tems avec distinction
„Sur les rives de la Garonne.
„Quant à ses revenus, je n'en suis guere au
fait;
„Mais je suis assuré qu'il possède un Effet
„Dont il a refusé quinze mille pistoles.
La Mère est satisfaite, & donne des paroles.

Les vœux de nôtre Amant sont bientôt exaucés,
 Et les Nôces se font, sans ces dépenses folles,
 Sans ces apprêts vains & frivoles,
 Dont la plûpart des Grands sont trop embar-
 rassés.

Tout rit dans le nouveau ménage:
 Sur la fin d'un repas, où regnoit la gaité,
 Le Recteur s'applaudit de sa dextérité
 A conduire un pareil Ouvrage.
 Il fait voir que sa Charité
 A bien joué son personnage,
 Sans offenser la Vérité.

La Maman en rit peu: la bonne créature
 Voit d'un air assez consterné,
 Que l'effet de son Gendre est d'une autre na-
 ture

Qu'elle n'avoit imaginé;
 Et contre le Recteur à demi-bas murmure.
 „Pourquoi, disoit-elle en secret,
 „Ne convertir en or ce précieux effet?
 „Pourquoi cette offre refusée?
 „Oh! que l'échange me plairoit!
 Mais on prétend que l'Epousée
 N'en eut pas le même regret.

LE PIRATE,

CONTE.

Amour souvent se niche dans le froc:
 Nonnains toujours n'ont pas des cœurs de
 roc.

Guimpe & beguin sont de foibles barrières;
 Voile,

Voile, Cordon, Cilice & Chapelet
Ne font point peur à Chevalier discret,
Qui fait jouter de toutes les manieres.
Murs vainement prêtent leur épaisseur;
Grille de fer défend mal la pudeur.
Quand Cupidon, signalant sa puissance,
Pour se jouer l'attaque quelquefois,
Traits enflammés la mettent aux abois:
Elle se rend sans faire résistance;
Et dans Couvent, comme ès Cours des grands
Rois,
Filles y font en terribles arros.
Oyez ceci, vous qui voulez apprendre
Comment tel cas se peut appercevoir:
Mon désir est de le faire savoir,
Si vous avez le dessein de m'entendre.

Au fond d'un val, non fort loin de la Mer,
Dans les enclos d'un vaste Monastere,
Nonnes vivoient en destin très-amer;
De voir couler leurs beaux jours sans rien faire.
Or il avint qu'au rivage prochain,
Un Corsaire fit un larcin
Qui fut suivi de son naufrage;
Sa nef vint se briser contre un roc du rivage,
Puis dans l'abîme se plonger;
Par bonheur il savoit nager,
Et gagnant le bord avec peine,
Après avoir repris haleine,
Fatigué des flots & du vent,
Il suit le chemin du Couvent,
Sans savoir quelles gens y faisoient leur retraite.
Il y frappa: d'abord on vient l'interroger.
Une Nonnain, jeune & bien faite,

Eut

(C'étoit un délicat morceau,)
Elle ne parut pas moins belle.
On commença par les remerciemens;
L'Etranger en favoit bien faire.
Un cœur, qui s'attendrit, ne se contente guere
D'une foule de complimens.
La Nonnain dans ce lieu n'étoit pas nécessaire;
Un ordre de l'Abbesse aussi la fit sortir.
Elle commençoit à s'y plaire;
Mais pour quelque moment il en fallut partir.
Dès que la porte fut fermée:
Vous souffrez, dit l'Abbesse, il faut vous re-
poser,
Le Galant connut bien qu'il pouvoit tout oser:
Les Nonnes par le monde ont bonne renommée.
Il ne fallut pas grand effort:
La guimpe se levoit, on respiroit plus fort,
Les yeux brilloient; l'heure étoit arrivée,
Que la place au vainqueur alloit être livrée.
Mais sur cet endroit du tableau
Il est fort à propos de tirer le rideau.
La Sœur revint quelques momens ensuite,
Lasse de garder le Mulet;
A la tentation Satan l'avoit induite,
Quoiqu'elle eût un grand Chapelet.
L'Abbesse lui fit place, & gagna sa Cellule.
L'inconnu, pour payer son hospitalité,
Lui fit un compliment tout plein de piété;
Elle ne fut pas incrédule.
Après, elle le fit coucher,
Et fut trouver la jeune Abbesse
Qui ne songeoit pas à pécher,
Et rendoit grace au Ciel de sa grande tendresse.
Vous avez fait, Madame, une bonne action:
Quel-

Quelque Saint vous a pris en sa protection,
Lui dit la Sœur douce & flatteuse.

Hélas ! que vous êtes heureuse !

On ne peut faire trop de bien,

Reprit l'Abbesse fatiguée :

Charité du péché fait rompre le lien ;

Aux pauvres affligés il faut donner retraite.

A la nuit succéda le jour.

A peine étoit-il de retour,

Qu'on fut visiter le Corfaire.

Tels soins ne lui devoient déplaire :

Mais le secret toujours ne pouvoit pas durer :

Des Nonnains de ce lieu la troupe étoit nombreuse.

Enfin, pour éviter quelque histoire fâcheuse,

Il fallut bien se séparer.

Ce ne fut pas sans répandre des larmes,

Où l'inconnu trouva de nouveaux charmes.

Il promit tendrement de revenir un jour,

Et de conserver son amour.

On ne le crut pas homme à dire une imposture

Il retourna s'exposer sur les flots ;

Et pour finir le Conte, il faut dire en deux mots

La suite de cette aventure.

Quelques mois après son départ,

Avec étonnement on vit enfler l'Abbesse ;

Elle en rougit aussi, mais c'étoit un peu tard

S'appercevoir de sa foiblesse.

Neuf lunes achevoient leur cours,

Quand une cruelle colique,

Que d'abord on crut néphrétique,

Effraya les Nonnains & menaça ses jours ;

Pour soulager sa peine, on mit tout en usage :

Les

Les vieilles lui crioient, courage;
Les jeunes plaignoient sa douleur.
Mais, comme avec le tems il n'est rien qui n'é-
clate,
On vit naître, non sans terreur,
Un gage bien formé de l'amoureux Pirate.
Après d'inutiles discours
Sur cette affaire d'importance,
Il fut conclu de garder le silence,
Et du petit Corsaire on conserva les jours.
Mais une Nonne scrupuleuse
Le dit dans sa confession,
Et de sa pitié généreuse
L'Abbesse enfin reçut rude punition.

IL L'Y METTRA,

CONTE.

Par M. D

Mieux qu'aucun Roi, fût-ce le Roi de France,
Monsieur * * * ; vous êtes obéi;
Il est bien vrai que le seul nom d'ami
A sur mon cœur cent fois plus de puissance,
Que tous ces noms dont on est ébloui;
Ces vers badins vous doivent la naissance,
De vos bienfaits recevez donc le fruit.
Pour l'amitié si j'ai toujours écrit,
Que l'amitié par vous m'en recompense.
Un jeune gars, on le nommoit Colin,
(Tous les Colins ont été de grands hommes,
Peu différens de tous tant que nous sommes)
C'est

C'est l'annoncer tant soit peu libertin :
D'ailleurs garçon honnête & fort humain,
Aiguilloné, poussé par la nature.
Le vrai démon qui mene à cette fin,
Pourchassoit fort certaine créature,
Dite autrement sa cousine Catin,
Brune piquante & de bonne monture,
Ayant seize ans de Dieu, de l'avant-main,
Petite bouche & levres de carmin,
Morceau de Roi, cousine, je vous jure,
Formée exprès pour damner son cousin.
En attendant à piller autres choses,
Déjà les mains butinoient lys & roses,
Qui se mêloient sur le plus joli sein ;
Déjà Catin, d'une humeur peu revêche,
Laissoit cueillir sur cette bouche fraîche
Le doux baiser, le baiser de l'ami :
Peut-on aimer & se montrer farouche ?
A ce jeu-là, celui qui plus me touche,
Monsieur Colin n'étoit point endormi ;
Vous le voyez. Une madame Argante,
Du gentil couple austere surveillante,
Laide, dévote, & c'étoit bien raison,
De la laideur naît la dévotion,
Vient à passer en ce moment de joie,
Entend propos de l'amoureux jargon,
Bien différens de propos d'oraison ;
Voit en un mot prendre la petite oie.
Vîte, en faisant force signes de croix,
Elle s'en va chez une tante sienne,
Vieille dévote encore à longue antienne ;
Elle s'essaie à rappeler sa voix,
Tant du scandale elle a l'ame saisie ;
Puis reprenant ses sens, elle s'écrie :

„ Je

„ Je n'en puis plus . . . ma tante . . . c'est affreux . . .
 „ Colin . . . Catin . . . je les ai vus tous deux ,
 „ Qui se disoient . . . Que pouvoient-ils se dire ?
 „ Auroient-ils eu quelque débat entr'eux !
 „ Quelque débat ? mon Sauveur ? c'est bien pire ,
 „ Il vaudroit mieux qu'ils se fussent battus :
 „ Ils se disoient . . . qu'ils s'aimoient . . . Bon
 Jésus !

„ Les chers enfans , ils ont l'ame excellente.
 „ Mais peu contents de tenir ces discours ,
 „ Savez - vous bien , pour tout dire , ma tante ,
 „ Qu'ils s'embrassoient . . . Fort bien , cela m'en-
 chante ;

„ Fasse le ciel qu'ils s'embrassent toujours . . .
 „ Mais dans le sein une main avancée . . .
 „ C'est par hasard qu'il l'aura là glissée ;
 „ La chair n'a point de part à tout cela . . .
 „ Mais . . . Taisez - vous . . . Quoi , dans cette
 aventure ,
 „ Voyez-vous pas du péché la souillure ?
 „ De tout ceci qu'est-ce qui s'ensuivra ?
 „ Satan au mal , la chose est évidente ,
 „ Si Dieu n'y met la main , les poussera . . .
 „ C'est ce qu'il faut espérer , dit la Tante :
 „ Il l'y mettra , ma Nièce , il l'y mettra.

LE MEDECIN,

CONTE.

Un Médecin d'ignorance accomplie,
 Chez moi débuta l'autre jour,
 En me disant: Monsieur, je vous supplie,
Tome IV. R En

LA PLUME DE L'AMOUR,

*Par Madame de * * **

Une femme avec son Amant,
Se donnoit licence parfaite.
Elle tenoit d'une main satisfaite
Ce Sceptre, le premier vraiment;
Beau Sceptre qu'à prix d'or, ni de sang, on
n'achete.
Pour un pareil joyau, je le dis franchement,
Si l'on pouvoit en faire emplette,
Je combattrois comme un athlète,
Ou donnerois tout mon vaillant:
Mais reprenons nôtre aventure.
Certain Damon survenu-là,
Par le trou peu discret d'une large ferrure,
Tranquille spectateur, regardoit tout cela.
Le Sceptre bas, nôtre Amant se retire;
Verroux d'être ôtés doucement;
Damon d'entrer, la Dame de lui dire:
Pardon si vous avez attendu quelque instant,
J'écrivois. Oh! repart avec un prompt sou-
rire,
Damon: que vous devez bénir vôtre destin!
C'est l'Amour qui vous fait écrire,
Vous aviez sa plume à la main.

TELLE VIE, TELLE FIN,

C O N T E .

Qu'on ne dise point que l'homme
 A la mort pense autrement
 Qu'il pensa de son vivant;
 Faites ces Contes à Rome.
 Moi, je soutiens hardiment
 Qu'il meurt avec son penchant.
 Le Poëte meurt Poëte;
 Le Médecin, Médecin;
 La Catin, toujours Catin.
 En veut-on preuve complete?
 Ecoutez ce fait certain.
 Par un Prêtre vénérable,
 Un vieux gouteux exhorté
 De se mettre en sûreté
 Contre la griffe du Diable,
 Sur le Prêtre ouvre les yeux;
 Puis au lieu de Litanie,
 Et d'un ton vraiment pieux,
 Tout en trépassant, s'écrie:
 Grand Dieu! qu'il étoit mouffeux!
 Grand Dieu! qu'elle étoit jolie!

LA FEMME CHARITABLE,

C O N T E .

Un Aveugle en maint lieu s'en va:
 Las! j'ai perdu ma double joie.

Que

Que le bon Dieu vous en envoie :
Le bon Dieu ne rend point cela.
Une femme passe par-là :
A ce mot de joie elle pense ,
La femme a toujours là l'esprit ,
Qu'il regrette la jouissance
Des oreilles que Dieu nous fit.
Soudain jusqu'aux pleurs d'être émue ,
De donner l'argent qu'elle avoit :
Conte-moi donc un peu le fait.
Pauvre homme ! son état me tue.
L'Aveugle raconte à l'instant
Comment la chose est avenue.
Quoi ! tu n'as perdu que la vue ?
Coquin, rends-moi donc mon argent.

LE BON EXEMPLE,

C O N T E .

Jeune Fillette, avec un certain Drille,
Au jeu d'amour s'exerçoit de son mieux.
Survient le père, il apperçoit sa fille
Entre les bras du Galant; le bon vieux
Doutoit du cas, il se frotte les yeux:
Bref, il voit trop que la chose est très-claire.
De par Saint Jean, dit le barbon fâché,
Fille maudite, infâme boucanière,
Mal te prendra d'avoir ainsi péché.
De ce n'ayez nul souci, mon cher père,
Reprend Agnès, chassez cette peur-là;
Car tous les jours le vois faire à ma mère,
Sans qu'aucun mal advienne de cela.

LE COCU VENGÉ.

C O N T E .

De jeunes gens, libertins (je le dis,
En accusant leur jeunesse: cet âge,
Pour compagnon, a le libertinage.)
Plus que jamais dignes d'être maudits,
Après avoir bû, Dieu fait, fait grand'chère,
Ne respirant que l'amoureux déduit,
En se disant bon soir & bonne nuit,
Se confioient, sous le sceau du mystère,
Ce qu'ils alloient, ou ce qu'ils vouloient faire;
Car bien souvent, malgré leur appétit,
Chez ces Messieurs le fait suit peu le dit.
L'un disoit: moi, je vais chez ma commère,
Faire un enfant à Monsieur son mari,
Au demeurant bon Diable & mon ami . . .
Fort bien, & toi? . . . M'ébattre avec sa fille . . .
Encor mieux . . . Moi, me couler dans les draps
De la cousine, elle est parbleu gentille.
Allons, courage: ô l'heureuse famille
Qu'on baise ainsi! Tout cela ne vaut pas,
Réplique l'autre, une haute Comtesse,
Dont j'ai l'honneur de servir les appas.
Elle a passé la première jeunesse;
Mais elle a bien huit cens ans de noblesse,
Les Beaufremont lui céderoient le pas;
Je dois ce soir m'égayer dans ses bras . . .
Demeures-y le reste de ta vie,
Mon camarade, ajoute un compagnon,
Qui, peu frappé de la condition,
Ne faisoit cas que d'une gente amie:

Tu

Tu ne saurois exciter mon envie.
Pour moi, je cours chez ma chère Manon.
Cette Manon, n'est Princesse, ni Reine:
Mais ses attraits, sa beauté, sont son nom.
C'est une rose épanouie à peine,
Elle a quinze ans, l'air coquet, l'œil fripon,
Et des tettons, un cul! . . . c'est ma folie,
Que ce cul-là: qu'il en soit un second!
Il n'en est rien, Messieurs, je le parie.
J'en connois un, interrompt celui-ci,
Qui pourroit bien avoir la préférence;
C'est un miracle. Un Pourceau de finance
Est le Sultan de ce morceau choisi:
Je l'ai déjà fait cocu, Dieu merci,
Et vais le faire encor . . . Et très-bien faites,
Dit celui-là. Pour moi, j'ai mon férail
Dans un Couvent de fringantes Nonnettes;
J'y cours baiser l'albâtre & le corail.
Oh! voilà bien les voluptés parfaites:
Il faut avoir tâté de celles-là,
Pour avoir eu des fortunes complètes.
Pour mes péchés, que l'on m'enferme-là,
Et je renonce à toutes nos coquettes.
Ainsi chacun, avec discrétion,
Se répandoit en frais de confidence,
Lorsqu'un de ceux qui gardoient le silence
Dit à la troupe, en élevant le ton;
J'aurai, corbleu, plus que vous tous à faire;
Car de ce pas je vais cocufier
Un Bel-Esprit, un Comte, un Cordelier,
Un Président, un Marchand, un Notaire,
Un Histrion, bref tout Paris entier;
Jugez, Messieurs, de l'excès de ma flamme.
Lors un ami, le tirant par le bras,

Avec un ris malin, lui dit tout bas :
Eh ! tu vas donc coucher avec ta femme ?

LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE,

C O N T E .

U n bon Curé, d'une santé d'Élu :
C'est dire qu'il avoit très-grande paillardise.
Peut-on se bien porter & n'être pas ému
D'un éguillon de convoitise ?
Un bon Curé donc avoit lu,
Dans je ne fais quel bouquin vermoulu,
Que, dans les premiers tems, Messieurs les gens
d'Eglise,
Pour éteindre ce feu que Lucifer attise,
Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
Nôtre homme avoit bien moins de gourman-
dise,
Il n'en vouloit qu'un seul. Qu'un seul ! En vé-
rité,
Un Saint n'auroit plus loin poussé la chasteté.
En conséquence donc de cet antique usage,
Nôtre Pasteur, en homme sage
Qui toujours dans le premier Rit
D'un culte va saisir l'esprit,
En son logis prend une Gouvernante.
Son âge ? sa figure ? Etoit-elle piquante ?
De bonne robe, appétissante,
Sur-tout stérile ? car c'est-là le premier point.
Tout cela, je ne le dis point,
Messieurs les curieux : vous savez comme est
faite

La

La Gouvernante d'un Curé;
Je ne demande au Ciel qu'un tel morceau sacré;
Qu'il me le donne, & je vivrai,
J'en jure ma foi de Poëte,
D'une continence parfaite.

Dire que Jeanneton figuroit tour à tour,
La Maîtresse de nuit, la Servante de jour,
Ce trait encor me paroît inutile.

Il faudroit qu'un Curé fût un grand imbécille,
De payer grassement Servante faite au tour,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.
Du Pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.

Las! le pauvre homme en fit tant sa Maîtresse,
Qu'il en mourut, C'est mourir de plaisir,
Diroit un libertin; je donnerois ma vie,
Si je pouvois ainsi mourir.

Taisez-vous, libertin; vous parlez en impie.

Moi, du Curé je dirai seulement,
Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.

Le bon Dieu veuille avoir son ame,

Ainsi soit-il. En attendant

Laiçons le pauvre sous la lame,

Et revenons vite aux vivans.

Nouvel oint du Seigneur d'entrer au Presbytere,
Jeanneton de rester, & d'être à l'ordinaire
Alerte à se parer de tous ses agrémens.

Sans avoir de Philosophie,

Elle savoit assez que penser de la vie,

Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs,
Que le Ciel seme sur sa route.

Las! pour quelque peu de douceurs,

Que du bout des levres on goûte,

Combien est-on abreuvé de douleurs!

Et Jeanneton venoit d'en boire le calice

Jusqu'à la lie, en perdant son Pasteur.
Elle veut donc, avec son successeur,
Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.
Après avoir pour le défunt Curé,
De tout son cœur, dit un *Misérere*,
Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle;
Dévotement & d'un air tout sucré,
Elle s'apprête de plus belle
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à leche-doigt,
De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.
Partant de se coucher l'heure enfin arrivée,
Heure charmante à l'amour réservée,
Voilà ma Jeanneton qui mene promptement
Nôtre nouveau Pasteur à son appartement;
Puis sans façon, suivant son habitude honnête,
Dans le cabinet attendant,
De se deshabiller, le tout modestement,
Pour voler vite au tête à tête;
C'étoit pour elle, assurément
Un jour de nôce, un jour de fête.
Nouvel Amant, nouveau plaisir.
Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,
Sur-tout l'esprit de femme, ajoute le Poëte;
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.
Sa toilette! oui, sa toilette. L'Amour,
Ainsi qu'à la Duchesse, enseigne à la grisette
Cet art heureux de plaire sans atour,
L'adroit deshabillé qui vaut l'habit de Cour,
Et là-dessus toute femme est coquette.
Or pendant que le tentateur,
Car le Diable en ceci n'étoit un mince acteur,
Rendoit encor Jeanneton plus tentante,
Plus coquine, plus agaçante,
A ses tettons donnoit plus de rondeur,

A son

A son souris plus d'artifice,
A son œil noir plus de malice,
A ses roses plus de pudeur,
Comme à ses lys plus de candeur;
Tandis que déployant l'adresse
Du Diable le plus corrupteur,
Il en formoit bref une enchanteresse,
Que faisoit le Pasteur? Le Pasteur? en entrant,
Il marmota de son Breviaire,
Qu'il n'entendoit aucunement;
Ensuite en se deshabillant,
Vous dit mainte longue prière;
Au lit se mit finalement,
Trois ou quatre fois se signant
Et d'eau benite s'aspergeant,
Au Seigneur Dieu recommandant
Son ame la plus moutonière
Que le Ciel fit assurément,
N'attendant plus que le moment
De fermer sa sainte paupière,
Pour s'endormir pieusement,
Et puis rêver du firmament.
Un dormeur de cette manière
Pouvoit-il songer autrement?
Quais! quel est ce Curé d'une nouvelle espece?
Attendoit-il dans son lit Jeanneton?
Non sans doute. Il n'avoit nulle tentation
De succomber à la tendresse.
Nulle? Et voilà le plaissant, écoutez...
Oh! par ma foi, ce Curé-là me blesse:
Eh quoi! ne point goûter des douces voluptés,
Ne point manger un morceau de la pomme,
Quand il la voit sous sa main? le pauvre hom-
me!

Il avoit donc cent ans? Vous vous moquez de
nous.

Je ne badine point: j'ignore, au reste, l'âge
De ce singulier personnage;
Mais je pense assez comme vous.

Je ne faurois croire à tant de sagesse;
Il faut être un grand Saint, ou cassé de vieillesse,
Pour refuser ses sens à des plaisirs si doux.

Revenons à nôtre homme étrange,
Ou, si mieux l'aimez, à nôtre ange;
Car ce bon Curé-là n'avoit rien de l'humain.
Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain,
Retenue un instant pour quelque bagatelle,
Jeanneton s'en alloit se retirer soudain.

Déjà de sa benoîte main
Il avoit éteint la chandelle.

Et Jeanneton s'en ira-t-elle?

Jeanneton étoit bien dans un autre dessein.
Il s'impatiente à la fin.

Jeanneton . . . Monsieur . . . Je vous prie,
Dépêchez - vous . . . Dans un instant, Mon-
sieur.

Et Jeanneton de dire au fond du cœur:
Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie,
Dieu soit loué! puis mains de se hâter,
Lacet de rompre, épingles de sauter,
On auroit mis son plus beau juste en pièces.
Peut-on trop tôt d'amour savourer les caresses?
Mais, Jeanneton . . . je veux dormir . . . Com-
ment!

Me prend-il donc pour dormir seulement?

Jeanneton, mais qui vous arrête?

Au nom de Dieu, finissez . . . Je suis prête,
Allons . . . Monsieur . . . me voici. Jeanneton
Paroît

Paroît enfin ; mais savez-vous bien comme ?
A faire , (me le permet-on ?)
Tomber le Pape , oui , le Pape de Rome ,
Le dirai-je ? en . . . cherchez cette rime en
ion ,
Qui vient fans qu'on l'appelle en cette occasion ,
Et qu'il ne faut point que je nomme ,
Si je veux conserver ma réputation
D'écrivain chaste & de saint homme.
Puis peignez-vous le plus friand tendron ,
Ayant blanche peau , bon chignon ,
D'une main tenant sa lumière ,
(C'étoit l'Amour même avec son flambeau)
Coëffée en petite laitière ,
Un mouchoir blanc sur le front le plus beau.
(C'étoit l'Amour même avec son bandeau)
Laisant voir un tectin de beauté ravissante ,
Qui sembloit s'échapper vers la main triom-
phante
Qui devoit arracher la seule épingle , hélas !
Où tinssent encor tant d'appas ;
Nue à demi comme une Grace ;
Montrant d'ailleurs jusqu'au genou ,
Une jambe à vous rendre fou.
Ah ! bienheureux Curé , que n'étois-je à ta
place ?
Méritois-tu tant de bonheur ?
Le sot ! . . . Eh bien ! êtes-vous bon coucheur ?
Me mettrai-je dans la ruelle ? . . .
Le Curé se frottoit , se refrottoit les yeux.
Rêvé-je ? Est-ce un Esprit . . . en chemise . . . !
c'est-elle . . .
Non . . . Parlez donc : lequel aimez-vous
mieux ?
D'invo-

D'invoquer tous les Saints bien vite,
Asperſion nouvelle d'eau benite,
Force ſignes de Croix . . . Avez-vous badiné,
Savez-vous bien, Monsieur, qu'il fait un froid
extrême?

Que je me couche, allons: comme il fait l'étonné!

Quand ce ſeroit le Diable même! . . .

Oui, c'eſt le Diable aſſurément;

Je te conjure, Eſprit méchant . . .

Nôtre Maître, à la fin, nous perdons patience . . .

Quoi! Jeanneton . . . c'eſt-elle . . . Oui, c'eſt
bien moi, vraiment.

Où vas-tu? . . . me coucher . . . Avec moi? . . .
Je le penſe.

Eh quoi! tiſon d'enfer, une telle impudence!

Avec moi ſe coucher! ô Sainte Providence!

Au meurtre . . . on m'aſſaſſine . . . Arrêtez un
instant,

C'eſt un peu trop pouſſer le badinage . . .

Tu ne fortiras point de cet appartement? . . .

Je n'entends rien, Monsieur, à ce tapage;

N'ai-je à vos yeux nul agrément?

Le défunt penſoit autrement.

Au ſecours! . . . mes voiſins! . . . Qu'il eſt doux
ce langage!

Expliquez-vous là, clairement.

Craindriez-vous de me faire un enfant?

Oh! vous ne riſquez rien . . . Me voilà toute
en nage . . .

T'en iras-tu, vilain Démon, dans le moment? . . .

L'hiſtoire me paroît plaiſante;

Depuis quand une Gouvernante

N'auroit-elle donc plus l'honneur

De coucher avec ſon Paſteur? . . .

Infâme,

Infâme, que dis-tu ? . . . Dame, j'en ai la preuve ;
Avec vôtre prédécesseur
Je couchois tous les jours ; je pensois qu'étant
veuve,

Je pouvois ainsi faire avec son successeur . . .

O la louve ! ô l'abominable !

Encore une fois, misérable,

De ma présence éloigne-toi :

Demain je te renvoie . . . Et moi,

Je rends mes comptes tout à l'heure :

Si je reste céans un instant, que je meure.

Levez-vous, s'il vous plaît, Monsieur l'homme
de Dieu,

Je ne veux point demeurer davantage
Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.
Las ! le pauvre défunt ! il eut mon pucelage ;
S'il vivoit, il l'auroit encor.

(Notez que quelque larme humectoit son vi-
sage.)

C'est bien là ce qu'on peut nommer un Curé d'or.

De ces Curés-là, quel dommage,

S'il n'en étoit plus aujourd'hui !

Nous en pourrions trouver de semblables, j'e-
spere.

En attendant, je vais servir nôtre Vicaire :

J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chère ;

Mais du moins on couche avec lui.

Quelque pédant, à mon Curé semblable,

Blâmera Jeanneton ; moi, je l'approuve fort.

En effet, avoit-elle tort ?

Faire cas du plaisir, c'est-être raisonnable.

Que d'un Destin de fer je sois persécuté :

Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté ;

Si l'Amour me rit, me seconde,

Qu'un

Qu'un lit enfin me reste, & dans ce lit Manon,
Ai-je à me plaindre du fort? Non,
Je suis le premier Roi du Monde.

LE REVEIL DE L'AMOUR,

Pièce Anacréontique.

Un jour l'Enfant aîlé, dans les bois d'Idalie,
Fut surpris d'un profond sommeil.
Aussi-tôt, sans vouloir attendre son réveil,
Craignant déjà la léthargie,
Vénus, aux pieds du Souverain des Cieux,
S'en va porter ses craintes maternelles:
Jupiter est saisi de ses frayeurs mortelles;
Vîte au Conseil sont mandés tous les Dieux.
On s'assemble, on consulte, & comme ici, l'on
crie.

Enfin, après bien des avis,
Pour obvier à cette maladie,
Est décidé qu'auprès de l'Enfant de Cypris
On enverra la Jalouïe.
Du consentement général
Elle part. L'Amour se réveille;
Mais qu'est-il arrivé du remède? Autre mal.
Jamais depuis ce jour nôtre Enfant ne som-
meille.

LE GÉOMETRE ET LE POÈTE.

FABLE.

Certain fou, suivant d'Apollon,
Ignorant jusqu'à la nausée,
N'ayant d'autre occupation
Que de pincer la corde usée
De son maudit psalterion :
(On fait que la présomption,
Par fois même l'impertinence,
Sont le partage & la finance
De ces Messieurs de l'Hélicon ;
C'est chez eux que la Suffisance
De vent court enfler son ballon.)
Certain Poète alérion,
De son art vantant l'excellence,
Sur un Eleve de Newton
Prétendoit la prééminence,
Et s'escrimoit en fanfaron.

„ Comment ! un bœuf de Géometre,
„ Qui voit tout X dans l'Univers,
„ Disoit nôtre machine à vers,
„ Avec moi de niveau se mettre ?
„ Pauvre homme ! vouloir m'égaler !
„ Sais-tu bien que je fais parler
„ Les Dieux des airs & de la terre,
„ Les vents, l'orage, le tonnerre,
„ Le plus taciturne poisson,
„ La matière enfin la plus brute ?
„ Moi, dit avec compassion
„ Le Sage, las de la dispute :
„ Je fais parler . . . Quoi ? La raison . . .

LE PORT DU SALUT,**EPIGRAMME.**

Un gros Pater, par le somme surpris,
Vint tout-à-coup à ronfler dans la Chaire;
Puis en dormant à s'écrier: j'y suis,
J'y suis . . . Où donc êtes vous, dit un Frere,
En l'éveillant? Fourche de Belzébut!
Maudit sois-tu, répond le Moine en rut;
Onc de mes jours n'avois fait plus beau rêve
Que cettui-ci. Faut-il qu'il ne s'acheve!
Sans toi j'entrois dans le Port du Salut.

LE CARME ET LE DIABLE,**C O N T E.**

Un jour Satan voyageant par le monde,
En son chemin un Carme rencontra.
Cà, Compagnon, lui dit l'Esprit immonde,
De cette bourse ou de ce Tendron-là,
Fais vîte un choix, opte. Le Moine opta
Pour le Tendron donné, croqué sur l'heure;
Puis dans sa peau le Frapart ne demeure,
Qu'il n'ait tiré la bourse adroitement.
En fait d'astuce, un Moine est admirable:
Le Carme eut donc & la Fille & l'argent.
Qui fut le sot? ce fut le pauvre Diable.

LE DIGNE VICAIRE,

C O N T E.

Un Curé s'en alloit mourant.
Accourt comme à son ordinaire
Alix, sa brebis la plus chère :
Pour quel sujet ? cela s'entend ;
Ce n'étoit pas pour ne rien faire.
Le Vicaire, homme très-vivant,
Soudain convoite la commere.
Que veut Madame ici ? Monsieur,
Peut-on voir Monsieur le Pasteur ?
Il n'est plus bon à voir, Madame :
Vous me dites . . . ? las ! sa pauvre ame
Est prête d'aller au Seigneur ;
Mais si vous avez quelque affaire,
Vous pouvez parler, j'ai l'honneur,
Madame, d'être son Vicaire.

LE PURGATOIRE ASSURÉ,

C O N T E.

Lucas, de vilain Hérétique,
Devenu parfait Catholique,
Prend femme, il n'est besoin d'ajouter un Lutin :
Qui dit Esprit femelle, annonce Esprit malin.
Le nouveau converti, qui n'avoit le grimoire,
Pour conjurer son Diable & le dompter,
Pour conjurer son Diable & le dompter,
S'écrie : ah ! je sens trop qu'il est un Purgatoire ;
Avec ma femme, on n'en sauroit douter.

LE JUGE RECUSÉ.

C O N T E.

Certain Gascon frappe un Baudet, l'affomme,
 Bref par le maître en justice est cité;
 Il vient, on juge, on condamne nôtre homme.
 En cet atrêt est une nullité,
 Dit le Gascon. Comment? oui, Dieu me damne
 Si je vous ments. La raison? la voici,
 Replique-t-il, en montrant le Bailli:
 C'est que Monsieur est le parent de l'Ane.

LES CAPUCINS DE B...

C O N T E.

Un pauvre Séraphique indigne,
 Est surpris, à son grand malheur,
 Travaillant à force à la vigne,
 Non pas à celle du Seigneur,
 Mais bien à la vigne charmante
 D'une veuve jeune & fringante
 Dont il étoit consolateur,
 Le Délinquant traîné sur l'heure
 Dans une profonde demeure.
 En Cour de Rome sont écrits
 Tous les détails de cette affaire:
 Prononcé contre le bon Père
 Un *Suspendatur à sacris*.
 Tout le Couvent, qu'on se souviene
 Que je parle de Capucin,
 Voyant ces trois mots de Latin,
 N'entend

N'entend point quel genre de peine
 On inflige à nôtre Bouquin.
 A deviner on se tourmente,
 On lit, on relit, on commente:
 C'est du Grec, non, c'est de l'Hébreu.
 Eh! mes très chers Freres en Dieu,
 Dit le Cicéron de la bande,
 Expliquer ceci n'est qu'un jeu;
 Je vois trop ce qu'on nous commande.
 Vîte, qu'on aille à la prison
 Chercher le Père Ange Marie,
 Et d'abord, sans plus de façon,
 Pendons-le dans la Sacristie.

LE COURTISAN,

C O N T E.

Un Courtisan de faveurs surchargé,
 Malgré l'éclat de sa haute fortune,
 Sentoit son cœur de noirs soucis rongé;
 Il vouloit fuir la grandeur importune,
 Qui sur ses pas amène le chagrin,
 Dans un beau char vernissé par Martin.
 Le voilà donc qui vole à la campagne
 Loin de la Cour, & se sauvant en vain
 De cet ennui qui toujours l'accompagne,
 Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
 Près d'un ruisseau dont les flots peu superbes,
 Par leur murmure appelloient le plaisir,
 Et se jouoient sur un vert tapis d'herbes
 Que quelques fleurs se plaisoient d'embellir,
 Aux pieds d'un saule il vit deux pauvres Haires

Gais & contens, du pain bis à la main,
D'un front joyeux combattant leur destin,
Et paroissant ne s'embarraffer guères
Quel jour pour eux luiroit le lendemain,
Riant sur-tout. L'homme de Cour soupire;
Il les approche & leur dit: mes amis
Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire?
Tout aussi-tôt avec de nouveaux ris,
Nos Villageois bienheureux de lui dire:
Ce que j'avons, Monseigneur? du plaisir.
Ce mot naïf fut un trait de lumière
Pour Monseigneur; il fut le retenir,
Rendit au Roi cordon & jarretière,
Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
Mais à Monsieur le vrai se fit connoître,
Avec le vrai, le plaisir enchanteur,
Le sentiment, trésor heureux du cœur,
Le pur amour qui ne veut pas de maître.
Son ame enfin reçut un nouvel être;
On oublia l'ennui de Monseigneur.
Eh! quel éclat peut valoir le bonheur?

Fin du quatrième & dernier Volume.

TABLE

T A B L E

D E S P I É C E S

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VO-
LUME, QUI SERT DE SUPPLÉMENT AUX
OEUVRES DE GRE'COURT.

<i>L'Invocation du Poëte Lucrece.</i>	page 3
<i>Retraite en Hollande.</i>	7
<i>L'Anti-mondain.</i>	9
<i>Les misères de l'Amour.</i>	12
<i>Epître sur l'Automne.</i>	13
<i>Epître sur l'Hyver.</i>	16
<i>La Vie heureuse.</i>	20
<i>L'Apothéose du Pucelage.</i>	21
<i>Réponse pour les Blondes.</i>	23
<i>Epithalame.</i>	24
<i>Le Lit de Glycère.</i>	26
<i>Le Procès du Fard.</i>	29
<i>Danchet aux Champs Élysées.</i>	31
<i>Le Coche Allégorique.</i>	45
<i>Epître de Mlle. Maupin.</i>	47
<i>Epître à Claudine.</i>	50
<i>Epître à Manon.</i>	52
<i>L'Amour Oïseleur.</i>	56
<i>Aminte & Amarille.</i>	58
<i>Le triomphe de l'Amour.</i>	65
<i>Le véritable Amour.</i>	72
<i>Madrigal de Cottin . . .</i>	ibid.
<i>Le Pouvoir de la Beauté.</i>	73
<i>La Statue de Pigmalion.</i>	ibid.
S 4	<i>Idée</i>

<i>Idée d'une Maîtresse.</i>	page 75
<i>Les cinq Sens.</i>	76
<i>Le Voluptueux.</i>	ibid.
<i>Le Rendez-Vous.</i>	77
<i>Les Confidences.</i>	82
<i>Le Rajeunissement inutile.</i>	87
<i>Ulysse & Circé.</i>	93
<i>Le Cul-Pie.</i>	95
<i>L'Origine des Puces.</i>	99
<i>Origine de l'expression filer le parfait amour.</i>	112
<i>Tout est bien comme il est.</i>	130
<i>Rosine.</i>	137
<i>Le Requin.</i>	155
<i>Tirliberly.</i>	159
<i>Le Nez & les Pincettes.</i>	162
<i>La Bougie de Noël.</i>	167
<i>Ima.</i>	170
<i>La Puce.</i>	173
<i>Le Coureur de Poste.</i>	178
<i>Amant dessus, Amant dessous.</i>	183
<i>L'Hospitalière.</i>	185
<i>Le Mirliton.</i>	187
<i>Les Coquilles d'Oeufs.</i>	189
<i>Le Bouquet de l'Amant.</i>	197
<i>Les petits Bateaux.</i>	198
<i>Le Chapelet & la Discipline.</i>	200
<i>La Métamorphose des Filets de Vulcain.</i>	201
<i>Le Capucin & sa Robe.</i>	202
<i>L'Heure du Berger.</i>	203
<i>La Sourde Oreille.</i>	204
<i>La Clepsydre.</i>	205
<i>L'Ivrogne incorrigible.</i>	206
<i>L'Ave Maria.</i>	ibid.
<i>Bravoure d'un Ivrogne.</i>	208
	<i>La</i>

<i>La Commère charitable.</i>	page 209
<i>La jeune femme en couche.</i>	210
<i>Le Déménagement.</i>	ibid.
<i>Les Cantharides.</i>	211
<i>La Veuve inconsolable.</i>	212
<i>L'Y Grec.</i>	ibid.
<i>Le Laconisme.</i>	213
<i>Le même autrement.</i>	214
<i>Les deux Malades.</i>	ibid.
<i>L'Avocat distrait.</i>	215
<i>L'Ivrogne justifié.</i>	216
<i>La Rose.</i>	ibid.
<i>Remede contre la tentation.</i>	217
<i>Le Scrupule bien placé.</i>	ibid.
<i>Le mauvais Turc.</i>	218
<i>La Scrupuleuse.</i>	ibid.
<i>Réparation bien faite.</i>	219
<i>La Couronne & la Houlette.</i>	ibid.
<i>L'Origine des Sots.</i>	220
<i>Le Misogame.</i>	221
<i>L'Evêque in Partibus.</i>	222
<i>Les deux Clystères.</i>	ibid.
<i>La Muette.</i>	223
<i>Le Gars dispos.</i>	ibid.
<i>La Réponse imprévue.</i>	224
<i>La Chose impossible.</i>	ibid.
<i>Le Negre & la Villageoise.</i>	225
<i>L'Erreur du matin.</i>	226
<i>Le premier coup de Vêpres.</i>	227
<i>L'Iroquois en Foire.</i>	ibid.
<i>L'Epicurisme.</i>	233
<i>Le bon usage de la Vie.</i>	234
<i>Couplet adressé à Mademoiselle P.</i>	236
<i>L'Amant Philosophe.</i>	ibid.

280 TABLE DES MATIERES.

<i>Le Mari imprudent.</i>	page 241
<i>L'Accommodement.</i>	245
<i>Le Pirate.</i>	248
<i>Il l'y mettra.</i>	253
<i>Le Médecin.</i>	255
<i>La Fortune du Diable.</i>	256
<i>La Plume de l'Amour.</i>	247
<i>Telle Vie, telle Fin.</i>	258
<i>La Femme charitable.</i>	ibid.
<i>Le Bon Exemple.</i>	259
<i>Le Cocu vengé.</i>	260
<i>Le Curé & sa Gouvernante.</i>	262
<i>Le Reveil de l'Amour.</i>	270
<i>Le Géometre & le Poëte.</i>	271
<i>Le Port du Salut.</i>	272
<i>Le Carme & le Diable.</i>	ibid.
<i>Le digne Vicaire.</i>	273
<i>Le Purgatoire assuré.</i>	ibid.
<i>Le Fuge refusé.</i>	274
<i>Les Capucins de B . . .</i>	ibid.
<i>Le Courtisan.</i>	275

Fin de la Table.





Grécourt, Jean-Baptiste Willart <<de>>,

Oeuvres diverses de Grécourt

Bd.: 4. Supplément de Grécourt, ou, collection de différentes pièces. - 176
3. - 280 S. : ill.

1763

Coburg, Landesbibliothek -- C III 5
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11919935-0